



La locomotive- dieu

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

13

époque

La Locomotive-dieu

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

LA LOCOMOTIVE-DIEU

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

13

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2003, édition Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07492-6



Indira Kalami

CHAPITRE PREMIER

Ils aperçurent ce bâtiment hétéroclite, le *Mektoub*, à moins de cent milles au sud des Seychelles. Le pavillon en panne flottait au sommet de la grande antenne. Depuis le pont tout cet équipage de gens âgés agitaient avec désespoir des linges de couleur. Kurty mit le cap sur le bateau de commerce d'Ahmed Kallah qui s'égosillait dans un porte-voix, agrippé à cette même antenne.

— Panne de baleinium, panne de baleinium !

— Ce vieux fou prend trop de risques, fit Rampa Kalami, et sa compagne Indira l'approuva. Un jour, il ne rencontrera aucun bateau et ils périront tous. Ce n'est pas leur rendre service que de leur porter secours.

Fleur ne jugea pas utile de protester. Ce couple l'intriguait de plus en plus, et elle se souvenait de ses interrogations, là-bas à Magellan Station, sur leurs activités secrètes. Songe, de retour de l'Ouest et de la côte du Pacifique, avait insinué que les Kalami travaillaient peut-être pour les Aiguilleurs de l'Altiplano qui se répandaient clandestinement en hémisphère Sud, avec le retour du froid. Les dépôts ferroviaires de cette famille indienne ne pouvaient qu'attirer les convoitises de Lascasas, le Grand Maître de ces exilés dans les hauteurs des Andes.

— Une chance pour vous, dit Kurty au vieil Ahmed, nous venons de capturer et de faire fondre un cachalot et nos réservoirs sont pleins.

— Qu'Allah vous bénisse. Je n'oublierai pas votre geste.

Kurty passa à bord du *Mektoub* avec le tuyau d'alimentation, descendit dans la cale de ce bateau capharnaüm. Ahmed lui désigna les réservoirs de toute nature où il stockait son carburant et cela allait du jerrycan en plastique à l'outre en peau de chèvre, et à l'amphore ancienne en terre cuite vernissée.

— Les Kalami n'étaient pas enchantés que je vienne à votre secours, murmura Kurty, en commençant de remplir ces différents contenants.

— Soyez prudents. Depuis quelque temps j'ai aperçu d'étranges personnages dans les entrepôts de cette famille. Des personnages que je ne pensais pas revoir de toute ma vie.

— Qui sont-ils ?

— Oh, ils ne portent pas leur uniforme noir et argent, mais ils n'en gardent pas moins la même arrogance. Ils ne peuvent pas s'en débarrasser, même lorsqu'ils essayent de passer inaperçus. Ils traitent avec une fraction de la famille Kalami, celle du frère Rajhiv. Celui-ci a toujours travaillé avec la Caste, jadis, quand celle-ci régnait sur la banquise des Seychelles. Par contre son frère Rao déteste ces gens-là et si vous voulez faire affaire avec eux, choisissez le frère cadet. Il a vingt ans de moins que l'aîné et ne se laisse pas ensorceler par les belles promesses. Je crois savoir que les Aiguilleurs venus de l'Ouest ont promis à Rajhiv la création d'une compagnie ferroviaire, dont il serait le patron lorsque les banquises se seront reconstituées.

En remerciement, Kurty refusa le paiement en or proposé par le vieil homme, mais ce dernier insista pour qu'il accepte des vêtements chauds, disant que le froid ne cessait de s'accroître sur toute cette région.

Cette même nuit, Kurty rapporta à Fleur les avertissements d'Ahmed Kallah.

— Je me doutais de quelque chose, murmura-t-elle, et même si l'antagonisme entre le musulman Ahmed et les indiens Kalami doit être pris en compte, nous devons nous méfier. Mais nous n'avons pas traité avec la fraction familiale de Rao. Comment le faire sans nous attirer l'hostilité de ce Rajhiv ?

— Nous verrons sur place.

Mais contrairement à leurs craintes, ils découvrirent que tout un stock de rails en résine était mis à leur disposition, et que la fameuse barge promise était en construction dans le chantier d'une île voisine. Méfiants, ils s'y rendirent et constatèrent qu'effectivement cette barge était en voie d'achèvement. Ils apprirent, non sans surprise, qu'elle leur serait livrée sous les huit jours.

De retour dans l'île du dépôt, ils furent invités à un buffet offert par la famille Kalami et c'est en cette occasion qu'ils firent la connaissance du frère cadet Rao. À première vue c'était un homme d'apparence insignifiante, plutôt frêle et maladif. Il portait le costume classique indien, avec veste à col fermé, pantalon étroit, le tout d'une blancheur éclatante. Il les observa avant de se rapprocher d'eux.

— Êtes-vous satisfaits des services de la famille Kalami ? Vous disposez désormais de tout ce qui convient pour construire près de vingt kilomètres de voies ferrées. Ne reste plus qu'à extraire cette fantastique locomotive de son cercueil sous-marin.

Si Fleur manifesta son étonnement, Kurty resta impassible, comme s'il

avait prévu que son secret serait connu de ces gens-là.

— Vous vous demandez comment je suis au courant, murmura l'Indien en regardant autour de lui si on les surveillait.

Ses yeux, morts en apparence, se déplaçaient rapidement pour faire le tour des invités sans que la tête ne bouge.

— Votre Locomotive-dieu intéresse pas mal de monde, dit-il ensuite en portant à sa bouche un verre de jus de fruits. Il existait des serres arboricoles dans ces îles.

— C'est un symbole, comprenez-vous, symbole de la renaissance de la société ferroviaire.

— Cette locomotive était une machine pirate. Mon père était un forban qui attaquait les convois de la Transeuropéenne, prenait des otages qu'il ne libérait qu'une fois la rançon payée. Ce ne peut être un symbole positif de cette société disparue.

— Dans ces régions de l'océan Indien et du Pacifique, nul ne se souvient de cette histoire de pirates. Les anciens ont transmis aux plus jeunes le culte de la Locomotive-dieu et, lorsque cette locomotive roulera à nouveau sur les réseaux, ce sera le signal de la renaissance ferroviaire que vous le vouliez ou non. Car voyez-vous, ces anciens adorateurs regrettent pour la plupart la période glaciaire et la civilisation disparue. À cette époque ils étaient jeunes, ardents, pleins d'enthousiasme, et ils se retrouvent âgés et amoindris. Ils n'accusent pas le temps qui s'écoule, mais maudissent le retour à une température plus élevée. Et la Locomotive-dieu fait partie de leur nostalgie, de leurs mythes. Nostalgie qu'ils ont su transmettre à des générations de gens plus jeunes qui attendent donc avec impatience un renouveau, qu'ils imaginent enchanteur. En quoi ils se trompent.

Le clan Rajhiv commençait de s'inquiéter de cet aparté, même si leurs visages et leurs regards n'en manifestaient aucun agacement. Ils multipliaient les sourires et les inclinaisons de tête, chaque fois que Fleur ou Kurty croisait leurs regards, mais Rao leur susurra que cette partie de la famille n'appréciait pas qu'il leur parle aussi longuement.

— Méfiez-vous donc, car on compte sur vous pour ouvrir la voie de la nouvelle civilisation ferroviaire et ce sera la victoire d'un Grand Maître Aiguilleur complètement fou, je veux parler de Lascasas.

Sur ce il s'inclina et s'éloigna lentement, saluant les autres personnes présentes, laissant Kurty et Fleur désemparés. Ils s'efforçaient de ne pas trahir leur sentiment, mais comprenaient pourquoi on s'était empressé de leur

fournir le matériel et la barge.

Ils rejoignirent le clan adverse qui les reçut avec de grandes démonstrations de sympathie. On les convia à faire honneur au buffet, à goûter certaines boissons inconnues, des alcools rares. Ils jouaient le jeu, sachant que pour l'instant ils ne pouvaient faire différemment sans s'être consultés. Ils rejoignirent leur bord vers une heure du matin et ce ne fut que dans leur cabine qu'ils se regardèrent, catastrophés. Le premier, Kurty surmonta son trouble, mais Fleur, elle, se déchaîna, allait et venait, donnant des coups de pied, des coups de poing sur tout ce qui se présentait.

— Nous n'allons pas faire le jeu de ce Lascasas, ce cinglé qui a ravagé les deux Patagonie avec ses troupes contaminées par la radioactivité. Depuis, les deux tiers de ces pays sont inhabitables, interdits à tout être vivant. Il se relève de cet échec et profite du refroidissement pour envahir la côte Pacifique de l'Amérique du Sud et envoie des représentants jusque dans ces îles, au-delà de l'Afrique. Comment ont-ils fait pour parcourir des milliers de kilomètres, peux-tu me le dire, plus de la moitié de la Terre ?

— Peut-être sont-ils venus de l'Ouest ? murmura Kurty.

— Nous ne sortirons pas la Locomotive de son cercueil de corail, cria-t-elle, et nous ne leur servons pas de symbole. C'est tout simple.

— Toi, tu peux refuser de faire ce travail de renflouage, mais moi, non. Je me crois capable de dissimuler ma haine et ma rage tout au long de ces travaux. Mais je ne laisserai pas la Locomotive et la momie de mon père au fond de l'eau.

Elle s'immobilisa net au milieu de l'étroite cabine, le regardant, incrédule.

— Tu feras ça ?

Il inclina la tête puis s'allongea sur leur couchette double. Elle s'approcha, le domina, le visage décomposé par la fureur.

— Je ne resterai pas auprès de toi, dans ce cas.

— Comme tu voudras. Nous aurons des semaines, des mois de travail avant que la Locomotive n'émerge. La glace recouvrira une plus grande surface. Nous connaissons les pires difficultés, ce qui nous fera réfléchir et préparer l'avenir. Crois-tu que je vais me plier aux désirs de ces gens-là ?

— Ils te harcèleront. Que crois-tu donc ? Qu'ils vont te laisser repartir avec ces foutus rails, la barge tirée par ton baleinier, pour travailler seul là-bas, à l'Est ? Ils nous accompagneront. Ils vont mettre à ta disposition des monteurs de rails, des spécialistes en tout genre, car eux ils souhaitent que le travail soit

effectué rapidement. Tout autour de nous les banquises se referment sur les continents, les îles, les archipels. Ils n'ont pas de temps à perdre, les Lascasas et compagnie.

— Eh bien, nous aurons une main-d'œuvre capable. Mais je ne crois pas qu'ils commettront ce genre d'imprudence. S'ils interviennent, ce sera de plus subtile façon. Je suis certain qu'ils ignorent où se trouve exactement la Locomotive et se doutent que je ne leur en indiquerai pas son gisement.

— Tu es vraiment optimiste, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

Elle sortit furieuse, ne revint que lorsqu'il fut endormi. Elle s'était quelque peu calmée et essayait de prolonger en elle les certitudes sereines de son ami, mais son naturel n'était pas disposé à composer avec cette menace.

Allongée auprès de Kurty, elle essaya de trouver le sommeil. Elle anticipa sur les événements à venir, pensa qu'ils ne pourraient pas remorquer la barge à grande vitesse et que le clan Rajhiv Kalami aurait tout le temps de les faire suivre jusqu'au lieu où reposait la Machine-dieu. Ce voyage de retour durerait de longues semaines s'ils souhaitent éviter certains détroits particulièrement dangereux, celui des îles de la Sonde, entre autres.

CHAPITRE 2

— Je n'ai jamais rien compris au jeu d'échecs, avoua Cristella lorsque Louria, essayant de maîtriser son bouleversement, lui posa la question avec prudence.

— Vous n'avez jamais essayé de jouer avec lui ?

— Oh, j'en suis incapable. Mais il joue contre l'ordinateur qui est dans le boîtier, je suppose.

Louria ne répondit pas, tant elle était dans l'impossibilité de reconnaître à voix haute ce qu'elle avait découvert. Cristella s'en inquiéta et avec douceur lui reposa la question :

— Rom joue bien contre l'ordinateur ?

— Je le croyais, dit Louria.

— Que voulez-vous dire ?

— Je dois effectuer des vérifications plus approfondies avant de vous répondre. Puis-je vous demander si vous avez surpris un jour Charlster avec des électrodes fixées sur sa tête ? Que ce soit ici ou dans le train-pénitenciaire. Je ne parle pas du train-psychiatrique où certainement on a effectué sur lui quelques encéphalogrammes.

— Du temps où Charlster habitait son laboratoire, je vivais ailleurs, vous le savez, et ce n'est que vers la fin que je me suis installée auprès de lui. Je le quittais durant la nuit et ce qu'il faisait alors, je l'ignorais. En principe, il passait ses nuits à observer ses chers icebergs de l'espace.

— Ce jeu d'échecs, d'où vient-il ?

— Mais de son laboratoire. Il l'avait depuis pas mal de temps, en réalité. Je n'ai fait que le lui apporter au train-pénitenciaire. Je l'ai remis aux autorités qui l'ont examiné, étudié durant deux semaines avant de consentir à le remettre à Charlster. Par la suite, dans sa cellule en psychiatrie, il a pu en disposer à sa guise puisqu'un certificat de contrôle y était adjoint. Il y avait même des scellés que je me suis empressée de faire disparaître quand il a remis cet appareil à Rom.

— Ce dernier en joue souvent ?

Tous les soirs, le matin parfois.

— Et... Il gagne ?

— Une fois sur deux exactement, comme du temps où il jouait contre Charlster. Ce dernier lui avait appris toutes les astuces, toutes les combinaisons possibles, et Rom a rapidement assimilé cet enseignement. Au point que j'étais inquiète de voir un enfant, aussi jeune, devenir d'une telle force dans un jeu que moi-même je ne suis jamais parvenue à maîtriser. Que dis-je maîtriser, je n'ai même pas su effectuer quelques parties très simples, ce qui irritait Charlster. Il ne comprenait pas que mon cerveau se rebelle contre son enseignement. Il entraînait même dans des fureurs incroyables, me reprochant de ne faire aucun effort. Un jour, même, il m'a lancé que je ne pourrais pas être son héritière vu mon impossibilité de jouer avec lui. J'étais en quelque sorte indigne de lui. De son génie.

Louria tressaillit. Elle se trouvait à Salt Lake Station depuis peu, et venait de faire une découverte stupéfiante. Elle n'avait aucune preuve de ce qu'elle avait soupçonné, juste une intuition obsédante.

— Attendez, Cristella, pourquoi cette histoire d'héritière, puisqu'en définitive il vous a tout laissé ainsi qu'à Rom.

— Oui, bien sûr, mais c'était dans un moment de fureur. Ensuite il revenait à de meilleurs sentiments.

— Vous ne vous êtes pas étonnée qu'il rattache sa succession à cette impossibilité de jouer contre lui aux échecs ?

— Si, bien sûr, mais vous savez bien que Charlster avait des lubies, des caprices. Vous avez vécu assez longtemps auprès de lui pour en avoir vous-même été la victime, je suppose.

C'était exact, et Louria se souvenait que Charlster piquait des crises de folie furieuse pour des riens, parce qu'elle hésitait à admettre ses théories les plus extravagantes ou bien doutait de quelques faits insignifiants. Il mettait tout au même niveau pour alimenter ses colères.

— A-t-il une nouvelle fois proféré de telles menaces aussi grotesques ? Car, enfin, son héritage étant aussi important ne pouvait tout de même pas être détourné de vous pour une incompatibilité pareille.

— Non, je ne me souviens pas qu'il ait à nouveau proféré de telles menaces. Vous savez, plus il allait, plus il dominait ses fureurs. Il me portait une véritable affection, et à la fin il ne m'adressait plus de telles paroles injustes. Il y avait aussi le fait qu'il s'intéressait de plus en plus à son fils, Rom.

— Justement, comment l'enfant a-t-il réussi à capter son attention, alors que durant longtemps il l'ignorait ?

Cristella eut un petit sourire triste.

— Vous vous doutez que ce n'était pas la fibre paternelle qui vibrait en lui. Lorsqu'il a déclaré que vous étiez sa fille spirituelle, c'était l'expression d'un sentiment qui n'avait rien à voir avec l'affectivité. Il en était de même avec Rom. Il a découvert que le petit était non seulement intelligent, mais doué. Il disait même que c'était un surdoué, ce qui me faisait peur, mais hélas il avait raison. Je dois reconnaître que Rom est d'une maturité très éloignée de celle des enfants de son âge, et qu'à son école il s'ennuie parce qu'il a tout compris rapidement. La maîtresse voudrait qu'il aille dans un établissement spécialisé, mais je n'y tiens pas. Je voudrais tant qu'il reste un enfant comme les autres.

— Donc, Charlster s'est intéressé à lui à cause de son éveil précoce ? Et lui a appris le jeu d'échecs ?

— Malgré mes protestations. Je trouvais que cet apprentissage allait encore renforcer cette image de sur-doué, et que je devrais me résigner à l'envoyer dans ce célèbre institut pour les enfants comme lui.

— Cristella, seriez-vous prête à revenir avec moi à NPST pour quelque temps ? En compagnie de Rom, bien entendu. Je peux vous garantir que vous disposerez là-bas de tout le confort et de tout ce que vous souhaiterez. Je sais que c'est dans une région difficile, mais le train-observatoire est de conception ultra-moderne.

— Vous voulez faire subir des tests à Rom, c'est bien cela ? Vous pensez que Charlster a prononcé devant lui des phrases que l'enfant, doté d'une mémoire exceptionnelle, a enregistrées et qu'il serait capable de répéter pour peu qu'on l'y prédispose ?

— Oui, nous pourrions aussi faire ce genre de recherche, mais en réalité je ne suis pas certaine que ce sera le but de ce voyage jusque là-bas. Mais ne vous inquiétez pas. Tout ce que nous entreprendrons devra recevoir votre accord, et pour l'instant il n'y a que nous deux à discuter ainsi. Je voudrais éviter que le bruit se répande que votre fils ait pu mémoriser certains propos de Charlster. Fortalès est un homme plein d'humanité, mais n'oublions pas qu'il appartient à la Caste des Aiguilleurs. Il a beau s'en éloigner par un comportement différent, il doit se soumettre à ses impératifs, et si l'on soupçonnait par exemple Rom de détenir le secret de ce refroidissement épouvantable du temps, je craindrais qu'il ne vous soit enlevé. Tandis que si vous venez à NPST, nous pouvons toujours dire que vous êtes curieuse de découvrir ce train-observatoire, puisque vous fûtes directrice de 87°7 Station.

— Louria, que me cachez-vous ?

— Je ne cache rien, mais je ne peux m'expliquer sans avoir d'autres éléments à ma disposition. Dites-moi, lorsque Rom joue, est-ce qu'il parle ?

— S'il parle, s'exclama Cristella, mais bien sûr. Il n'arrête pas. Et même il tutoie l'appareil, je veux dire le jeu d'échecs électronique, comme si vraiment c'était un partenaire vivant assis en face de lui. Et les roc, les pat ne manquent pas. Tous sont des termes du jeu. Il en abuse à tort, je pense.

— Avez-vous l'impression qu'il imagine son père, en face de lui, lui donnant la réplique ?

Sur le coup, Cristella resta bouche bée, puis elle se leva sous prétexte de faire du café, mais lorsqu'elle revint Louria vit qu'elle gardait ce pli de perplexité entre les yeux.

— Que se passe-t-il, Cristella ? Vous paraissez inquiète.

— Un jour Rom a discuté avec Charlster, comme si ce dernier était encore en vie. Il lui laissait le temps de répondre, bien sûr un silence s'établissait, et ensuite Rom posait une autre question. Puis finalement il lui a dit : « je t'ai encore gagné ».

— Je t'ai encore gagné, répéta Louria impressionnée.

— Mais ce fut la seule fois où je surpris cet étrange échange. J'en suis encore troublée. J'ai vraiment eu l'impression que l'âme de Charlster se trouvait ici et que l'enfant voyait vraiment son père. Ce fut un sentiment étrange, croyez-moi. Je ne l'ai pas oublié.

CHAPITRE 3

Dans cette nuit glaciale, le sphale avait pris son envol depuis une falaise, en direction du camp des nomades mongols. Des chiens avaient hurlé, à la façon des loups, lorsque Zixiss s'était abattu sur le troupeau des chevaux et en avait chevauché un. Il avait saisi la bride d'un second et talonnant sa monture hennissant de terreur, il avait traversé le camp comme une tornade, renversant des ustensiles, arrachant des piquets de yourte. Lorsque les gardes avaient réalisé qu'un être étrange venait de leur enlever deux chevaux, il était trop tard. Bien sûr, ils engagèrent des poursuites, mais leur voleur avait de l'avance sur eux. Il souleva Movane au passage, et cramponnée à son cheval, elle n'avait jamais monté de sa vie, elle se laissa emporter au triple galop vers le nord. Mais au bout d'une heure le sphale les fit arrêter et lui expliqua qu'il devait s'assurer que leurs poursuivants ne pourraient pas les rattraper.

— Je vais survoler le pays et je reviendrai avant le jour. Ne bougez pas d'ici. Nous allons attacher les chevaux pour qu'ils ne vous créent aucun ennui.

Ce fut plus tard qu'elle sut que le sphale avait aperçu les Mongols lancés à leur poursuite, et les avait épouvantés en fondant du ciel sur eux comme un énorme oiseau de proie. Un faucon de dimensions inouïes, aux yeux de ces gens qui élevaient des rapaces pour la chasse.

Il ne lui donna pas de détails sur cette attaque brutale, mais elle préféra les ignorer, redoutant d'apprendre qu'il avait pu se livrer à des horreurs. Elle n'oubliait pas ce qu'il avait fait jadis en égorgeant toute une famille, son petit ami et les cavaliers mongols de Oul-Azam, seigneur de la guerre et gardien de la navette érigée sur son pas de tir de Landal Gobi.

Lorsqu'il revint, elle dormait, enfouie dans son sac de couchage, et ce fut le bruit du compresseur électrique qui la réveilla. Il s'agissait d'un cylindre à maniement manuel qui compressait de l'air et fournissait ainsi une énergie entraînant un alternateur. Zixiss avait besoin d'électricité pour nourrir son corps. Elle savait qu'au début de son séjour sur la Terre et également dans les cavernes du Gouffre aux Garous, il avait aussi besoin d'oxygène, mais désormais, dans cette région très aérée, saine, il n'en éprouvait pas le besoin.

— Nous ne risquons plus rien, dit-il. Ils étaient une douzaine lancés à nos trousses.

Elle ne demanda pas combien étaient retournés dans leur camp d'origine.

— Nous allons poursuivre maintenant en direction de Landal Gobi. Nous nous emparerons de la navette de la même façon. Je la survolerai en pleine nuit, autant de fois que nécessaire, pour parvenir à trouver une ouverture. Les gardiens ne se douteront de rien puisqu'elle se trouve à plus de quarante mètres au-dessus du sol, sans compter qu'elle n'y repose pas directement, mais est surélevée sur son berceau.

Parfois il oubliait qu'elle avait besoin de manger, de se reposer. Lui, une fois ses batteries rechargées, pouvait s'activer des heures durant. Il chassa pour elle un autre lièvre que cette fois elle dépiauta plus facilement, sans dégoût, et put faire cuire sur un feu de broussailles.

Ils faillirent tomber sur une patrouille de Mongols, certainement des guerriers de Oul-Azam, alors qu'ils étaient encore à plus de cinquante kilomètres de la navette. Ce fut un chameau qui en blatérant les alerta. Ils n'eurent que le temps de se cacher derrière un amas de rochers. Chacun d'eux enferma les naseaux de son cheval dans ses mains, pour l'empêcher de hennir. La patrouille disparut dans les amoncellements de dunes et de regs.

— S'ils patrouillent aussi loin, dit Movane, c'est que Oul-Azam redoute quelque chose. L'attaque du camp et de nos poursuivants lui a certainement été signalée. Ces gens-là doivent disposer de téléphone radio. Oul-Azam a dû équiper les tribus nomades pour qu'elles signalent tous les faits étranges. Il faut aussi redouter que le dirigeable de Tharbin ne survole la région. Le président des Bonzes ne renoncera jamais à me poursuivre. Il ne m'a pas pardonné que je lui aie arraché le secret de l'emplacement de la navette.

Zixiss affirmait qu'il se sentait capable de la faire décoller, mais elle en doutait et dans le fond d'elle-même ne le souhaitait pas. Elle n'avait nulle envie de quitter la Terre pour rejoindre ce satellite animal qui se trouvait en orbite autour de la planète. Elle avait appris que ses habitants étaient des ruraux conservateurs qui vivaient de la même façon depuis des siècles, sans accepter un trop grand développement du progrès et des sciences. Plus que tout au monde, elle voulait essayer de rejoindre ses parents dont elle ignorait le sort. Tout ce qu'elle savait, était qu'ils n'avaient pu rester dans leur ancienne résidence, mais que peut-être ils n'avaient pas quitté le territoire canadien de la Panaméricaine.

Un matin il neigea si fortement qu'ils durent rester dans un abri rocheux, exposés à tous les courants d'air. Ils avaient vainement cherché une grotte. La nourriture des chevaux devenait un problème et ils durent dégager un carré de neige pour faire apparaître une herbe étiolée. Mais les petits chevaux mongols étaient habitués à la sobriété depuis toujours et s'en contentèrent.

— Nous ne sommes plus qu'à une vingtaine de kilomètres de Landal Gobi, dit Zixiss ce même jour, et cette nuit je vais essayer de voler jusque là-bas.

— Même s’il neige toujours ?

— Ça ne m’empêchera pas de voler, si le vent ne se lève pas.

CHAPITRE 4

Lors de leur première rencontre, Jdriège l'avait écouté en silence. Lien Rag avait exposé les raisons de la présence des Hommes du Chaud dans cette mer intérieure de la banquise de Ross, sans appuyer sa plaidoirie sur des arguments contractuels. Simplement, il avait parlé du froid qui ne cessait de ravager les terres les plus chaudes, de la nécessité pour ses compatriotes de se chauffer, de s'éclairer. Il avait parlé des gens de tous les jours, de ceux qui vivaient petitement en se résignant à leur sort. Il avait insisté sur le fait que si quelques individus abusaient de l'éclairage et du chauffage pour se prélasser dans des plaisirs suspects, ce n'était pas la majorité.

— Nous n'ignorons pas que nous sommes loin d'être parfaits et que la vie que nous menons peut parfois devenir scandaleuse en ce qui concerne de petits groupes. Mais quel peuple peut se vanter d'être à l'abri de faiblesses ?

Accroupi devant lui, rongant une lanière de viande gelée, Jdriège gardait les yeux baissés. Ses cheveux longs s'entremêlaient avec ses poils de barbe et ceux de sa poitrine. Il ressemblait certainement à Jdrien, mais Lien Rag éprouvait un trouble qu'il ne s'expliqua que plus tard. En réalité ce n'était pas à son fils que lui faisait songer Jdriège mais à Jdrou, la Rousse qu'il avait aimée, la mère de Jdrien, la grand-mère donc de ce garçon accroupi devant lui. Et alors il cessa de parler, submergé par une émotion inattendue. C'était la première fois depuis tant d'années qu'il évoquait la jeune femme avec laquelle il avait partagé le dôme d'une station ferroviaire, avec laquelle il avait élevé l'enfant nouveau-né, et qu'il avait perdue lorsqu'elle avait suivi sa tribu pour une longue errance, jusqu'à ce qu'il apprenne qu'elle avait été abattue par des chasseurs racistes.

Comme le silence se poursuivait, Jdriège s'était dressé lentement.

— J'ai écouté et maintenant je vais réécouter ce que tu m'as dit dans ma tête. Je reviendrai demain ici.

Lien Rag n'avait tout d'abord su que faire, puis il avait rejoint Yeuse à bord du baleinier. La *Salamandre* restait à l'ancre dans la mer intérieure, en attendant que cette crise trouve une solution. C'était le baleinier de Farnelle et de Danglov, le *Dragon*, qui faisait la navette. Ce qui n'allait pas sans mal, le détroit de Drake étant recouvert par une épaisse banquise. Il fallait transiter par le détroit de Magellan, lui-même encombré de blocs de glace. Un pilote devait être engagé selon les décisions des deux Patagonie. Le voyage subissait

de la sorte un retard de huit à dix jours.

Dès qu'il monta à bord, Yeuse comprit qu'il était bouleversé, sans en connaître la raison. Il déclara qu'il allait prendre un bain aussi chaud qu'il le supporterait.

— Veux-tu que je te lave ? proposa-t-elle.

Il répondit sèchement qu'il y parviendrait seul et disparut. Elle s'en voulut d'avoir émis cette proposition qui ne manquait pas d'équivoque. Du moins était-elle à double sens jadis, quand l'un ou l'autre voulait prendre un bain et qu'ils se retrouvaient à deux en train de batifoler amoureusement. Elle faillit aller frapper à la porte de la salle de bains pour lui crier rageusement qu'elle n'avait aucune idée en tête, et que d'ailleurs il empestait le phoque et peut-être même les femelles rousses. Ce qui était, elle le savait, hors de question.

Elle fut honteuse de cette poussée de racisme envers les femmes du Froid, mais l'attitude de Lien l'avait exaspérée. Elle remonta sur le pont, présenta son visage au vent glacé pour qu'il sèche ses débuts de larmes.

Lorsqu'elle retourna dans leur cabine, il était en train de changer de sous-vêtements et avait préparé une combinaison isotherme de haute protection.

— Jamais plus je ne te proposerai de t'aider à te laver, déclara-t-elle la voix tremblante. Qu'imaginais-tu, que j'étais en manque ?

— Je suis désolé, dit-il. Cette rencontre avec Jdriège m'a donné un choc émotionnel intense et je n'en suis pas encore remis.

— Il ressemble vraiment à Jdrien ?

Il se contenta de hocher la tête, ne voulant pas évoquer Jdrou, pour ne lui faire aucune peine. Il s'approcha d'elle pour la prendre dans ses bras, mais elle se déroba.

— Tu m'as blessée, dit-elle.

— Je suis impardonnable. J'ai rendez-vous demain avec lui pour une nouvelle... non inutile de me leurrer. J'ai rendez-vous pour un nouveau monologue, car il n'a pas ouvert la bouche, juste à la fin pour me fixer cette autre rencontre.

— Et tu espères le convaincre ?

— Je vais essayer, du moins.

Mais dans la soirée elle découvrit que Lien Rag avait demandé qu'on lui fournisse un certain matériel et celui-ci encomrait déjà la cabine à côté de la

leur. Elle y découvrit des skis courts très légers, un traîneau également en alu, du genre luge, et des containers de provisions.

— Ce rendez-vous, c'est à l'autre bout de l'Antarctique ?

— Pas exactement. Jdriège m'attendra dans ces trous de la falaise de glace, mais moi je lui proposerai de nous rendre jusqu'aux tombeaux de son père et de sa mère. Je souhaite que nous nous retrouvions tous les deux, seuls, là-bas.

— Tu es fou ? Tu devras marcher durant au moins deux semaines et autant pour revenir. Et tu n'es plus un jeune homme.

— Merci bien.

— Tu vas te fatiguer, t'exténuer. Il paraît qu'on commence à trouver des traîneaux à chiens dans la banquise de Weddell. Demande qu'on t'en procure un, si vraiment tu veux aller là-bas.

— Je ne pars pas dans un mois, mais demain. Dès que Jdriège arrivera, je lui proposerai cette balade...

— Une balade ? Une expédition, oui. Et il sera obligé de te porter à la fin.

— Suis-je autant décrépît ? fit-il tristement.

Elle s'assit sur la couchette, secoua la tête.

— Pour te détourner de cette folie, je dis n'importe quoi. Non, tu n'es pas décrépît, mais ce sera très dur, tu le sais bien.

— Je veux le faire, que Jdriège comprenne certaines choses. Il me croit amolli par la vie que mènent dans son esprit les Hommes du Chaud. Il nous prend pour des jouisseurs aux muscles en guimauve. Il verra que je m'y connais en marche sur la glace et en bivouacs improvisés. Il saura que j'ai mené des tas d'expéditions de ce type, que j'ai vécu dans des igloos. Ne serait-ce que lorsque je suis allé tirer le professeur Harl Mern des griffes de ces Néos de la Compagnie de la Sainte-Croix. C'est par la suite que j'ai été trahi, fait prisonnier par les Éboueurs de la Vie éternelle et que j'ai failli mourir.

— Kurts t'a sauvé la vie et vous avez atteint Concrete Station pour vous envoler vers SAS, le Bulb satellite.

— Je sais que Kurts ne sera plus là, cette fois, mais je m'en sortirai. Je reviendrai, Yeuse, et cette fois je ne refuserai pas que tu m'aides à me laver dans mon bain.

Mais cette boutade en forme d'excuse ne dérida pas sa compagne. Elle

observa désormais un silence réprobateur et, dans la nuit, il essaya en vain de lui parler. Elle avait oublié leur dispute, s'inquiétait pour son projet. Le lendemain, on embarqua son matériel sur un canot. Jdriège, lorsqu'il arriva, aperçut le petit traîneau chargé et les skis plantés dans la glace, devant le trou où s'abritait Lien Rag en compagnie de deux vieillards roux qui avaient accepté son tabac.

— Où vas-tu ? lui demanda son petit-fils, lorsqu'il se fut accroupi devant lui.

— J'ai décidé de visiter les tombeaux des miens là-bas, dans le cœur de ce continent. Je veux revoir celui de mon fils et celui de sa mère, Jdrou la Déesse que j'ai tant aimée.

En même temps, il observait les yeux de son petit-fils, mais ce dernier ne marqua aucune surprise.

— Ta grand-mère est devenue déesse lorsque toutes les tribus du Froid surent qu'elle avait engendré un messie. C'était conforme à la légende qui depuis toujours se transmettait de génération à génération. Il était dit qu'un enfant né du Froid et du Chaud apparaîtrait un jour pour unir les deux races.

— Il y en eut d'autres de métis, fit simplement Jdriège, pourquoi mon père ?

— Ni moi ni lui ne l'avons décidé ainsi. Ce fut la Voix, mais à l'époque j'ignorais l'existence de la Voix. Pourtant j'ai partagé l'existence de ta grand-mère.

— Grand-père, grand-mère, ça ne veut rien dire et même un père qu'est-ce que c'est ? Ici, il n'y a pas un Roux pour savoir qui est son père. Moi, je le sais, mais je ne représente rien d'autre que d'être le fils de Jdrien.

— M'accompagneras-tu aux tombeaux ?

Le garçon resta les yeux baissés, puis soudain il se leva et disparut. Lien Rag attendit quelques instants, puis à son tour il quitta l'abri et se dirigea vers son petit traîneau. Il chaussa ses skis, boucla le harnais qui lui permettrait de tirer l'engin sans perdre la liberté de ses mouvements. Il avait établi sa route sur une carte électronique à écran, adaptée d'un système maritime. Il obtenait le nord et la direction sur une reproduction à l'échelle du continent Antarctique, avec ses principales difficultés, notamment les hauteurs infranchissables et les failles que même un froid extrême n'avait jamais réussi à combler.

Il salua les Roux qui le regardaient sans comprendre, et commença de glisser vers son objectif lointain. Quelques jeunes gens et quelques enfants le

suivirent, mais ces derniers abandonnèrent bien vite l'étrange voyageur. Les jeunes gens, garçons et filles, restèrent une bonne heure en sa compagnie et l'une des filles vint même lui donner un os de phoque rempli d'une substance sucrée, peut-être tirée de lichens de roche.

Lorsque la nuit vint, le jour était d'une longueur médiocre, il bâtit un tout petit igloo et se glissa à l'intérieur. Il prépara son repas, enfoui dans son sac de couchage à hautes performances. Une fois que la chaleur le gagna, il se déshabilla et plaça ses vêtements dans un autre sac isotherme chauffant. Il disposait de batteries qui pouvaient se recharger grâce à un petit groupe fonctionnant avec différentes énergies, le vent, de l'huile solidifiée et même un système utilisant la chaleur du refroidissement, selon la technique de la pompe à chaleur. Il avait placé la petite éolienne sur le sommet de son igloo, sachant que la nuit, le vent se levait toujours. Un fil la reliait à son chargeur.

Il dormit cinq heures, se réveilla en pleine nuit et prépara son départ profitant du calme extraordinaire de la nature. Il pouvait sans crainte marcher durant une centaine d'heures avant de rencontrer les premières difficultés. Et la plus préoccupante de toutes serait une faille large de quarante mètres, plongeant dans les couches millénaires de glace. S'il ne trouvait pas un pont de glace en quelque endroit, il devrait contourner cet abîme, c'est-à-dire perdre environ huit jours. Il disposait d'un équipement d'alpiniste éprouvé, mais ignorait s'il pourrait l'utiliser pour franchir une telle distance de vide.

Au cinquième jour il éprouva une certaine lassitude lorsqu'il dut quitter son sac de couchage, et il avala quelques comprimés ainsi que des cryo-hormones pour lutter contre le froid. Loin des côtes tempérées, le thermomètre indiquait moins cinquante. Il ne savait pas pourquoi il continuait. Jusque-là il avait espéré que son petit-fils Jdriège le rejoindrait, mais il ne l'avait pas fait et ne le ferait certainement pas. Alors, à quoi servait ce pèlerinage pour résoudre la crise au sujet des éléphants de mer ? Il n'en savait rien, mais il avait furieusement envie de se rendre sur les tombes de Jdrien et de Jdrou. Il y avait une troisième tombe à laquelle il préférerait ne pas penser. Il espérait même qu'elle avait disparu, sans trouver de raison plausible à cette disparition éventuelle.

L'effet des médicaments dopants disparut bien avant la fin de la journée, et il préféra s'arrêter car le vent, soufflant de face, l'épuisait. Il construisit son igloo, installa son éolienne et s'enferma dans l'abri. Il se réveilla volontairement au creux de la nuit pour se faire une piqûre intraveineuse d'érythropoïétine et se rendormit. Lorsqu'il sortit de son igloo, il était prêt à avaler des montagnes, et de fait il parcourut une distance plus grande ce jour-là. Le lendemain, il atteignait la fameuse crevasse et commença de la longer en direction de l'est, car elle allait en se rétrécissant peu à peu. Mais à la fin de cette journée, il ne trouva aucun moyen de la franchir, se demandant s'il

devait continuer.

Le jour suivant il reprenait espoir en découvrant plusieurs ponts de neige effondrés. C'était une appellation inexacte, car il ne neigeait pratiquement jamais en Antarctique, à cause du froid. Mais le vent déplaçait non seulement des congères coureuses, mais aussi de véritables icebergs qui, une fois arrachés à leur masse d'origine, pouvaient parcourir des milliers de kilomètres avant de basculer dans cette crevasse. Il suffisait que l'un d'eux ait plus de quarante mètres de long pour qu'il reste coincé dans le vide. Et c'est ce qui lui apparut au bout du quatrième jour. Une montagne de glace et non un pont, avec obligation de varappe. Il n'avait jamais approfondi cette technique et apprit tout sur place ce jour-là. La traversée de ces quarante mètres en distance apparente se transforma en expédition de quinze heures, avec bivouac dans une grotte de glace, le long d'une paroi de quatre-vingts mètres de verticalité. Mais il ne put dormir, car l'iceberg glissait lentement entre les parois de la crevasse, et ce mouvement inexorable s'accompagnait de crissements agaçant les dents, de frôlements étranges et même de cris d'enfants. L'iceberg ne serait certainement plus là lorsqu'il prendrait le chemin du retour, car sa hauteur ne suffirait pas à combler cet abîme. Il en aurait fallu trois, quatre comme lui pour obtenir un véritable pont.

Mais si la crevasse avait cristallisé ses préoccupations, maintenant qu'il était de l'autre côté, il avait d'autres obstacles à franchir et ceux-là s'élevaient comme des murailles. Il existait certainement des passages en forme de labyrinthe au pied de ces masses de glace, mais encore fallait-il les trouver. Il eut la chance de découvrir des crottes de mouflons. Il avait oublié qu'il pénétrait dans les territoires des mouflons, des ovibos, on disait aussi bœufs musqués, et des rennes. Ces animaux avaient l'instinct d'orientation très développé, et il n'eut qu'à suivre leurs excréments et leurs traces pour franchir les premières murailles. Ils cherchaient les lichens poussant sur les parois rocheuses, des parois assez raides pour que la glace ne puisse s'y accrocher, mais ces animaux-là parvenaient à les atteindre par des prodiges d'acrobatie.

Plus rapidement que prévu, il atteignit le plateau au centre duquel s'élevaient les tombeaux de glace. Une glace pure, cristalline, qui ne dissimulait rien des corps allongés pour l'éternité. On pouvait admirer la jeunesse, la beauté de Jdrou, et son fils Jdrien ne faisait pas mauvaise figure à ses côtés.

Il ne pouvait hâter le pas et devrait camper une fois de plus avant d'atteindre ses chers disparus. Mais très tôt dans le matin, bien avant le jour, il était déjà en route. Le vent soufflait moyennement, sans entraîner de poussière de glace ni de congères, et lorsqu'il relevait la tête, il croyait apercevoir les formes strictes à pans coupés des tombeaux.

Lorsqu'il n'en fut qu'à quelques mètres, une silhouette humaine se dressa soudain. Celle de Jdriège, son petit-fils qui se tenait devant le tombeau de Jdrou.

CHAPITRE 5

Louria dut attendre que l'enfant reprenne l'école pour pouvoir examiner l'échiquier électronique. Rom refusait absolument qu'elle le prenne en main et même qu'elle s'en approche, comme s'il se doutait qu'elle cherchait à pénétrer ses secrets, voire à l'endommager.

— Tu vas lui faire du mal ? hurlait-il.

Sa mère essayait de lui faire admettre qu'on ne peut pas faire du mal à un objet, on peut seulement l'endommager, mais Rom s'obstinait à accuser Louria de vouloir faire du mal à son échiquier. La jeune femme préféra s'en aller, Cristella devant l'appeler à son traintel quand l'enfant serait au-dehors. Celle-ci le fit, mais pleine de réticences.

— Si jamais vous l'endommagez, je ne sais ce qui arrivera. Voyez-vous, Rom est à la limite d'une sorte de paranoïa et je crains que toute atteinte à cet objet ne l'agresse dans son psychisme. Parfois il m'impressionne par son comportement.

— Vous paraissez accuser quelqu'un ou quelque chose de maintenir sur Rom une pression continuelle.

— C'est vrai.

— Pensez-vous à l'échiquier ?

Cristella détournait les yeux, restait muette.

— C'est bien l'échiquier qui vous inquiète, n'est-ce pas ? Mais vous ne voulez pas l'avouer de crainte que je cherche à l'ouvrir et risque de le mettre hors d'usage.

Pendant l'absence de Rom, elle put relever la marque et les caractéristiques de l'appareil. Munie de ces renseignements elle se rendit dans une boutique de jeux électroniques. Le vendeur en lisant sa fiche hochait la tête.

— C'est le modèle Big One, le plus cher de tous, mais aussi le plus rare. Nous n'en avons pas en rayon, pour l'instant.

Elle insista, disant qu'elle était prête à le payer le double de sa valeur si elle pouvait en disposer sans délai. Il dit qu'il ferait son maximum et le soir même elle put l'acquérir. Elle acheta un appareil de photo numérique et une

fois dans son compartiment mitrailla l'échiquier sous toutes ses faces, puis l'ouvrit et photographia l'intérieur du système. Ce dernier était bien plus sophistiqué que celui d'un appareil pour débutant, mais sans rien d'extraordinaire non plus.

Le lendemain elle se rendit chez Cristella, lorsque celle-ci revint après avoir conduit Rom à son école. Elle lui expliqua tranquillement ce qu'elle comptait faire, et l'ancienne directrice de 87°7 Station la regarda avec presque de l'épouvante.

— Non, je vous en prie, ne faites pas ça. Il s'en rendra compte tout de suite et je crains le pire.

— Regardez.

Elle sortit de son sac l'échiquier acheté et le présenta à Cristella qui n'osa même pas le prendre. Elle se rendit dans le compartiment du gosse, posa l'appareil à côté du plus ancien, intervertit leur place, appela Cristella :

— Dites-moi, quel est l'ancien ou le nouveau ?

Cristella se trompa, mais affirma que Rom, lui, ne serait pas dupe. Dans une volonté d'apaisement, Louria lui proposa de ne pas emporter le jeu de Charlster pour l'instant.

— Vous le garderez dans un tiroir et si jamais Rom se rend compte de l'échange vous n'aurez qu'à remettre celui-ci en place, profitant d'un moment d'inattention.

— S'il se rend compte que ce n'est pas celui de son père, il n'aura, je peux vous l'assurer, aucun moment d'inattention. Je crains le pire.

— Essayons tout de même.

— Je vous aurai prévenue.

— Maintenant, je vais ouvrir l'appareil du professeur et... Ne vous inquiétez pas, je vais juste prendre des photographies que j'étudierai dans mon traintel, en attendant de savoir si l'enfant n'a rien remarqué.

— Je suis certaine que Charlster a adapté cet appareil pour que Rom puisse s'en servir. Je veux dire que j'ai l'impression que Rom y trouve autre chose qu'un simple jeu.

Louria éprouvait de l'agacement à écouter ces paroles. Cristella paraissait obsédée par le souvenir de Charlster et lui prêtait des pouvoirs extravagants, oui c'était ça, des pouvoirs qu'on pouvait qualifier de métaphysiques.

— Voyez-vous, je suis convaincue que Rom trouve dans le maniement de cet appareil d'apparence anodine une sorte de satisfaction... affective. C'est comme si le souvenir qu'il a de son père mort se ravivait chaque fois qu'il joue avec. Vous devez me prendre pour une mère stupide, mais si vous voyiez son visage quand il joue. C'est tout à fait impressionnant, je vous jure.

Contrairement à l'autre, celui de Charlster ne livrait pas facilement le secret de son organisme interne, et elle dut chercher longtemps comment l'ouvrir. Elle constata que le système n'était pas différent en apparence, mais elle était sûre qu'en soulevant la première plaquette des circuits intégrés, elle trouverait autre chose dessous. Mais comme Cristella ne la quittait pas du regard, elle hésitait.

— Cristella je vais soulever ceci, prendre des photographies et remettre le tout en place. Ensuite je refermerai le carter et je m'en irai.

— Est-ce qu'il n'y a aucun risque ?

— Non, j'ai une certaine expérience des systèmes électroniques, comme vous le savez. Je soulève cette plaquette, peut-être devrai-je la déconnecter, mais je vous assure que rien ne sera endommagé.

— Bon, je veux bien, mais dans ce cas, puisque vous aurez les clichés, pourquoi cette comédie de l'échange des deux échiquiers ? Je voudrais éviter que Rom n'ait une crise... Il faut que je vous dise que je crains chaque fois qu'il ne me fasse des convulsions. Ce serait terrible, non ? Je sais que la plupart des enfants en ont, mais chez lui ce serait beaucoup plus grave que chez les autres, j'en suis absolument certaine.

— Cristella, ce que je pense obtenir de cet échange, c'est un résultat d'expérience. Je me doute de quelque chose d'inhabituel mais je veux en avoir le cœur net.

— Au risque d'un traumatisme mental de mon fils, cria Cristella.

— Il s'agit de stopper la progression de cette vague de froid, Cristella. Savez-vous que dans une semaine, s'il n'y a pas d'améliorations, Fortalès va instituer un régime de restrictions sévères. Nous n'aurons que quatorze degrés de chauffage et deux mille calories de nourriture. Vous souvenez-vous que du temps de la Panaméricaine et des trains de travail forcé, les malheureux enfermés dans ces convois avec leur famille n'avaient droit qu'au 17-17 ? Dix-sept degrés de chaleur, dix-sept cents calories de nourriture. Nous retournerons à cette forme de survie si je ne trouve pas comment arrêter le froid.

— Mais le secret n'est pas dans cet appareil.

— Pourquoi alors m’empêchez-vous de le vérifier scrupuleusement ? Vous redoutez que je découvre quelque chose de si incroyable que le mental de votre enfant risque d’en être perturbé.

— Et si pour vous l’équilibre d’un enfant peut être sacrifié pour sauver des millions de gens, je ne suis pas d’accord pour que cet enfant sacrifié soit mon fils. N’importe quelle mère ferait d’ailleurs la même chose que moi. Je sais que c’est manquer de la plus totale solidarité humaine, mais c’est ainsi.

Sans plus réfléchir, Louria souleva la première plaquette sans la moindre difficulté, prit ses clichés, puis s’avisa qu’il y avait une autre plaquette à la place du fond de cette boîte. Elle la souleva également et découvrit des éléments complètement inconnus d’elle. Dans le viseur de l’appareil qui grossissait le sujet, elle ne parvenait pas à identifier ces éléments. Il ne s’agissait même pas de nouveautés électroniques, de puces d’un modèle inédit. Non, elle avait même l’impression que ce qu’elle avait sous l’œil, c’était une matière organique, quelque chose comme de minuscules boudins de farine compressée, formant des circonvolutions, mais certainement d’une autre matière. Elle n’osait toucher cet ensemble du bout des doigts, seul un spécialiste pourrait s’y risquer.

Elle prit ses photos, remit tout en place, eut un sourire assez froid pour Cristella.

— Voilà, c’est fini. D’accord pour aujourd’hui. On ne fera pas d’échange, mais si demain j’ai découvert une anomalie sur ces photos, vous serez obligée d’accepter, sinon je demanderai à Fortalès d’intervenir.

— Je disparaîtrai avant qu’on ne fasse du mal à mon petit.

— Vous irez où avec ce froid qui désormais dépeuple les campagnes ? Ignorez-vous que les gens affluent vers les villes ?

CHAPITRE 6

La banquise, qui s'étirait depuis le Groenland jusqu'au milieu de l'Atlantique Nord, atteignait le 40^e parallèle. Au début, Césaire, confiant dans la solidité et la puissance de son remorqueur le *Staple*, pensa s'ouvrir un chenal pour atteindre des zones libres de glace, mais au bout de quatre jours et nuits d'un combat harassant, il dut reconnaître que son bateau n'irait pas au-delà, et qu'il était désormais coincé pour un temps indéterminé dans cette mer figée. Une mer fantastique avec des icebergs immobilisés eux aussi, de véritables montagnes de glace. De par sa structure, le remorqueur aux formes arrondies glissait en dehors de l'étreinte, et il fallut l'étayer quand il fut complètement libéré des glaces.

— Nous allons hiverner, déclara Césaire à ses compagnons, tous rescapés de la maladie épidémique qui avait ravagé leur colonie.

Le Doge Sunday, cet hybride d'humain et de sphale, le regarda comme s'il avait proféré une insanité, mais Césaire s'en moquait. Le règne de cet être était terminé. Il y avait eu une tentative pitoyable pour fondre les deux races en une seule, mais le résultat n'était pas probant. Le Doge, malgré ses airs supérieurs, n'était pas à l'aise dans ce corps mi-humain mi-chitineux.

— D'ici quelques jours il est possible que je parte chercher du secours, annonça-t-il à ses compagnons qui, n'ayant jamais connu de telles rigueurs climatiques, n'osaient plus quitter le seul endroit chauffé du navire, le minuscule carré des officiers.

— Il reste de la nourriture, de l'huile et nous allons bientôt apercevoir des phoques et peut-être même des baleines terrestres. En moins de vingt-cinq ans de réchauffement, elles n'ont certainement pas oublié que durant des siècles elles se sont déplacées aussi bien sur la banquise qu'en dessous.

Ils n'aperçurent pas de baleines, mais Césaire surprit des phoques sortant d'un trou de la banquise et alla les guetter. Il en abattit deux, le reste lui échappant avec une rapidité surprenante. Il exigea que deux de ses compagnons sortent du carré et cessent de se frotter au poêle, pour l'aider à tirer les phoques puis à les dépecer. Il fit fondre le lard et obtint deux cents litres de bonne huile.

Mais les jours suivants il guetta en vain ses proies auprès de ce trou et en conclut qu'il devait en chercher un autre, celui-ci ayant été abandonné par les

phoques devenus prudents. Il parcourut ainsi de longues distances, s'habituant au froid, aux conditions extrêmement rigoureuses de la survie sur la banquise. Il affronta même, sur le chemin du retour, une tempête telle qu'il dut se fabriquer un abri pour se garantir des congères coureuses. Il en avait entendu parler, mais ignorait qu'elles puissent être aussi dangereuses. Celles-là s'étaient formées avec le vent du nord, à des centaines de kilomètres de là. D'abord petites boules insignifiantes, grosses comme le poing, elles atteignaient pour certaines la taille d'un wagon de marchandises et leur déplacement semait l'épouvante à qui prenait le temps de les observer. Mieux valait ne pas trop poursuivre cette expérience, car elles arrivaient à grande vitesse, broyant tout sur leur passage. On pouvait par la suite découvrir une ornière large de plusieurs mètres, arrivant en droite ligne du nord, peut-être même du pôle.

Lorsqu'il sortit de son abri, au bout de douze heures d'attente, le vent avait cessé et les dernières congères s'étaient immobilisées, énormes boules, certaines ayant près de dix mètres de diamètre.

Quand il atteignit la région où son remorqueur hivernait, il ne vit qu'une montagne de glace et comprit sur-le-champ que plusieurs congères s'étaient écrasées contre le bateau.

Il n'y avait plus à bord que trois survivants grelottant de froid, dont le Doge. Le bateau était couché sur le flanc droit, mais avait résisté et restait habitable avec quelques aménagements. Désormais, les congères ayant éclaté contre sa coque les protégeraient de toute nouvelle attaque.

Hurlant et menaçant, il parvint à sortir les trois hommes de leur stupeur et en moins d'une journée ils purent s'installer dans un espace que le poêle à huile réchauffait.

CHAPITRE 7

Ils naviguèrent au sud des archipels de la Sonde, mais en approchant des côtes australiennes tombèrent sur de grandes avancées de banquise. Ils poursuivirent leur lent voyage à la limite de ces glaces encore peu épaisses. De petits icebergs surgissaient parfois, échappés aux formidables montagnes de glace qui s'étaient formées sur le continent australien, où il avait neigé sans interruption des mois durant. En certains endroits, la couche pouvait atteindre les cent mètres et les vents du sud avaient dressé de véritables barrières dont la plus haute culminait à mille mètres. Des pans de glace s'en détachaient et rendaient la navigation dangereuse. Ce fut ensuite les îles Salomon enfouies dans une brume glacée, de véritables pans vitreux en défendaient l'accès et en inclusion on pouvait apercevoir des singes captifs, des oiseaux, tous morts. Les hommes avaient eu le temps de fuir à l'intérieur, vers le cône d'un volcan récent. La fumée de son cratère s'élevait au-dessus de cette cage de verre, et les cendres finissaient par ternir sa transparence.

Parfois, Kurty décidait de faire une escale, dans l'attente d'un troupeau de cachalots. Il restait suffisamment d'huile pour terminer leur périple, mais ils avaient prévu d'installer de grands réservoirs sur la barge. Lorsqu'ils travailleraient au fond de la mer pour poser les rails, ils n'auraient plus le temps de chasser et ils avaient décidé de stocker six mois de consommation de baleinimum.

Des banquises, tranchées par d'étroits canaux, unissaient les myriades d'îles, depuis les Salomon jusqu'à la Nouvelle-Guinée, qu'ils longèrent au nord. Et des colonies de phoques s'y étaient déjà installées, ainsi que des rookeries de manchots. Ceux-ci, sans atteindre la taille et le poids de ceux des mers froides du Sud, apparaissaient hauts d'un mètre cinquante et lourds d'une soixantaine de kilos.

— Nous pourrons toujours venir nous ravitailler ici, dit Fleur.

Comme Kurty ne faisait pas écho à ses paroles, elle se rendit compte qu'il était soucieux. Ils devaient passer l'archipel des Sulu qui égrenait des îles et îlots entre Malaisie et Philippines, pour rejoindre l'île de Palauan au sud de laquelle gisait la Locomotive-dieu.

— Tu crains que les îles Sulu ne soient reliées entre elles par une banquise ?

Il hocha la tête en signe d'acquiescement et, comme la nuit tombait, il commuta tous les projecteurs sans souci de la dépense d'huile. Des blocs de glace venaient cogner la coque sans dommages pour l'instant, mais plus nombreux ce serait mauvais signe. Ils devaient absolument traverser les Sulu. S'ils n'y parvenaient pas ils seraient dans l'obligation de contourner Bornéo durant des semaines, à condition que la banquise ne s'étale pas dans la mer de Java.

Au petit matin sale, Fleur ne trouvait pas d'autre qualificatif, les blocs de glace paraissaient plus nombreux. Le jour avait un goût de lait suri et lorsqu'elle se pencha sur l'eau, elle vit que le *Mistake* avait désormais sa couronne de glace le long de la ligne de flottaison. Elle courut faire le tour du pont et partout releva l'existence de cette bordure d'un jaune sale. À l'aide d'un harpon elle commença de la casser, mais lorsqu'elle crut en avoir débarrassé le petit baleinier, une autre couronne était déjà en formation.

— Normal, lui dit Kurty, nous ne parcourons que trois nœuds à l'heure. Si nous pouvions atteindre les cinq, la glace n'aurait pas le temps de se coller à la coque.

— Elle nous freine.

— Tu ne vas pas passer la journée à la casser ?

— Des blocs finiront par s'y coller. Ils sont de plus en plus nombreux.

Elle continua donc ce combat sans fin, mais à la nuit elle dut renoncer et le baleinier s'alourdit encore, et sa vitesse tomba à deux nœuds et demi.

— Il faut pulvériser de l'huile chaque fois que tu débarrasseras un côté. Elle retardera la formation de cette couronne. On dirait que le *Mistake* s'est doté d'une énorme bouée de sauvetage.

Elle pulvérisa de l'huile et ce fut assez efficace. Du moins tant que l'huile, figée, s'accrochait à la coque, ne glissant que très lentement vers l'eau. Elle devait recommencer l'opération toutes les deux heures, mais le baleinier atteignait quatre nœuds. Elle se treuilla à bord de la barge pour renouveler la même opération. Kurty l'observait dans ses rétroviseurs, admirant son énergie.

Elle résistait à la fatigue, à la douleur, au froid pour faire ce travail ingrat et dangereux. Il frémissait de la voir debout sur le pont nu de la barge, risquant à tout moment de basculer dans une eau qui atteignait le zéro.

C'étaient des blocs de glace qui s'étaient collés à la coque droite de la barge, et Fleur dut s'acharner pour les briser, les arracher, tout en pulvérisant son huile. Lorsqu'elle se treuilla à bord du baleinier, ses vêtements étaient

raides de glace, car en se détachant les blocs soulevaient des gerbes d'eau qui l'avaient trempée jusqu'aux os. Elle alla prendre une douche, se changer, mais recommença son travail.

— Cette nuit nous serons face à notre destin, fit Kurty avec humour. Ce sera le passage entre les îles Sulu ou bien le grand détour, et dans ce cas j'ignore si nous parviendrons alors à rejoindre notre île de Paluan.

Ils n'en connaissaient le nom que depuis qu'ils s'étaient procuré un lot de cartes aux Seychelles. C'était le vieux Ahmed Kallah qui les leur avait données. Il n'avait cessé de leur faire des cadeaux durant leur séjour, et c'était lui qui s'était chargé de doter la barge de réservoirs supplémentaires en matière plastique, pour un prix modeste.

Durant le long voyage, le couple s'était demandé si véritablement la famille Kalami les faisait suivre. À plusieurs reprises ils avaient fait escale dans des anses discrètes, attendant durant plusieurs jours le passage éventuel d'un bateau lancé sur leur sillage, mais en vain.

— Je ne suis pas pour autant rassuré, disait Kurty, les Indiens se sont installés partout dans ce Sud-Est asiatique et depuis fort longtemps. Ils ont entre eux un système de communication qui leur fournira, au jour le jour, la position de notre bateau.

Dès lors ils se méfiaient du moindre bateau de pêche, de la moindre jonque ou du plus petit prao qui semblaient vouloir les approcher. Ils soupçonnaient ces marins d'être à la solde des Kalami.

La première tentative pour aborder les Sulu fut un échec. Kurty avait choisi la route la plus centrale, le long de la côte de Jolo, l'île principale, mais une épaisse banquise leur apparut rapidement, formant une ligne blanche qu'ils évaluèrent à deux mètres d'épaisseur. Impossible à briser, donc.

Ils se rabattirent sur l'ouest, crurent avoir trouvé un chenal, mais au bout de quelques milles celui-ci se termina en cul-de-sac et l'étrave renforcée du *Mistake* ne put entamer cette couche épaisse.

— On va se rapprocher de la côte de Malaisie, malgré sa mauvaise réputation.

Leurs amis de l'île de Paluan affirmaient que les Malais étaient tous des forbans qui attaquaient les bateaux passant à proximité de leurs îles. Mais les histoires à se faire peur alimentaient en grand nombre les conversations, le soir venu, sur la plage.

Fleur aperçut un panache de fumée lointain et avec de fortes jumelles put distinguer une jonque qui naviguait perpendiculairement à leur route.

— Elle vient du nord-ouest, donc certainement d'un passage dans les îles Sulu.

Kurty voulait bien y croire, mais plus loin ils surprirent un gros bateau marchand en bambou qui naviguait à la voile. Ils se rapprochaient l'un de l'autre et dans son porte-voix Kurty interpella le timonier qui secoua la tête, ne comprenant pas l'anglais. Puis un Chinois, du moins un Asiatique de ce type, grimpa sur la passerelle et prit son porte-voix.

— Oui, il y a un chenal, mais il faut payer. C'est une bande de requins malais qui entretient le chenal. Ils sont des centaines d'esclaves à y travailler jour et nuit. Pour passer, il vous faudra payer cent mille tael. C'est ce que j'ai fait et j'espère revendre mes marchandises un bon prix pour rattraper cette perte.

Kurty jugea préférable de ne pas lui demander ce qu'il transportait. La discrétion était de règle dans ces eaux.

— Cent mille tael, ça représente quoi ?

— Ça dépend de ce que vous avez en échange.

— Du baleinium.

— Dix tonnes.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Les Malais chassent la baleine, désormais, et l'huile est à prix modéré. Il vous faudra trouver autre chose si vous voulez garder votre huile.

— Vous voulez dire qu'on trouve de nombreux troupeaux de baleines dans le Nord ?

— La mer de Chine du Sud est libre de glace, enfin assez libre. La banquise ne commence que vers l'île de Luçon, aux Philippines, mais elle rejoint presque Formose.

Peu à peu ils s'éloignaient et même en hurlant ne pouvaient plus s'entendre. Ils se quittèrent sur des signes amicaux d'adieu.

— Il faudra sacrifier dix tonnes, ce qui réduira notre stock de deux mois. Nous ne disposerons plus que de quatre mois de réserve pour effectuer la pose de ces rails au fond de la mer et pour extraire la machine.

Ils croisèrent encore quelques bateaux de taille inférieure au leur. Il existait donc un trafic important dans cette zone, dont ils n'avaient pas eu

connaissance lorsqu'ils séjournaient à Palauan.

— En réalité, pensa Kurty, c'est peut-être le seul passage entre la mer de Chine du Sud et les îles du Sud-Est. Ce qui laisse supposer que la banquise relie la Malaisie à l'Indonésie, et expliquerait ce trafic inattendu. Nous sommes restés longtemps absents avec notre voyage jusqu'en Patagonie orientale. La banquise a largement eu le temps d'envahir la plupart de ces archipels.

Juchée sur le toit du poste de pilotage, Fleur repéra vite l'entrée du fameux chenal et surtout la vedette en aluminium qui en barrait le passage.

— Six lance-missiles, deux canons de proue et deux mitrailleuses lourdes sur la passerelle. Pas question de vouloir forcer le passage. Et voilà le péagiste qui nous arrive à bord d'un canot pneumatique. Quatre hommes drôlement armés, y compris un chapelet de grenades autour du ventre.

Kurty coupa les moteurs et laissa le baleinier courir sur son erre. Le canot pneumatique accosta sur bâbord et Fleur mit en place l'échelle de coupée. Là-bas, la vedette armée avait fait mouvement et pointait ses canons d'étrave sur eux.

— Bienvenue au chenal de la libre circulation, lança le bonhomme jovial qui grimpa à bord. (Il était emmitoufflé dans une fourrure de bébé phoque qui empestait.) Vous avez un gros bateau à faire transiter, n'est-ce pas ? Et aussi cette barge lourdement chargée de matériel ferroviaire. Hé bien cela me réjouit, car c'est la preuve que nous allons enfin reprendre l'existence d'autrefois et oublier cette chaleur exécration des dernières années. Je viens d'estimer votre passage à deux cent mille tael.

— Deux cent mille, cria Fleur, alors que Kurty encaissait le choc avec toujours le même sang-froid.

— Et encore je vous fais un prix, voyageuse. Votre convoi va paralyser la circulation du chenal durant une demi-journée, tant il est important. Les bateaux devront attendre dans des bassins spécialement aménagés pour pareil cas. Nous ne pouvons descendre en dessous de ce tarif-là.

Là-haut, au nord-est, le passage entre Formose et l'île de Luçon était, aux dires du capitaine chinois, barré par une banquise infranchissable. Ne restait donc que ce chenal au prix exorbitant.

— Nous ne disposons pas de tael, dit Fleur, que pouvons-nous donner en échange ? Peut-être de l'huile de cachalot. Nous en avons une excellente, très bien filtrée car nos installations sont très modernes.

— Je n'en doute pas, fit le petit négociateur, mais, voyez-vous, nous avons

autant d'huile que nous le souhaitons. Par contre, j'ai remarqué une marchandise qui nous conviendrait fort bien sur votre barge.

Cette fois Kurty réagit et sortit du poste de pilotage.

— De quoi s'agit-il ?

— De cette grue autotractée et capable de rouler sur des rails. Nous sommes en train d'installer une ligne de chemin de fer sur cette banquise pour nous déplacer rapidement, et cette grue nous permettrait de maintenir le chenal ouvert.

CHAPITRE 8

Lienty alla dîner chez Liensun, la veille de son départ pour la mer de Ross. Songe était présente et le cousin de Lien Rag essaya de ne pas trop manifester son sentiment défavorable envers cette femme. D'ailleurs, elle restait sur ses gardes, n'intervenant pas dans la conversation pour l'instant. Elle avait créé une société d'import-export qui travaillait avec les deux Patagonie. Elle se servait du baleinier *Jocker* uniquement pour le transport de marchandises rares, comme le vin produit en Patagonie jusqu'à ces derniers temps, mais l'arrivée du froid allait mettre un terme à cette activité. La Patagonie orientale lui avait fourni un gros cargo nouvellement construit, qu'elle louait à prix d'or et avec lequel elle commençait à transporter les glisseurs Schuss produits par les ateliers Chalazy. Au retour, ce cargo rapportait des matériaux indispensables à cette fabrication. Le modèle Carminale sur coussin d'air était également en vente, mais son prix décourageait bien des acquéreurs et pour l'heure il était surtout vendu à Magellan Station. Ce type de véhicule portait le nom du président de l'Assemblée des élus. C'était le prix que payait Liensun pour que cet imbécile lui fiche la paix. Désormais, le chef du parti de la Solidarité Démocratique des Kerguelen approuvait toutes ses décisions. Il avait suffi de lui offrir le premier glisseur sorti des ateliers pour le détourner de ses critiques acerbes. Liensun découvrait le monde de la politique tel qu'il était, et comprenait pourquoi son père l'avait incité à se présenter aux élections. Lien Rag savait qu'il était à même de se débrouiller avec ce genre d'individus. La personnalité roublarde et amoral de Liensun trouvait à s'épanouir dans un milieu aussi gangrené. Ces gens-là faisaient leur première expérience politique, la démocratie aux Kerguelen n'avait pas vingt ans d'âge, et déjà tous les défauts d'autrefois réapparaissaient. Avec aussi les tentations de complaisance tarifée, de prévarication.

Même si Lienty se montrait parfois intransigeant et ne le ménageait guère, Liensun appréciait toujours sa compagnie. Il était de bon conseil, en règle générale, mais aurait souhaité que Liensun obtînt des résultats en toute légalité, ce qui n'était pas souvent le cas.

— Ton père est parti pour les tombeaux de ton frère, de la mère de celui-ci. Depuis trois semaines, Yeuse n'a aucune nouvelle. De plus l'équipage de la *Salamandre* commence à trouver le temps long. Cela fait deux mois que le baleinier est à l'ancre dans cette mer intérieure de la banquise de Ross, et il faut le relever. Grathe, le premier, est impatient de rentrer à Cooktown.

— Pour s'envoyer son petit ami, ricana Liensun, ce qui fit pouffer Songe et

lui valut un regard noir de Lienty.

— Je m'étonne de cette réflexion dans la bouche d'un président démocratiquement élu et qui doit représenter toutes les tendances de ce pays. Les inclinations sexuelles des gens ne doivent pas entrer en ligne de compte.

Liensun haussa les épaules.

— C'est juste entre nous. Je reconnais que Grathe est un excellent capitaine qui se comporte correctement avec son équipage, alors qu'il pourrait fort bien séduire quelques jeunes matelots.

— Certains sont bien mignons, gloussa Songe.

Lienty découvrit alors que non seulement Songe, elle était une habituée de la chose, mais Liensun étaient ivres, du moins bien éméchés. Ils buvaient de plus en plus, l'un et l'autre, Liensun lorsqu'il devait prendre la parole devant l'Assemblée pour expliquer sa politique, Songe par désœuvrement. Elle buvait tous les jours, et le soir elle s'endormait soit au théâtre, soit au cours de réceptions officielles. Jusqu'ici elle avait évité de faire du scandale, mais tout était à craindre de sa part. Lienty espérait qu'elle se déciderait à partir pour les Patagonie où son entreprise se développait.

— Crois-tu, continua Lienty, que je doive partir à la recherche de ton père avec le dirigeavion ? Je sais combien est délicate sa démarche actuelle. En se rendant sur les tombes de Jdrien et de sa mère la déesse Jdrou...

Une fois de plus Songe pouffa. Cette histoire de déesse rousse lui paraissait du plus haut comique.

— En se rendant là-bas, Lien pense qu'il va se réconcilier avec son petit-fils, lui faire comprendre qu'ils sont du même sang et qu'il ne peut constamment refuser le dialogue. Il y va de notre survie ici, aux Kerguelen.

— Si tu veux mon avis, cher oncle, c'est du temps perdu. Il n'y a que la manière forte pour en finir avec les Roux, ou bien la ruse. Quand j'ai fait croire à ce niais de Jdriège que son père lui enjoignait de libérer la Zone Tabou et de nous laisser pomper le fuphoc, c'était de la bonne stratégie. Personne n'a été blessé et les choses se sont passées le mieux du monde.

Lienty préféra garder le silence, voyant que Songe approuvait fortement de la tête. Elle avait maintenant du mal à garder les yeux ouverts. Ils avaient bu de la vodka et aussi du vin de Patagonie dont elle faisait commerce, et qui était fortement titré en alcool. Lienty ne lui trouvait aucun bouquet, se souvenant des vignes sous serre de la Transeuropéenne qui fournissaient des crus magnifiques et aussi un champagne excellent. Mais depuis le réchauffement, toutes ces cultures avaient disparu.

— Si mon père échoue, ce sera à moi d'intervenir, car je suis le président des Kerguelen et je dois fournir à mon peuple de quoi se chauffer, s'éclairer et bouffer, sinon il se mettra à manifester et je n'ai pas une police assez importante pour calmer ces enfoirés. Malgré les bienfaits qu'il reçoit, Carminale ne peut obtenir de son parti qu'il vote des crédits supplémentaires pour doubler les effectifs de cette police.

— La criminalité est insignifiante, remarqua Lienty, et seules les manifestations peuvent troubler l'ordre public, mais dans un État libre elles sont tout à fait normales.

— Ouais, seulement il y a pénurie d'huile, en réalité, et on tire sur nos stocks. Les gens l'ignorent pour l'instant, mais lorsque ça se saura, ça va barder. Il faut que nous rétablissions l'ordre dans la banque de Ross. On a envoyé des grues pour ouvrir les chenaux qui fournissent le poisson et les calmars aux éléphants de mer. On va chasser et fondre le lard en envoyant paître ces emmerdeurs de Roux et leur conception écologique stupide.

— Je m'envole demain avant le jour, dit sèchement Lienty en se levant de table. Si tu as quelque chose à me dire, fais-le avant que je ne décolle.

— Hé, fit Songe en se réveillant, vous partez déjà ? On m'a fait cadeau de bouteilles de gnôle. Je savais pas qu'on pouvait distiller le pinard pour faire de la gnôle. Restez, on va en goûter un peu.

Mais Lienty enfilait ses fourrures dans le hall, saluait la gouvernante et sortait de la maison. L'air glacé le calma quelque peu lorsqu'il prit les commandes de son Schuss. Il pensait qu'il était temps que Lien Rag rentre aux Kerguelen pour faire la leçon à son fils, sinon ce dernier basculerait vite dans l'autoritarisme, voire l'autocratie.

CHAPITRE 9

Pour la troisième nuit, Zixiss rentra bredouille. Il avait survolé la coiffe de la navette, s'était agrippé à elle, utilisant des échelons mobiles, mais n'avait pu fracturer la porte du sas d'entrée. Il revenait de ces expéditions épuisé, car le vol durait en tout plus de deux heures et il avait perdu l'habitude de ces longs efforts. Il devait emporter son compresseur manuel pour refaire le plein d'énergie, mais lorsqu'il pénétrait dans la grotte où Movane dormait, il la réveillait en relançant l'alternateur à l'aide de l'air comprimé. La mécanique faisait de plus en plus de bruit et Movane lui conseillait de la réviser, car elle risquait de gripper.

— Je sais que les rouages autolubrifiants sont quelque peu abîmés, mais que faire ? Je pensais trouver dans la navette une puissante source d'électricité, mais je ne sais comment pénétrer dans ce véhicule spatial.

— Vous n'avez pas été repéré ?

— Les gardes se calfeutrent dans les baraquements, ripaillent, boivent, font de la musique et jouent à des jeux d'argent. D'ailleurs, ils se disputent souvent et certains sortent pour se battre violemment dans la neige gelée. Il n'y a que lorsque les guerriers d'Oul-Azam s'annoncent que les gardes font des rondes. Mais ils n'ont jamais surpris le bruit de mes ailes dans l'air, et d'ailleurs je vole assez haut pour éviter justement d'être surpris. Je me pose ensuite avec douceur sur le dôme de la navette. Celle-ci est d'un froid insupportable et je me demande si l'intérieur, ses moteurs, ne souffrent pas de cette baisse de la température.

— Elle a aussi subi des chaleurs intenses, des tempêtes de sable, et il est possible qu'elle soit hors d'usage, du moins qu'elle nécessite des réparations énormes. Peut-être devrions-nous retourner là-bas en Panaméricaine. Je pense que mon père pourrait trouver des gens capables de la réparer et de la piloter.

Zixiss protestait, disait qu'il était capable de la piloter, mais qu'évidemment il ne pouvait se pencher sur ses moteurs.

Après ces trois tentatives malheureuses, il se reposa durant deux jours et deux nuits, économisant ainsi l'énergie. Movane comprit très vite qu'il n'osait pas ouvrir son compresseur manuel pour voir ce qui pouvait être amélioré, de crainte de ne savoir remettre les éléments en place. Il appartenait bien à cette civilisation rurale de Flatty, où non seulement les humains, mais les sphales,

étaient tout aussi incapables d'accéder à une technique, même la plus simple. Seuls quelques représentants des deux races disposaient des facultés nécessaires, mais des siècles de routine et d'obscurantisme avaient provoqué des ravages irréparables.

— Voulez-vous que j'essaye de voir ce qui ne va pas dans votre cylindre de compression ? Il couine de plus en plus quand vous utilisez le piston et un beau jour quelque chose va claquer, et vous ne pourrez plus vous alimenter en électricité.

— Les gardiens de la navette disposent de puissants groupes électrogènes. Je pourrais peut-être m'emparer de l'un d'eux.

— Il vous faudra l'alimenter, qu'utilisent donc ces gens ?

— Un carburant spécial qui n'est ni du baleinium ni du fuphoc.

— Du fuel tiré du pétrole. Il y a des puits de pétrole dans ces régions et les caravanes doivent en transporter.

— Je peux voler un groupe et attaquer ensuite une caravane pour me procurer de ce carburant.

— Et de la sorte vous trahiriez notre présence. N'oubliez pas que Tharbin, le président du Consortium des Bonzes, n'a pas renoncé à me capturer. Il me hait et il a la patience d'un Oriental pour poursuivre sa vengeance des années s'il le faut. Il sait que j'ai échappé à la mort avec mon compagnon Kan, mais ce dernier a disparu, peut-être a-t-il été capturé par Oul-Azam et a-t-il parlé.

— Je suis certain, fit le sphale avec un égoïsme insoutenable, que personne dans cette contrée ne croit que j'existe. On m'a vu en train de décapiter des guerriers et de m'enfuir, mais connaissant leur mode de penser, ils doivent raconter qu'un démon est intervenu dans la bataille, avant de s'évanouir dans le ciel.

— Donc, vous vous croyez à l'abri des recherches et vous vous moquez bien de ce qui peut m'arriver à moi ? C'est très sympathique de votre part.

— Je veux dire que si j'attaque une caravane pour voler du carburant, on reparlera d'un démon et on n'ira pas chercher plus loin.

— N'oubliez pas que les Mongols ont fait des prisonnières. Pour les violer, bien sûr, mais peut-être que pour sauver leur vie ont-elles révélé qui nous étions et ce que nous venions faire. Pourquoi auraient-elles caché votre présence ?

— Je vous dis que ces Mongols ont l'esprit trop primaire pour croire en

mon existence.

— Vous avez tort de mépriser ainsi un peu tout le monde, et d'estimer que vous seul disposez de facultés intellectuelles extraordinaires.

Il lui annonça que la nuit prochaine, il reprendrait son vol pour essayer de percer le secret de la navette.

— Si vous l'ouvrez, que ferez-vous ?

— Je la visiterai et je reviendrai vous chercher.

Elle ne savait si elle souhaitait qu'il réussisse. Il s'envola donc cette nuit-là, mais revint deux heures plus tard à bout de force, ne sut dire qu'une chose. Le dirigeable de Tharbin était sur place et éclairait a giorno la navette de ses projecteurs, en se tenant au-dessus d'elle. Il avait dû rebrousser chemin.

CHAPITRE 10

Le péagiste malais n'en crut pas ses oreilles lorsque Kurty lui dit qu'il renonçait à traverser le chenal dans ces conditions, car il ne pouvait se séparer de ce treuil. Il déclara qu'il allait se procurer les deux cent mille tael et reviendrait avec la somme complète.

— Mais, plaïda le gros homme, comme s'il avait pris le couple en sympathie, vous ne trouverez jamais deux cent mille tael dans toute l'Asie du Sud-Est. C'est une monnaie fictive, voyez-vous, elle correspond par exemple à un million de dollars ou bien à quatre kilos d'or. Il n'y a pas deux cent mille tael dans le coin, cela se saurait. Les transactions sont faites de troc de dollars et de pièces d'or.

— Quatre kilos d'or ?

— Peut-être cinq, fit l'autre finaud.

— Vous appartenez à quel groupe, quel État, quelle communauté ?

— Nous sommes les actionnaires de la Channel Sulu Company créée depuis deux mois, déclara fièrement l'encaisseur. Nous disposons d'une armée, de deux vedettes puissantes, l'une à la sortie Ouest, l'autre ici, comme vous pouvez l'apercevoir. Je vous en prie, réfléchissez, vous ne trouverez pas non plus six kilos d'or pour payer votre passage.

— D'abord c'était quatre et maintenant six, dans ce cas je préfère renoncer à livrer ce matériel. Je vais aller le proposer à d'autres acheteurs, en Australie, par exemple, où la reconstruction ferroviaire bat son plein.

Fleur se retenait d'ouvrir de grands yeux effarés en écoutant son ami parler de choses inexistantes avec un tel aplomb. Il inventait la construction de ces lignes de chemin de fer avec une aisance qu'elle ne lui connaissait pas. Il était d'ordinaire d'une telle intégrité, d'une rigidité de pensée sans failles connues d'elle. Il ne mentait jamais.

— Je ne savais pas que l'Australasie reprenait ses activités, bafouilla le bonhomme que cette nouvelle paraissait consterner, voire inquiéter.

— Je vous remercie de votre visite, mais nous renonçons à poursuivre notre voyage.

— Un instant.

Il s'éloigna, sortit un radiotéléphone de sa poche et commença de chuchoter dans une langue inconnue, très criarde. Il s'interrompit pour lancer vers eux une question précise :

— Ce matériel est destiné à qui ?

— En principe aux Kalami.

L'encaisseur revint vers eux à toute vitesse et demanda, haletant :

— Qu'avez-vous dit ?

— C'est du matériel acheté aux Kalami des Seychelles, destiné aux Kalami de Chine.

Cette fois, Fleur pensa que le bluff de Kurty allait faire long feu. Il ne pouvait y avoir de Kalami en Chine, mais le petit encaisseur très tourmenté s'éloigna pour expliquer la chose à ses supérieurs, qui certainement se trouvaient à bord de la vedette armée.

— Je pense qu'ils ne seront pas contents que j'aie vendu la marchandise en Australienne, dit Kurty à l'adresse de Fleur. Mais lorsque je leur en expliquerai la raison qui m'a fait renoncer à traverser le détroit de Sulu, ce n'est pas à nous qu'ils en tiendront rigueur, qu'en penses-tu, ma chérie ?

Elle ne se rappelait pas que Kurty l'ait appelée une seule fois sa chérie, même au comble de la félicité amoureuse.

— Mais certainement, mon chéri, répliqua-t-elle avec un sourire complice, plein de tendre ironie.

L'encaisseur revenait, arborant un sourire de panique.

— Cinq tonnes d'huile, cela vous conviendrait ? demanda-t-il haletant.

Kurty fit la moue.

— Quatre ?

— Va pour quatre, mais livrables à la sortie du chenal.

— Chapeau ! dit Fleur en français.

— Oui, répéta l'encaisseur ravi, sans comprendre, chapeau !

Ce qui dans sa bouche devenait une sorte de coassement.

CHAPITRE 11

Parce qu'une grosse tempête se préparait, Jdriège avait construit, tout à côté des tombeaux, un igloo en partie enfoui dans la glace. On accédait à la salle unique et ronde par un couloir étroit que l'on parcourait à quatre pattes. Lien Rag fut pleinement heureux de s'asseoir enfin et de fermer les yeux, pour quelques instants, pensait-il. Le vent, déjà puissant, sifflait en s'engouffrant dans l'ouverture du tunnel et Jdriège alla la boucher en partie. Déjà, il avait trop chaud, éprouvait un malaise. Mais il retourna cependant auprès du père de son père et l'observa silencieusement. Lien Rag avait cru souffler un instant, mais il s'était endormi, et toute la fatigue de son corps crispait son visage en de profondes rides. Il avait relevé sa visière transparente et découvert sa réalité émouvante de vieillard.

Les Roux âgés auraient pu effectuer la même randonnée que Lien Rag, mais eux avaient toujours marché, tout au long de leur vie. Cet Homme du Chaud, amoindri par sa vie pleine de méfiance pour la nature, avait réussi un véritable exploit, et Jdriège essayait de comprendre ce sentiment nouveau qui le troublait désormais, face à lui. Lorsqu'il pensait à Fleur, la fille de Lien Rag, il éprouvait quelque chose d'approchant, excepté que le souvenir de cette fille agissait moins dans sa tête que dans son bas-ventre. Là, c'était uniquement sa tête et son corps tout entier qui se trouvaient en attente d'il ne savait trop quoi. Il était dans l'état d'esprit d'un chasseur guettant l'apparition d'un phoque hors de son trou ou surveillant un troupeau d'ovibos, pour repérer la bête la plus jeune ou la plus faible qu'il pourra tuer d'un coup de harpon. Mais que guettait-il ? Peut-être s'inquiétait-il de l'état immobile de Lien Rag et il se pencha pour surprendre son souffle. Le trouva rapide, mais régulier. Le père de son père se vidait de cette fatigue accumulée au fil des jours et des nuits, depuis la banquise de Ross.

Jdriège connaissait ce moment où l'épuisement s'écoulait hors du corps en une flaque imaginaire, tel un bloc de glace qui fond. Mais lui, au bout de quelques heures, pouvait se relever et s'élancer pour de nouvelles fatigues. Il doutait que Lien Rag puisse le faire avant plusieurs jours et il découvrait qu'il devrait s'occuper de lui, le nourrir, peut-être le nettoyer, peut-être le dévêtir quand la température de cet abri atteindrait le point idéal pour un être du Chaud. Ce programme l'irrita au point qu'il dut s'éloigner, suivre le tunnel, mais la tempête qui faisait rage l'empêcha de sortir. Il détruisit une partie du mur de glace qu'il avait élevé pour respirer l'air glacé. Son corps se délabrait dans cette atmosphère confinée où il était trop longtemps resté immergé.

Voilà qu'il détestait cet homme qui avait décidé de partir seul pour atteindre les tombeaux de Jdrien, de Jdrou et de ce troisième inconnu qui avait également été déposé dans un tombeau de glace. Un individu qui avait toute l'apparence d'un Roux, mais dont les traits rappelaient un autre visage à Jdriège.

Parce qu'il avait soif, il suçait des glaçons, mais savait que mieux valait les faire fondre avant. Sinon la soif persistait. L'eau de fonte devait s'aérer pour satisfaire le corps.

Grommelant comme un bébé phoque hargneux, il retourna auprès de l'Homme du Chaud endormi, osa fouiller dans ce sac attaché sur le traîneau, y trouva une gamelle. Il alla la remplir de glace pure tout au bout du tunnel, la rapporta. Très vite il ne resta qu'un fond d'eau, mais il suffirait pour un premier temps. Il souleva la tête de Lien Rag et approcha le rebord de la gamelle de ses lèvres rongées de sécheresse et d'engelures. Sans se réveiller, son grand-père but avidement. Il alla remplir une nouvelle fois la gamelle pour lui-même. Maintenant, il avait faim, mais ne lui restaient que quelques lanières de viande et pas de graisse. Il mastiqua ces lanières gelées. Il ne retournait dans la salle ronde de l'igloo que brièvement, pour s'assurer que l'homme dormait toujours. Il surveillait son rythme respiratoire, redoutant que celui-ci ne s'affaiblisse et ne devienne un rôle sinistre.

Lien Rag dormit plus de quinze heures. La longue nuit s'écoula dans la furie effrayante de la tempête. Des congères coureuses s'écrasèrent sur l'igloo qui pourtant ne dépassait guère la surface de la glace. L'issue du tunnel, bien orientée par Jdriège, ne se boucha jamais et l'aération resta suffisante, du moins pour l'Homme du Chaud. Jdriège, lui, souffrit de cette claustration et de la température au-dessus du zéro. Aussi, lorsque avec le jour le vent marqua une trêve, il alla courir pendant une demi-heure pour redonner toute sa vigueur à son corps. Lien Rag dormit donc quinze heures et lorsqu'il ouvrit les yeux dans le noir de l'igloo, ne sut où il se trouvait. Sa lampe électrique s'était éteinte, la pile épuisée certainement, sans savoir que c'était Jdriège qui l'avait coupée.

Jdriège l'entendant bouger et murmurer revint, donna de la lumière.

— Ah, c'est toi, fit Lien Rag. Oui, je me souviens. J'ai réussi à atteindre les tombeaux et tu étais là. La suite, je ne sais plus. C'est un igloo, ici ? Mais tu ne devrais pas rester là, il fait au moins six à huit degrés là-dedans. Pour toi c'est mortel au bout de quelques heures.

— Vous avez soif, faim ? Je n'ai rien à manger, mais il y a de l'eau fondue.

Lien Rag désigna son traîneau.

— Il y a là de quoi manger. De la viande séchée. Sers-toi, prends ce que tu voudras.

Le vent rompait la trêve et transformait à nouveau le tunnel en corne de brume lugubre. Jdriège alla construire une murette de glace qui, sans boucher totalement l'entrée, détournait le souffle de la tempête.

— Elle va durer encore deux jours, dit-il. Vous seriez mort s'il n'y avait eu personne auprès des tombeaux.

— Toi tu y étais, sourit Lien Rag, et cela suffisait.

— Vous n'en finissiez pas, j'avais largement le temps de dormir pendant que vous marchiez. J'ai même tué un lièvre des glaces qui se terrait dans la roche où il se nourrissait de lichens.

— Tu m'accompagnais, en somme, fit son grand-père amusé.

— Je m'ennuyais, oui. J'aurais dû prendre une fille pour compagne. J'aurais eu le temps de lui faire dix enfants.

— Tu sais, une seule fois suffit.

— Vous n'aviez pas le droit de partir seul ainsi, comme un vieillard qui veut mourir. Chez nous, lorsqu'ils s'en vont, nous les laissons aller parce que c'est ce qu'ils souhaitent, mourir au loin et disparaître dans les tempêtes de glace. En général on ne les retrouve plus jamais et c'est très bien ainsi. C'est qu'ils ont accédé à l'autre monde, celui où tout est bien. Lorsqu'on retrouve leurs corps aussi durs que du roc, ce n'est pas très bien. Mais c'est ainsi.

— Les momies de la Zone Tabou qui se sont dressées pour défendre cet endroit n'avaient donc pas eu accès à cet autre monde ?

— Il faut que certains morts se sacrifient pour monter la garde dans les zones tabou. C'est un privilège. Je vous le dis, si vous n'aviez pas envie de mourir, vous n'aviez pas le droit de faire ce long voyage.

— Je voulais revoir, une dernière fois peut-être, les tombeaux. Celui de ton père et celui de ta grand-mère la déesse Jdrou. Sais-tu seulement comment son corps est arrivé jusqu'ici, alors qu'il gisait à l'autre bout de la Terre, dans une contrée qu'on appelait la Transeuropéenne ? On ne savait même plus où elle avait été ensevelie. Lorsque ton père n'était qu'un enfant, des milliers de Roux sont partis la chercher. Ils ont traversé la grande banquise du Pacifique, la Panaméricaine, la banquise atlantique. Ils ont retrouvé le corps et l'ont ramené. Tout d'abord elle fut placée dans un tombeau en glace cristalline, dans un endroit appelé Dépotoir, car on y entassait les squelettes de baleines. Des squelettes auxquels adhéraient encore de la chair et de la graisse. Tes

frères faisaient bouillir ces os pour bien les nettoyer. Ils moulaient les restes de viande et de graisse, et les échangeaient avec des marchandises des Hommes du Chaud. Ton père a vécu là longtemps.

— Vous avez vécu avec Jdrou comme ensuite vous avez vécu avec les autres femmes, Yeuse, Jael ? Et de nouveau Yeuse ?

— Oui, mais ce n'était pas la coutume des tiens et Jdrou ne comprenait pas que j'éprouve la nécessité de rester auprès d'elle, surtout depuis la naissance de Jdrien.

— Qui est cet homme, ce Roux qui repose à côté de Jdrou ?

Lien Rag ne savait comment expliquer ce coup de folie qui s'était emparé d'eux, là-haut dans le Bulb, lorsqu'ils avaient créé leurs clones, Kurts et lui. Ils avaient fini par comprendre que seuls les Roux sortis des laboratoires génétiques du Bulb avaient quelque chance de se retrouver sur Terre. Tout le processus depuis la création d'un Roux, sa formation jusqu'à l'âge adulte, puis son voyage vers la Terre, était conditionné par les gènes mêmes de ces créatures du Froid et nul autre être vivant ne pouvait s'échapper du Bulb. C'était une décision cruelle, prise à une époque par les dirigeants du Bulb, pour empêcher l'évasion de groupes humains qui ne pouvaient plus supporter la séquestration dans le satellite et cherchaient à s'en échapper, même au risque de périr de froid, une fois sur Terre. Comprenant qu'ils ne pourraient jamais retourner sur leur planète, Kurts et lui avaient réussi à créer leurs clones, sous l'apparence de Roux. Ceux-ci avaient été envoyés sur Terre avec un autre lot d'Hommes du Froid, mais très vite ils avaient mentalement régressé. Peu à peu, ils se rapprochèrent de la nature primitive de tous les autres Roux. Le clone de Kurts était mort le premier. Celui de Lien Rag, après avoir essayé de sauver Jdrien dans un sursaut d'amour filial, avait également succombé. Il reposait à côté des deux autres, comme un symbole rassurant pour le peuple du Froid. La Voix en avait décidé ainsi, peut-être pour effacer hypocritement le souvenir que Jdrien était en réalité un métis né d'un père du Chaud.

Il laissait Jdriège lire dans son esprit. Le garçon était quelque peu télépathe, mais ne maîtrisait pas son don comme son père qui était également télékinésiste. Au bout d'un moment, Jdriège renonça avec un soupir :

— C'est trop compliqué pour moi. Je ne comprends pas ces choses-là et je ne crois pas que nous ayons été fabriqués par les Hommes du Chaud. Nous appartenons au Rêve et vous au Cauchemar. Les deux ne peuvent que se rencontrer par hasard. Vous ne pouvez pas raconter que ce monde de rêve, c'était cette chose qui tournait au-dessus de nos têtes, jadis. Non, vous ne pouvez pas dire des choses pareilles.

Lien Rag referma son esprit, bien décidé à ne plus évoquer l'origine des Roux. Très vite, ceux-ci avaient compris qu'ils n'étaient pas les enfants du hasard ou de la nécessité, mais qu'on les avait créés intentionnellement pour les répandre sur Terre. Ils étaient les clones des habitants du Bulb, qui les avaient dotés d'un métabolisme spécial pour résister aux froids les plus extrêmes, les revêtant d'une toison double. Lien Rag n'était jamais parvenu à démêler les raisons secrètes de ces clonages. Voulait-on vraiment créer une nouvelle race d'hommes capables d'affronter les rigueurs de la planète, ou y avait-il l'intention perverse d'obtenir une sous-race que l'on utiliserait pour des besognes ingrates ?

— Je sors, dit Jdriège, je resterai longtemps absent.

— Mais la tempête ?

— Je m'en charge.

Seul, Lien Rag fit chauffer une boîte de nourriture, mais ces efforts le fatiguèrent au point qu'il mangea à peine et se rendormit. Ce fut Jdriège qui le réveilla en le secouant, sans trop de douceur.

— Vous ne devriez pas dormir ainsi tout le temps dans cet air vicié. La tempête est finie et vous allez sortir, marcher. Il faut que votre sang circule plus vite dans votre corps.

— Je vais essayer.

Lorsqu'il se redressa au bout du tunnel d'accès, Jdriège dut l'aider et il s'appuya sur lui avec soulagement. Un peu trop même, et Jdriège comprit qu'il se montrait trop complaisant avec le père de son père. Il le repoussa doucement.

— Maintenant, vous devez marcher seul. Ou bien vous allez mourir. Dirigez-vous vers les tombeaux.

Lien Rag vacillait sur ses jambes et au début faisait glisser ses pas, jusqu'à ce qu'il retrouve assez de forces pour marcher normalement mais avec énormément de précautions. Lorsqu'il atteignit les tombeaux, il se laissa aller à genoux entre celui de Jdrou et celui de Jdrien. La vue du visage toujours jeune, toujours rayonnant de la jeune Rousse fit monter des larmes à ses yeux. Elles gelaient incomplètement à cause du sel qu'elles contenaient, formant des pleurs de gélatine, factices.

CHAPITRE 12

Une fois dans son compartiment à coucher du train, elle étudia les photographies de l'échiquier de Charlster avec un soin extrême, relevant toutes les anomalies, les différences. Puis elle transmet par e-mail ces épreuves à la biologiste de NPST et un autre jeu à Harold Kowning, son amant et aussi brillant astrophysicien s'intéressant à la biologisation. Elle le pria de se mettre en contact avec la biologiste Sauvern, Odela Sauvern. Qu'ils y passent la nuit s'il le fallait, mais que dès le lendemain, neuf heures elle reçoive un premier rapport.

Ces envois terminés, elle s'inquiéta subitement. Jusque-là elle n'avait écouté que ses impératifs scientifiques, oubliant qu'Odela Sauvern était une très jeune et jolie fille divorcée qui passait pour mener une vie assez dissipée. Mais c'était une biologiste émérite. Il y avait aussi Jane Maxwell, astrobiologiste, mais pour l'instant elle préférait ne pas lui soumettre ces clichés.

Elle dormit très mal à cause de cette jalousie qui prenait le pas sur ses préoccupations professionnelles. Elle essayait d'admettre que cette Odela Sauvern se paye un petit extra avec Harold, que celui-ci cède à ses avances et que tout soit terminé quand elle rentrerait. Ni vu ni connu si Harold se montrait toujours aussi amoureux d'elle. Elle réussit à s'endormir vers trois heures du matin, mais à six heures son portable sonna. C'était Harold qui débitait, sans attendre, tout un flot d'explications confuses et de questions incompréhensibles. Mal réveillée, elle ne saisissait pas ce qu'il voulait et dut se fâcher pour qu'il reprenne le tout d'une voix plus mesurée.

— Odela Sauvern et moi sommes à la limite de la dépression nerveuse, dit-il, comme si nous avions subi un véritable traumatisme psychologique. Car ce que nous avons sous les yeux correspond exactement à de très anciens schémas perdus, ignorés dans les archives anciennes des techniques inutilisables, du moins jugées telles par quelques médiocres savants. Comme moi, Odela Sauvern est une passionnée de ces vieilles inventions que notre société actuelle n'a jamais réussi à faire revivre. Cela va de la radio à longue portée jusqu'aux techniques médicales... comme certains procédés de contraception qui...

— Va directement au but. Tu es en train de me plonger dans un abîme de perplexité.

— Il se trouve qu’Odela avait déjà eu accès à un schéma qui l’avait passionnée, voici deux ans. Et tes photos lui ont rappelé cette longue étude sur un sujet que nous n’évoquons pratiquement jamais dans le milieu scientifique. Celle des ordinateurs semi-biologistes ou totalement biologistes. On sait que cela effraye tout le monde.

— Il existait avant le réchauffement des ordinateurs protéiniques, se souvint-elle, mais ils n’étaient pas très répandus et l’on affirmait que leur maniement était extrêmement délicat. Je pense qu’on en avait abandonné l’industrialisation. Je me souviens que Charlster les a évoqués une ou deux fois, mais comme curiosité scientifique, sans paraître leur accorder le moindre crédit de fiabilité. Il disait que certaines petites Compagnies de l’Australienne en utilisaient. Je n’en sais pas plus. En ce qui concerne votre travail, je ne suis pas vraiment surprise, car je me doutais qu’il y avait quelque chose de ce genre, fourré dans cet échiquier à l’air si innocent.

— Les petits boudins de la dernière plaquette, c’est-à-dire du fond du carter, sont certainement des molécules. Odela pense qu’avant la glaciation des années 2050, les chercheurs avaient réussi à enregistrer, à conserver les manifestations de l’activité cérébrale d’un individu. Il est même précisé que cette technique fut mise au point par le Massachusetts Institute of Technology.

Il s’interrompt, demanda d’un ton inquiet :

— Que se passe-t-il ? Tu as eu un curieux soupir. Tu te sens mal ?

— Le vertige, murmura-t-elle, ce que tu me dis me donne le vertige, car si je comprends bien on était parvenu, voici deux millénaires, à conserver, j’ignore sur quel support, l’entière mémoire d’un cerveau humain. On pouvait donc la stocker et recharger avec le cerveau d’un autre individu ?

— Surtout d’un clone, en réalité seulement d’un clone. Dont les cellules soient en concordance avec celles du donneur, si j’ose dire. Pas question d’effectuer la translation sur le premier individu venu.

Il s’inquiéta à nouveau :

— Tu me suis ?

— Oui, mais je ne me sens pas très bien... N’êtes-vous pas allés trop loin Odela Sauvern et toi ? Ne vous êtes-vous pas laissé emporter par l’imagination ?

— Non. Cette technique s’appelait *cerebral-downloading*, transfert cérébral. Malheureusement, à part le schéma dont nous avons retrouvé trace cette nuit, elle reste pour nous mystérieuse. Nous estimons qu’épouvantés par cette

possibilité de transférer un cerveau d'un être à un autre, des pseudo-scientifiques ont pris la décision, au cours de l'ère ferroviaire, peut-être sur ordre, de faire disparaître les données, les explications, bref le mode d'emploi. Odela dit que peut-être la bibliothèque du Vatican en conserve des preuves.

— Tu parles ! Jamais les Néos n'auraient donné leur bénédiction à cette possibilité de créer un être à partir d'un autre.

— Il paraît que malgré tout, ils conservaient tout ce qui était contraire à la religion. Les livres interdits et tout le matériel pornographique des siècles écoulés, mais également les attaques anticléricales, les données scientifiques contraires au dogme.

Il marqua une pause et elle l'entendit discuter avec Odela Sauvern. Cette voix de jeune femme, un peu trop sensuelle à son goût, la fit sursauter et affronter ce vertige qui s'était emparé d'elle. Tout au long de cette conversation avec Harold, elle s'était crue perchée sur une corniche étroite avec en dessous mille mètres de vide. Encore maintenant, elle éprouvait des démanagements significatifs sous la plante des pieds.

— Odela demande si tu rentres avec l'échiquier ou si tu nous l'envoies pour une meilleure analyse. Mais elle confirmera certainement ce que nous t'avons dit. Tu devrais te procurer un détecteur biomoléculaire pour tester l'échiquier.

— Malheureusement, il y a un empêchement que je ne sais comment résoudre pour l'instant.

En même temps, la vérité sur cet échiquier lui sauta au visage. Elle eut même un sursaut, comme si on lui avait jeté un verre d'eau glacée.

— Je crains... murmura-t-elle.

— Oui ? fit Harold avec sollicitude.

Sans aller jusqu'au bout de cette brutale révélation, elle expliqua que l'enfant de Charlster et de Cristella ne supportait pas qu'on prenne son échiquier, et que de nature psychologique très fragile, il risquait d'en avoir des réactions dangereuses.

— Tu veux dire qu'on ne peut pas disposer de cet appareil ?

— C'est cela même.

— Mais achète le même.

— Justement, Rom s'en rendra compte.

— Essaye de le maquiller, de lui donner l'apparence du plus ancien. Ça doit pouvoir se faire, non ?

— Cristella refuse, menace de disparaître avec l'enfant et elle est bien capable de mettre sa menace à exécution. Tu sais, elle lui est passionnément attachée. Charlster disait que c'est un surdoué et je crois qu'il ne se trompait pas. Ce gosse a des facultés exceptionnelles. Mais ça n'explique pas tout.

Là-bas, à NPST, Harold devait se demander comment elle pouvait s'exprimer de la sorte sur un ton décalé, loin de son habituelle rigueur scientifique.

— Louria, reprends-toi... Je te trouve fébrile et de pensée obscure.

Elle reprit sa respiration, mais étalait devant elle les photographies de l'échiquier entièrement reconditionné par Charlster.

— As-tu besoin d'aide ? murmura Harold. Veux-tu que je te rejoigne à Salt Lake Station et qu'ensemble nous essayions...

— Elle ne croit pas à la raison, mais à l'affectivité. Et l'enfant est également conditionné par l'affectivité de Charlster.

— Que me racontes-tu là ?

— Rom passe des heures à manipuler son échiquier, dort avec, le surveille sans cesse. Bien entendu, il joue et gagne souvent des parties, mais il n'y a pas que la passion du jeu qui le tient. Le jeu d'échecs est un passe-temps intellectuel, c'est-à-dire très froid, bon pour des cerveaux structurés souvent incapables d'émotions, excepté celle de la compétition. Seulement dans le cas présent, c'est tout à fait différent.

Elle espérait qu'indigné ou moqueur, Harold l'interromprait avant qu'elle n'aille jusqu'à l'indicible.

— L'enfant puise une satisfaction intellectuelle dans l'acquisition d'une grande expérience, mais il y est encouragé.

— Par le souvenir de son père, mais le souvenir s'effacera car ce gosse est vraiment très jeune.

— Harold, si tu es logique avec cette histoire de *cerebral-downloading*, tu ne peux pas dire cela.

— Quoi ?... Mais voyons, Louria...

— Vous n'êtes pas allés finalement assez loin dans vos spéculations imaginatives, contrairement à ce que je pensais. Moi si, et j'ai l'avantage

d'être sur place et d'avoir vu. Rom m'a dit qu'il avait peur que je fasse du mal à son échiquier. Tu entends ? Faire du mal à son échiquier !

CHAPITRE 13

Kurty, d'ordinaire maître de lui, Kurty, le visage décomposé derrière la lucarne de sa cagoule, promenait sur les lieux un regard désolé. Fleur le laissait prendre de la distance, incapable elle-même de faire l'inventaire de cette nouvelle solitude, de cet abandon total. Les îliens, tous ces îliens joyeux qu'ils avaient aimés, auxquels ils avaient appris à chasser les cachalots, ces garçons qui les avaient aidés à plonger pour rejoindre la crypte de la Locomotive-dieu, les femmes, les enfants, les chiens, les volailles, les porcs, les chèvres, tout avait disparu ainsi que les pirogues. Les huttes sur pilotis n'avaient pas résisté aux dernières tempêtes, au froid, moins quinze, et la plupart basculaient sur le côté, les pieux ayant cédé.

Kurty escalada l'échelle de perroquet d'une des rares à tenir debout, disparut à l'intérieur puis réapparut sur la petite terrasse. Il regardait la banquise qui ceinturait la plage sur cent mètres de large. Ils avaient dû aborder en canot, le laisser là-bas et finir à pied sur la glace.

Kurty redescendit et la rejoignit.

— Il ne reste rien. Ils sont partis en emportant tout.

Les pirogues devaient être lourdement chargées. Où ont-ils pu aller ainsi, puisque partout ailleurs c'est la même chose, les banquises des différentes îles finissant par se rejoindre ? Ils ne trouveront pas mieux qu'ici et même se rendront compte qu'ils n'auraient jamais dû quitter leur village.

— Rentrons à bord, grelotta-t-elle. Je ne peux plus supporter de voir ça.

Ils rejoignirent le baleinier à l'ancre. Kurty et elle comptaient sur les jeunes gens de l'île pour plonger dans la mer. Ils étaient entraînés et auraient disposé de combinaisons isothermes modernes, achetées en Patagonie orientale.

Fleur prépara un thé copieux, mais ils n'avaient pas envie de manger. Ils burent la boisson chaude, face à face. Rien que pour décharger les rails, il aurait fallu une main-d'œuvre importante. Jamais ils n'y parviendraient à eux seuls, même avec le treuil, même en inventant des astuces. Pourtant les rails en résine de synthèse n'étaient pas très lourds, mais ce serait difficile.

— Je plongerai demain, annonça Kurty, pour une première reconnaissance.

— Je devrai donc rester à bord, fit-elle sans gémir, constatant la simple évidence.

Ils auraient pu abandonner le baleinier à ces garçons de l'île, auxquels ils faisaient entièrement confiance, pendant qu'ils étaient au fond.

— Nous avons sauvé le treuil et aussi six tonnes de baleinium, fit-il remarquer, comme pour la consoler et lui prouver que tout n'était pas perdu.

— Tu la feras remonter vers l'île ? Mais la banquise ?

— On la fera sauter.

Elle ferma les yeux. Des années de travail s'annonçaient, pensa-t-elle. Ils s'étaient donné stupidement six mois en réserves de toute nature, carburant et nourriture, mais auraient dû prévoir quatre fois plus.

— C'est un avenir surhumain, fit-elle.

— Je sais. S'il n'y avait pas la barge et son chargement, je te ramènerais à Cooktown auprès de ton père, mais je ne peux abandonner ce chargement qui serait vite pillé.

— Ai-je dit que je voulais rentrer aux Kerguelen ? M'as-tu entendue le dire ?

— Non, excuse-moi.

— Demain tu plonges et je surveille le générateur d'air, et je suivrai à la lettre tes instructions.

Elle se leva, sortit en rajustant sa combinaison. Elle refusa de regarder en direction de l'île que les voiles ternes de la nuit commençaient de cacher.

— Je voudrais, dit-elle à la mer, je voudrais qu'ils aient tous trouvé une terre d'asile, que les anciens, les enfants, tous ces garçons si pleins de vie aient abordé dans un endroit qui leur permette de vivre et d'être heureux. Il est vrai qu'ils ne pouvaient s'accrocher ici, eux qui ne se souvenaient plus de la première glaciation. La banquise en s'étirant chaque jour un peu plus vers le large devait les effrayer. C'étaient des îliens. La pensée qu'un jour ils seraient rattachés à une autre île, une autre terre, leur était inconcevable et insupportable. Peut-être que les plus jeunes se seraient adaptés, mais pas les autres.

Elle entendit du bruit dans la cale avant et rejoignit Kurty qui commençait à préparer le matériel de la plongée du lendemain.

Tout au long du voyage du retour, Fleur s'était demandé si elle serait

vraiment heureuse de plonger à nouveau sous la mer pour pénétrer dans la crypte de la locomotive du père de Kurty. Elle avait dû s'avouer qu'elle n'en éprouvait pas vraiment le désir, mais aujourd'hui qu'elle savait que jamais plus elle ne serait obligée de le faire, elle en éprouvait une frustration incompréhensible. Kurty serait seul par vingt mètres de fond, seul pour pénétrer dans le tunnel de corail conduisant à la crypte, et seul une fois de plus il pénétrerait à l'intérieur de la locomotive.

— Il nous faut vérifier toutes les armes, dit Kurty, car pendant que je serai dans le fond, il ne faudrait pas que tu sois importunée par quelques bandes de rôdeurs.

— Je suis capable de me défendre et de défendre le bateau.

— Je songe à quelque chose d'autre dans le cas où ça se produirait, quelque chose qui me permette de remonter plus loin et de coincer ces salopards en cas de besoin. Je pense que je vais construire une sorte de poste sur la banquise, où je pourrais remonter et estimer la situation. Un igloo communiquant avec la mer, si tu veux, auquel on donnera l'apparence d'un bloc naturel de glace.

CHAPITRE 14

Ils ne cessaient de gémir, de se plaindre de leurs engelures, mangeaient et buvaient trop d'alcool. Ils ne comprenaient pas que Césaire exige d'eux que chacun fabrique son traîneau à la place d'un grand collectif.

— Chacun sera responsable du sien. S'il a saboté sa construction, il le paiera, mais je ne serai pas impliqué dans vos malfaçons.

Bien entendu, le Doge Sunday mettait le maximum de mauvaise volonté à terminer son travail, mais Césaire l'avait prévenu. S'il n'était pas prêt au jour du départ, il ne fallait pas compter sur l'indulgence des autres. Il resterait seul à bord de ce remorqueur renversé sur le côté.

— Vous aurez de quoi manger, boire et vous chauffer, mais vous serez seul.

— C'est une folie que de partir. Ici nous sommes en sécurité.

Il n'y avait plus aucune possibilité de faire marche arrière. Désormais, le chenal que le *Staple* avait creusé avait disparu et la banquise avait gagné deux à trois kilomètres vers le sud.

— Chacun tirera sa part de nourriture, sa part d'huile, son matériel de survie, ses vêtements de rechange. Nous avons des combinaisons en bon état, mais économisez-les. Nous trouverons certainement de quoi nous ravitailler en viande et en huile, mais n'y comptons pas absolument. Avec cette répartition que j'ai prévue, nous pouvons tenir deux mois. Si nous n'effectuons que dix kilomètres par jour, nous serons à six cents kilomètres d'ici, vers le nord, et je pense que nous rencontrerons des groupes humains, peut-être des Inuits, peut-être des Roux, mais avec lesquels nous ferons des échanges. C'est pourquoi chaque traîneau emportera certains objets. Il ne s'agit pas de pacotille, mais de montres, de briquets, d'objets utiles contre lesquels nous obtiendrons éventuellement de la nourriture. J'ai prévu un petit matériel pour faire fondre le lard de morse ou de phoque, en quantités réduites, certes, mais suffisantes pour nos chauffages à catalyse que nous n'utiliserons que la nuit.

— Pourquoi n'avez-vous pas réparti les réserves d'alcool et les gardez-vous sur votre traîneau ? protesta le Doge.

— Pour vous éviter de devenir des poivrots titubant sur la banquise. Vous

aurez droit à un verre, chaque soir. Et si nous doublons la distance quotidienne, deux verres.

— Vous nous prenez pour des enfants et des imbéciles. Vous oubliez que je suis le Doge, le patron des Eugénistes venus sur Terre.

— Il vaut mieux l’oublier, car vous seriez incapable de nous tirer de cette situation.

— Nous aurions dû rester à Crozet, oui.

— Et mourir d’inactivité ?

CHAPITRE 15

Il était quatre heures du matin lorsque Cristella réveilla avec douceur son fils. Rom fut tout de suite sur pied et écouta sa mère lui expliquer qu'ils allaient faire un petit voyage, et s'absenter quelque temps loin de Salt Lake Station.

— Nous allons prendre un train où j'ai retenu un compartiment rien que pour nous deux. Nous irons dans l'Ouest, jusqu'en Alaska où nous visiterons une de mes cousines. Je l'ai prévenue, elle nous attend.

Elle avait préparé seulement un sac pour elle et un autre avec les affaires du petit. Elle avait pris sa décision la veille, après la visite de Louria Finister. Cette histoire d'échiquier lui faisait peur, elle redoutait qu'elle ne plonge Rom dans un état pathologique dangereux.

Par téléphone, elle avait retenu une draine-taxi qui les attendrait sur le quai. Mais lorsqu'elle ouvrit la porte de son wagon d'habitation, deux hommes en combinaison noire se présentèrent.

— Vous êtes bien matinale, voyageuse Marlone, et ce n'est pas encore l'heure de l'école pour cet enfant. Pouvez-vous me dire où vous comptez aller ?

Saisie, mais aussi offusquée, elle le prit de haut :

— Je pars quelques jours en voyage et je n'ai de compte à rendre à personne.

— Désolé, voyageuse, dit le deuxième homme, mais nous ne pouvons vous laisser sortir. Vous pourrez tout à l'heure conduire cet enfant à l'école habituelle, à deux quais d'ici, effectuer vos courses, mais vous n'êtes pas autorisés à quitter la station. Désolé.

Elle chercha en vain la draine-taxi commandée. Ils avaient déjà renvoyé le chauffeur et elle comprit qu'elle ne parviendrait jamais à ses fins, et que cette fuite vers l'Ouest ne serait plus possible.

— Est-ce Louria Finister qui vous a prévenus ?

— Nous appartenons à l'OSR et dépendons directement de la présidence. Voyageuse Louria Finister n'a pas à intervenir dans cette affaire. Retournez

chez vous, madame. L'enfant peut encore dormir jusqu'à huit heures avant de se préparer pour l'école.

Rom accepta de se recoucher, mais resta appuyé sur son oreiller en jouant avec son échiquier. Cristella essayait de calmer sa colère mais n'y parvenait pas vraiment.

Comme chaque fois qu'elle lui rendait visite, Louria attendait que Cristella ait confié Rom à son école, fait les courses habituelles et soit rentrée chez elle pour se présenter. Ce matin-là elle ne remarqua rien d'anormal, mais lorsque l'ex-directrice de 87°7 Station vint lui ouvrir, elle comprit qu'un événement grave l'avait bouleversée.

— Vous êtes satisfaite ? Les agents de l'OSR surveillent mon domicile et mes allées et venues. C'est à vous que je dois ces attentions dont je me passerais ?

Interdite, Louria restait immobile dans la petite entrée, soutenant le regard de Cristella. Il y avait dans ces yeux-là une telle expression de haine qu'elle retrouva immédiatement la véritable Cristella, non celle qui durant des mois avait essayé de donner le change, d'apparaître comme une femme banale, mère attentionnée et compagne pleine de sollicitude pour Charlster. En réalité, c'était quelqu'un qui pouvait brutalement devenir dangereux.

— L'Office de Sécurité et de Renseignements, répéta-t-elle. Croyez-vous que j'aie le moindre pouvoir sur cet organisme ? Il dépend de Fortalès et je pense que mes conversations téléphoniques ont été écoutées. J'ai, ces jours-ci, communiqué avec NPST et j'ai parlé de cet échiquier qui n'est pas conforme au modèle vendu. Vous n'ignorez pas que lors de la mort de Charlster on a fouillé minutieusement ses affaires. On a tout passé aux rayons X, même ses mouchoirs en tissu, même ses objets les plus usuels, et l'autopsie fut extrêmement pointilleuse. Depuis, l'OSR est en alerte sur ordre de Fortalès. Lorsque je suis venue ici, j'ai entendu aux infos que la température moyenne avait encore baissé d'un degré et qu'on parlait de regroupement de populations pour économiser l'électricité. Les vieux chasseurs de baleines et de phoques ont été réquisitionnés et dirigés vers les zones de chasse de ces animaux. On va installer un réseau sur la nouvelle banquise atlantique qui s'étend jusqu'au 38^e parallèle. On a recommencé à signaler la présence de baleines terrestres, elles qui depuis vingt-cinq ans ne quittaient plus les mers. Tout cela pour vous dire qu'il est normal que Fortalès vous fasse surveiller et me fasse surveiller. Comme je vous ai rendu visite tous les jours, il a compris que vous étiez une personne importante, exceptionnelle. D'ailleurs, vous n'avez jamais cessé d'être sous surveillance, je suppose, durant toute l'agonie de Charlster et par la suite. Mais je vous donne ma parole que je ne suis pour rien dans cette opération policière.

— Si jamais on fait du mal à Rom, je vous tuerai, dit Cristella d'une voix nette, avec sur le visage une expression féroce.

Elle crispait sa mâchoire et celle-ci avançait brutalement, déformant son visage assez joli, détruisant cette sérénité qu'elle avait cultivée auparavant.

— Cristella, je ne sais que vous dire... Sinon que cet échiquier est l'élément le plus important de nos recherches sur l'apparition subite de ce froid mortel. Oui, il faut que je vous dise une chose. D'après les photographies que j'ai prises de ses composants, je peux déjà avancer que cette sorte de console est devenue un puissant ordinateur, semi ou entièrement biologique. Comprenez-vous ce que cela signifie ?

— Que m'importe !

— Lorsque j'ai voulu prendre l'échiquier l'autre jour, Rom m'a accusée de vouloir lui faire du mal. J'ai essayé de lui faire comprendre qu'on ne faisait pas de mal à un objet, pour aussi sophistiqué qu'il soit, mais qu'on l'endommageait, toutefois il a persisté à dire que je ne devais pas lui faire de mal. Or c'est un enfant surdoué, vous le dites vous-même, et il connaît déjà le sens des mots. S'il emploie ceux-là, c'est à bon escient.

— Semi-biologique ?

— Peut-être même entièrement biologique. Charlster a dû avoir recours à une technique oubliée, qui était peut-être utilisée couramment avant la Grande Glaciation, disons dans les débuts du XXI^e siècle. Mes collaborateurs de NPST ont même retrouvé un schéma de ce type d'appareil dans le fond des Archives anciennes.

— Bon, mais ça veut dire quoi ?

— Si c'est bien ce que nous pensons, il est possible que Charlster ait utilisé un procédé que nous appellerons *cerebral-downloading*.

— Mais de quel transfert s'agit-il ? Vous ne voulez pas dire que Charlster aurait trouvé le moyen de...

Elle éclata de rire :

— Vous plaisantez ou quoi ?

— Ce n'est qu'une hypothèse, mais notre biologiste pense que l'échiquier n'est pas habituel. Il se compose de trois étages de plaquettes avec des semi-conducteurs, des circuits électroniques, autrement dit. Si vous ouvrez celui que j'ai acheté, vous en découvrirez la simplicité. Nous avons tout de même atteint une certaine technique de... sobriété, disons. Or l'échiquier de Rom est

bourré d'éléments inconnus. Si vous pesez l'un et l'autre, celui de votre fils doit peser le double du dernier acheté.

— Vous avez vu tout ça sur vos clichés ? fit Cristella agressive.

— Nous n'avons pas vu, nous supposons. Il doit y avoir des protéines, mais aussi tout ce qui peut constituer la reproduction d'un cerveau humain.

— Évidemment, tout système d'ordinateur, même le plus grossier, tend à imiter le cerveau humain.

— Oui, mais il enregistre des données fournies par un électrotechnicien. Ce qui n'est peut-être pas le cas de celui que contient cet échiquier.

En cet instant, le téléphone sonna et Cristella alla commuter sa ligne. Louria la vit se raidir. Elle prononça quelques mots, puis regarda Louria.

— C'est pour vous, le président.

Fortalès paraissait à cran et sa voix, déformée par une profonde colère, choqua Louria par sa ressemblance avec un aboiement.

— Vous êtes à Salt Lake sans même m'en aviser et vous ne cessez de fréquenter cette Marlone, qui est suspectée de receler les secrets de Charlster. Qu'est-ce donc que cette histoire d'échiquier ? Vous m'en aviez déjà parlé, mais vous semblez y attacher une grande importance. Cette nuit vous avez même communiqué par e-mails et téléphone portable avec vos collaborateurs de NPST, et cela sans me tenir au courant. Pour qui vous prenez-vous, voyageuse Finister ? Cherchez-vous à vous faire destituer et à vous faire soupçonner de dissimulation de renseignements utiles à la Compagnie ? Que faites-vous pour enrayer ce froid qui ne cesse de ravager le monde ? Nous avons encore perdu des degrés et même si nous minimisons cette perte, les gens ne sont pas dupes. Ils souffrent et nous allons déjà réduire le chauffage de cette station en dessous de huit degrés. Peut-être que nous n'aurons que du cinq et comme les convois se déplacent avec difficulté, nous allons établir aussi un rationnement encore plus strict qui serait du niveau de mille cinq cents calories. Je sais très bien qu'il ne faudrait pas prolonger cette privation de calories au-delà de deux à trois semaines, mais si vous êtes incapable de nous aider, dites-le avant que la moitié des vieillards et des enfants n'aient trouvé la mort.

— Président, pouvez-vous m'envoyer un neurologue spécialiste du cerveau, le meilleur que vous trouverez ? S'il avait des connaissances en biologie, ce serait encore mieux. Je sais que tout neurologue a des connaissances biologiques, mais certains beaucoup plus que d'autres. Il me faut une personne discrète qui ne se hausse pas du col et qui soit capable

d'affronter un phénomène hors normes, quelque chose qui sera fort éloigné de la routine médicale habituelle.

D'un coup, la voix animale de Fortalès se nuance d'une douceur méfiante :

— Vous avez vraiment une piste ?

— Je ne sais pas, mais j'ai quelque chose qui me paraît proche d'une piste, de la seule qui expliquerait déjà cette baisse de la température. Maintenant, inverser le cours des phénomènes météo, c'est autre chose. Peut-être pourra-t-on d'abord stopper la descente du thermomètre.

— Je vous envoie le meilleur neurologue, le temps de prendre l'avis des gens de ce milieu.

Lorsqu'elle regarda Cristella, celle-ci paraissait sur le point de se jeter sur elle.

— Si vous pensez que je vais laisser ce neurologue examiner Rom, vous vous trompez. Je vous tuerai, je tuerai ce type-là. Personne ne s'attaquera à mon fils, soyez-en persuadée.

— Ce n'est pas pour lui que j'ai demandé un neurologue, et si vous aviez suivi mes explications au sujet de cet échiquier, vous auriez compris que c'était la conséquence de ce que nous supposons, mes collaborateurs et moi.

— Je ne vous crois pas. Un neurologue pour une console de jeu ? Ce type-là va vous incendier d'insultes et claquer la porte.

— Oui, c'est possible, s'il est incapable de s'adapter. Et en général sept scientifiques ou grands spécialistes dans tous les domaines, que ce soit la médecine ou n'importe quelle discipline, sept sur dix en sont incapables.

— Vous allez lui faire autopsier l'échiquier ? ricana Cristella. Mais je vous interdis d'y toucher. Je ne veux pas que Rom...

— Je sais, mais quoi que vous en pensiez, ce sera fait. Si vous persistez dans votre refus, les gens de l'OSR iront chercher Rom à l'école et vous ne le reverrez pas avant des mois, voire des années.

Très pâle, Louria parlait à contrecœur, à la limite de la nausée, mais sa décision était prise. Elle avait trop perdu de temps, Fortalès avait raison.

— Si vous faites ça, vous ne sortirez pas vivante d'ici, cria Cristella, qui alla se plaquer contre la porte du compartiment.

Les yeux hors de la tête, la mâchoire plus que jamais proéminente, elle était la reproduction exacte d'une femme de la lointaine préhistoire.

— Vous me tuez, vous allez en prison et Rom en orphelinat. Croyez-vous qu'on daignera s'intéresser à ses dons de surdoué ? Avec le froid qui deviendra mortel pour tous, on aura bien d'autres soucis.

— J'ai essayé d'être votre amie, fit Cristella d'une voix épuisée. Je me doutais bien qu'il y avait eu quelque chose d'étrange entre Charlster et Rom, mais je ne savais trop quoi. Je pensais que le vieux fou lui avait fait apprendre des tirades de formules ou d'explications scientifiques. Je ne pensais pas encore à cet échiquier, mais j'étais sur mes gardes et pour moi vous représentez la personne la plus dangereuse. Les autres me paraissaient inoffensives en regard de vous, de votre immense savoir, de votre obstination et aussi de votre charme. C'est vrai que j'aimais vous rencontrer, même si je restais méfiante. Mais vous êtes la plus forte, la plus effrayante en somme. Ce neurologue, une fois sa surprise passée, s'attaquera à cet échiquier, le disséquera et jamais Rom ne retrouvera ce qui fait son bonheur, sa joie de vivre. Je ne sais ce que contient cette étrange console, mais je sais qu'elle donne à Rom une vitalité incroyable, qu'elle lui permet de cultiver ses dons et qu'elle le conduira vers les plus hautes destinées. Et vous allez détruire cette source d'amour ? Car c'est bien de l'amour qu'il trouve en jouant avec. Moi je lui en donne ma part mais cette machine d'apparence stupide lui en apporte deux fois plus. C'est l'âme de Charlster qui est là-dedans, je ne sais par quelle sorcellerie. C'est elle qui s'adresse à Rom à chaque moment, qui l'exhorte.

Fascinée, Louria voyait une expression extatique adoucir enfin les traits de Cristella. Son prognathisme disparaissait, son regard devenait lointain. Elle était l'expression même d'un mysticisme profond. Sa plaidoirie avait ému la jeune femme aux larmes, mais elle n'avait pas l'intention de renoncer, désormais. Elle souhaitait simplement que le neurologue soit une personne scrupuleuse, humaine. Mais comment lui faire admettre que cet échiquier pouvait, à la suite d'une erreur stupide, détruire la sensibilité excessive d'un enfant ?

On sonna à la porte du quai et Cristella sursauta comme si elle avait reçu une décharge électrique. Elle regarda Louria d'un air hébété, sortant de son état second.

— Ouvrez, s'il vous plaît.

Elle appuya sur le bouton qui libérait la porte et peu après on frappa à celle du compartiment-appartement. Louria ouvrit et découvrit une jeune fille charmante, pensa que c'était une collaboratrice du neurologue annoncé.

— Docteur Tireligne, je suis professeur-neurologue et l'on m'envoie pour une mission un peu spéciale, paraît-il.

Elle portait une trousse à la main et souriait avec gentillesse. Louria la fit

entrer et le docteur regarda Cristella avec une grande sympathie.

— Bonjour voyageuse, merci de me recevoir. Puis-je voir la personne qui présente quelques problèmes ?

Louria soupira. Elle allait devoir entrer dans les explications les plus ahurissantes, essayait de se préparer à affronter le scepticisme de cette jeune femme. N'aurait-il pas mieux valu un professeur universitaire plus chenu ?

— Veuillez vous asseoir. Mon nom est Louria Finister et je suis...

— Oh, mais je sais qui vous êtes. La plus brillante astrophysicienne du moment. En quoi mes connaissances peuvent-elles vous aider ?

CHAPITRE 16

Au début de leur séjour dans l'environnement de la navette, ils n'avaient pas encore découvert cette caverne profonde et laissaient les chevaux au-dehors, mais désormais ceux-ci restaient à l'intérieur de la cavité et ne sortaient que la nuit pour essayer de trouver quelque nourriture. Zixiss avait même parlé de les tuer car ils n'étaient d'aucune utilité pour l'instant et leurs hennissements risquaient de trahir le secret de leur cachette. Movane avait protesté contre ce projet, mais reconnaissait que les deux animaux représentaient une corvée quotidienne, une fois la nuit tombée. Non seulement il fallait les sortir, mais aussi gratter la neige glacée à leur place, pour qu'ils trouvent une herbe rase à manger. L'un avait perdu son fer et avait du mal à fouiller le sol, et l'autre n'allait guère mieux. Comme elle avait pris la défense de leurs montures, le sphale s'en désintéressait.

Le dirigeable survola la zone où ils se trouvaient, le lendemain de la nuit où Zixiss avait découvert sa présence. Il volait très mal au-dessus de cette formation de petites collines, et Movane eut l'impression qu'il plafonnait un instant à l'aplomb de leur grotte. Cet appareil disposait de multiples moyens de détection, lui avait-on dit, et elle avait recommandé à Zixiss de ne pas bouger. Ils étaient au fond de la grotte, dans la crainte que leur chaleur, insolite dans les moins douze environnants, ne donne l'alerte, ainsi que leurs expirations de gaz carbonique. Il y avait également d'autres signes d'une présence humaine dans ces entrailles de roches. Mais le dirigeable s'éloignait enfin lorsque Movane osa jeter un coup d'œil à l'extérieur.

Elle s'efforçait de toujours effacer les traces de pas, mais depuis quelques jours la neige était si dure que les bottes ne s'y enfonçaient pas. L'intérêt de cette grotte venait de toutes ces stalactites qui s'égouttaient lentement dans une partie profonde. Elle pouvait recueillir toute l'eau nécessaire pour sa consommation et sa toilette. Mais il lui était difficile de faire du feu sans fumée, et celle-ci finissait par s'échapper par l'entrée principale. Plutôt que de manger de la viande crue, molle, elle la faisait geler et la déchiquetait encore glacée, avec moins de dégoût. C'étaient toujours des lièvres, plus rarement un autre rongeur, mais elle avait du mal à avaler ces chairs-là et maigrissait. Son compagnon, pourvu qu'il dispose d'électricité, se moquait bien de ses ennuis alimentaires. Il attendait impatiemment que le dirigeable de Tharbin quitte le désert de Gobi, pour reprendre ses tentatives contre la navette. Elle le trouvait trop sûr de lui quand il prétendait pouvoir l'arracher à son berceau, après s'être familiarisé avec les instruments et les commandes du bord.

— Je me demande, dit Movane un soir, si Tharbin se trouve à bord du dirigeable, ou bien s'il envoie seulement un homme de confiance pour le remplacer. Mais sachant combien il peut me haïr, je suis certaine qu'il n'hésite pas à quitter ses hautes fonctions pour poursuivre les recherches, espérant mettre enfin la main sur moi.

Ce fut aussi ce soir-là qu'elle demanda à Zixiss de voler pour elle de la nourriture dans l'un des camps de nomades mongols.

— Je ne peux continuer à me nourrir ainsi, avec de la viande qui me répugne. Les nomades doivent avoir d'autres aliments, des farines par exemple, du riz, des produits laitiers. Ils conservent leurs provisions dans de petites yourtes, tout à côté de celle qui leur sert d'habitation.

— Vous voulez que je gaspille mon énergie pour vous procurer de quoi manger ? Pourquoi ne vous en préoccupez-vous pas vous-même, fit-il de cette voix métallique sortant de sa boîte vocale et qui lui donnait des frissons.

— Je vous croyais plus solidaire de notre sort commun, fit-elle ulcérée. Je vous ai aidé à réparer vos ailes endommagées avec cette colle biologique, et c'est là votre reconnaissance ?

Tous ses multiples cerveaux, des grappes de ganglions dispersées sur tout son corps, durèrent comme d'habitude jauger le pour et le contre car il resta silencieux quelques secondes.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, car ensuite je vous ai aidée à sortir du gouffre. Sans moi, vous auriez eu beaucoup plus de mal à vous en extraire. Je ne vous ai pas abandonnée, alors que votre compagnon l'a fait. Je ne vois pas ce que vous me reprochez. Vous n'avez qu'à capturer ces animaux qui, à cause de la glace, se réfugient dans la caverne pour dévorer les lichens et les mousses qui y poussent.

Il était vrai que leur capture en était facilitée, et Movane avait mis au point un piège qui consistait en un trou dans lequel elle déposait des lichens. Une pierre plate très lourde était mise en équilibre grâce à un bâton. Une ficelle nouée à ce bâton rejoignait Movane cachée, et quand un lièvre ou un rongeur se fourrait dans le trou, elle faisait basculer la lourde pierre qui assommait l'animal. Du moins pas toujours, car un gros rongeur, une sorte de rat, l'avait mordue.

— Lorsque je retournerai à la navette, je fouillerai le dépôt des soldats et je vous apporterai de quoi vous nourrir.

Elle espérait qu'il s'agirait de rations militaires qui, malgré leur peu d'attrait, contenaient tout ce qu'il fallait pour maintenir un organisme en bon

état.

Une nuit, Zixiss reprit donc son vol en direction de la navette. Elle l'attendit avec impatience, espérant la nourriture promise, mais le jour se leva sans qu'il ait reparu. Elle pensa qu'il avait eu un ennui et qu'il attendrait la nuit suivante pour rejoindre la caverne, mais c'est en vain qu'elle resta éveillée cette deuxième nuit, il ne revint pas.

CHAPITRE 17

Depuis son arrivée à Magellan Station, Songe avait réalisé d'excellentes affaires. Elle avait vendu des modèles de glisseurs et enregistré de fortes commandes. Mais le froid qui sévissait, après d'abondantes chutes de neige, paralysait peu à peu la vie économique de la Patagonie orientale, tout comme d'ailleurs celle de sa voisine, la Patagonie occidentale. De ce fait, Léonora Cabana, la présidente, avait changé de discours et ne prônait plus l'enrichissement et la jouissance à tout prix, mais mettait au contraire en garde contre tous les gaspillages de matière première. Elle était aux avant-postes pour inciter les gens à acheter des glisseurs sur coussins d'air, car ces véhicules dépensaient vraiment beaucoup moins d'huile que les draisines. Une compagnie privée avait en hâte installé des voies ferrées un peu partout, mais la circulation y était si anarchique que les autorités avaient dû intervenir à la suite de collisions et de déraillements meurtriers.

Pour maintenir le détroit de Magellan en eau libre, les deux pays dépensaient des fortunes en océanos. En contrepartie, cette monnaie devenait de plus en plus prisée et internationale, et les bateaux marchands qui faisaient escale dans le port l'acceptaient sans rechigner. Du coup, la valeur de l'océano augmentait, mais comme le prix du kilo de fuphoc en faisait autant, la production de la Zone Tabou n'en souffrait pas. On savait que d'ici un an les stocks de l'ancienne Guilde des Harponneurs seraient épuisés, et l'on ignorait si le conflit qui mettait aux prises les Kerguelen avec les Roux serait réglé.

Songe n'avait que de rares nouvelles de Liensun, car il répugnait à utiliser le réseau radio des Néos de la Nouvelle-Amsterdam, alors qu'en Patagonie Est les échanges radio étaient très libres, ce qui aidait la croissance.

Il y avait de grands projets pour couvrir le Nord du pays de réseaux ferrés, mais lorsque Songe s'étonnait à cause de la radioactivité qui régnait là-bas, on la regardait comme si elle racontait n'importe quoi. Quelqu'un même alla jusqu'à lui dire que le froid intense détruisait justement cette radioactivité et qu'il n'y avait plus le moindre risque.

Le soir, pour se détendre, elle fréquentait un restaurant musical installé sur un vieux navire ancré dans le port. C'était un endroit à la mode et elle s'habillait avec plaisir pour s'y rendre. Elle connaissait toute une bande à laquelle jadis Léonora Cabana se mêlait, mais depuis l'arrivée du froid on la voyait moins.

Elle était en train de danser, sans véritable partenaire comme tout un chacun, lorsqu'un homme élégant se plaça devant elle, lui souriant chaleureusement. Elle tressaillit, car c'était Mataxa, l'Indien négociateur qui l'avait contactée pour cette fourniture de moteurs dans les îles de la côte Pacifique. Elle savait que c'était un pourvoyeur des Aiguilleurs de l'Altiplano, et donc un proche du Grand Maître Lascasas.

— Heureux de vous revoir, voyageuse Songe. Où étiez-vous passée ? N'aviez-vous pas promis de nous livrer d'autres moteurs ? Je sais que le voyage fut difficile mais nous pouvons disposer de nos propres bateaux. Nous sommes prêts à vous acheter autant de moteurs que vous pourrez nous en fournir.

Liensun lui avait fait jurer qu'elle ne ferait plus d'affaires avec cet homme et indirectement avec la Caste. Elle savait qu'il avait contacté Reiner, le président de la Patagonie occidentale, pour le mettre en garde contre les menées de la Caste.

— Si c'est une question d'argent, nous pouvons faire un effort, un gros effort même. Par exemple, nous vous paierons chaque moteur le double du prix que vous nous avez demandé la dernière fois, et je peux d'ores et déjà vous remettre la moitié de la somme totale en océanos, pour la livraison de cinquante moteurs. Je sais que vous avez eu la bonne idée d'en racheter tout un stock méprisé par tout le monde. Nous, nous les trouvons parfaits ces moteurs. Que diriez-vous si je vous remettais sur-le-champ cent cinquante mille océanos ?

Ce chiffre inouï lui fit oublier ses promesses.

— Pourquoi ? dit-elle avec un sourire canaille.

CHAPITRE 18

Olga Tireligne avait écouté ses explications sans marquer le moindre étonnement, sans manifester la mauvaise humeur d'être sollicitée, elle, la meilleure professeur neurologue, pour examiner une console de jeux. Elle paraissait même trouver naturel d'être là et d'écouter une femme aussi célèbre que Louria Finister lui raconter une histoire abracadabrante. Encouragée, Louria relia l'histoire de cet échiquier à l'hypothèse d'une biologisation d'un système électronique spatial, sans donner d'autres détails.

Lorsqu'elle se tut, il y eut un silence prolongé qui commençait de l'inquiéter, quand la jeune neurologue répondit :

— Le président Fortalès m'avait, avec force ménagements, prévenue que j'allais me trouver en présence d'une affaire incroyable et fort éloignée de mes pratiques habituelles, que je risquais d'être choquée, voire humiliée d'être dérangée pour un tel examen, mais je trouve vos explications passionnantes. Vous savez, chaque fois que je travaille sur un cerveau humain, je me demande si un jour on ne réussira pas à reconstituer cette merveilleuse machine, de façon industrielle. Ce ne sera pas une grossière imitation, comme nos ordinateurs de tous types. Je sais que pour l'instant il s'agit, du moins c'est votre hypothèse, d'un prototype si j'ose dire. Vous avez souhaité que le neurologue pressenti ait aussi des connaissances biologiques d'un plus haut niveau que d'ordinaire. J'ai soutenu une thèse sur la biologie appliquée sur les périphériques du circuit Papez. Je m'excuse d'utiliser les termes de ma spécialité. Vous savez, je suppose, ce que représente le circuit Papez dans tout ce qui se rattache aux fonctions mémoire du cerveau ?

Louria découvrait, avec presque du soulagement, qu'elle ne devait pas trop faire attention à l'apparente jeunesse de cette femme, ni à son sourire plein de chaleur. Soulagement de constater qu'on pouvait être brillante et aussi chipie.

— Il s'agit, si je me souviens bien, du système limbique avec le cortex cingulaire ou, si vous préférez, phylogénétiquement le plus ancien.

Effacé le sourire chaleureux, finis les airs de petite étudiante pas très sûre d'elle. Tout cela se trouvait remplacé par une expression de franche admiration.

— Hé bien, je comprends pourquoi vous êtes considérée comme la star du monde scientifique en de multiples disciplines. C'est la première fois que

j'obtiens une réponse à cette question souvent posée à différents savants. Ne m'en veuillez pas, si vous trouvez ce test quelque peu offensant. Qu'attendez-vous de moi ?

Cette fois, Louria comprit qu'elles allaient vraiment travailler de conserve sans méfiance, chacune ayant conscience de la valeur de l'autre, et sans désir de prédominance. Le sourire chaleureux d'une hypocrisie raffinée et mondaine ne réapparaîtrait pas de sitôt.

— Il serait bon, avant que vous découvriez cet échiquier, que je vous montre quelques clichés que j'ai réalisés des différents étages de cette console. Il y a aussi des épreuves d'un appareil similaire, non modifié. Avant de vous conduire auprès de cet échiquier, dont la complexité vous sera ainsi révélée, voici ce que j'ai pu voir.

Elle tendit le jeu des clichés et préféra s'éloigner ensuite, laissant le professeur les examiner en toute tranquillité. Cristella se trouvait dans le compartiment à coucher de son fils, assise sur la couchette, le regard perdu dans le flou brumeux au-delà de la fenêtre. Sur les quais, des cheminots de la Traction faisaient brûler de vieilles traverses pour se réchauffer. La température de la station était basse.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter, lui murmura-t-elle, Olga Tireligne est une personne de qualité qui ne fera jamais rien de mal à votre fils. Elle va venir dans un moment examiner cet échiquier en votre présence.

Lorsqu'elle retourna auprès de la neurologue, celle-ci, les photos sur ses genoux, paraissait réfléchir. Elle s'assit en face d'elle, attendit. Olga Tireligne parut libérer un gros soupir qui l'étouffait. Perplexité, sentiment de malaise ? Louria ne sut comment l'interpréter.

— Je confirmerai mon diagnostic quand j'examinerai... le contenu de cet échiquier, mais je peux vous dire que j'ai l'impression d'être en présence d'une chaîne de ganglions cérébraux d'un type inconnu, certainement à base de molécules biologiques, de protéines. Il est même certain que nous trouverons différents éléments à l'image d'un système humain, un cortex bien entendu, mais toute la série habituelle depuis l'hippocampe jusqu'au trigone avec son noyau inférieur.

Pourtant, elle ne paraissait pas pressée de découvrir autre chose que des clichés. Elle regardait Louria d'un air bizarre.

— Quelque chose vous inquiète ?

— Je suis troublée, car je ne dispose pas des appareils nécessaires pour une analyse en profondeur, et je crains que la moindre intervention ne se révèle

néfaste. Vous, vous avez osé ouvrir l'échiquier en question, mais n'était-ce pas une sorte de trépanation ? Je ne plaisante pas. N'avez-vous pas eu soudain le réflexe de vous dire que vous commettiez une sorte d'effraction ? Une deuxième intervention pourrait s'avérer catastrophique. Il faut radiographier l'intérieur de cette console, avant tout.

CHAPITRE 19

L'absence de Jdriège dura trois jours, deux nuits. Il reparut un soir, dans les dernières lueurs de la journée. Assis à l'extrémité du tunnel d'accès à son igloo, Lien Rag regardait venir la nuit lorsque cette silhouette nimbée de blond apparut, tirant quelque chose derrière elle. Son premier réflexe fut de reculer jusqu'à la salle ronde de l'igloo, pour montrer à son petit-fils qu'il n'était pas inquiet et qu'il ne le guettait pas depuis l'aube. Mais finalement il décida non seulement de rester là, mais de sortir.

Jdriège lui avait dit qu'il voulait tuer un phoque et rapporter sa peau. Il voulait aussi se rendre dans un ancien cimetière de baleines terrestres pour y prélever des os longs. Cet ossuaire remontait au temps où la Guilde des Harponneurs régnait en maîtresse absolue sur l'Antarctique. Non contente de tuer les baleines maritimes, elle s'acharnait aussi sur celles qui progressaient sur la glace pour traverser ce continent. Pour ces cétacés c'était plus rapide que de contourner cette masse de quatorze millions de kilomètres carrés, le double en comptant les banquises.

Une fois son phoque mort, Jdriège avait prélevé sa graisse, la transformant en boulettes, puis il avait tressé de longues lanières de viande pendant qu'elle était encore chaude. Il avait obtenu ce long bâton que chaque Roux emportait avec lui et sur lequel il enfilait ses boulettes de graisse. Dans les meilleures circonstances, il disposait là de quinze jours de nourriture environ.

Le garçon s'accroupit devant son grand-père et Lien Rag en fit autant.

— J'ai pris le foie de l'animal, lui dit Jdriège, tu pourras le faire cuire. Je l'ai guetté toute une journée, celui-là. Je ne voyais que le haut de sa tête quand il remontait dans le trou. Il se méfiait.

— Et les os de baleine ?

— Le cimetière est sous dix mètres de glace, mais les animaux ont creusé des tunnels assez larges pour pouvoir se glisser jusqu'aux os garnis de viande. La croûte de glace s'est arrondie au-dessus, si bien qu'on peut se mettre debout une fois en bas, et le jour arrive à donner un peu de lumière. J'ai dû affronter une famille de gros renards isatis. Je n'ai jamais vu des bêtes d'une telle taille, comme des loups.

— Il n'y avait pas de loups ?

— Si, un solitaire, un rouge, mais trop vieux pour combattre. Il doit vivre là-dessous constamment, car il n'a plus la force de remonter et il y a des tonnes de viande durcie par le froid sur les os. Les vertèbres surtout.

— Je n'ai pas compris ce que tu voulais faire avec cette peau et ces os longs des côtes, car ils sont courbes, murmura Lien Rag, détournant son regard pour que Jdriège ne voie pas qu'il mentait.

— Si tu n'as pas compris, tu ne fais pas honneur à ta réputation de grand homme, se moqua son petit-fils. Tu sais très bien ce que je vais faire avec, mais ton orgueil ne veut pas en entendre parler. Seulement je sais que jamais tu ne pourras retourner sur tes jambes là où ta compagne t'attend, à bord du gros baleinier.

— Non, mais qu'est-ce que tu crois ? En voilà des façons de parler à son grand-père. Je me suis bien reposé et je suis prêt à repartir. Je t'attendais simplement.

— Alors nous partirons demain matin, au jour. Cette nuit je fabriquerai mon appareil. Tu pourras au moins y placer tes affaires.

— J'ai mon traîneau, il n'est pas lourd à tirer.

— Il le sera bien trop vite.

Jdriège alla chercher le foie de phoque congelé et le tendit à Lien Rag.

— Je vais le cuisiner, dit ce dernier, en mangeras-tu ? Quand tu as séjourné chez nous tu mangeais comme nous autres.

— Ce n'est pas bon pour l'estomac d'un Roux. Lorsque les anciens travaillaient sur le toit des stations pour gratter la glace, ils se nourrissaient comme les Hommes du Chaud et s'affaiblissaient le corps et l'esprit. Ils devenaient des esclaves dociles, ne se révoltaient pas. Nous avons besoin de viande et de graisse crues. Moi-même je ne mange que rarement du renne, de l'ovibos ou du mouflon, parce que ce n'est pas une nourriture pour nous.

Jdriège ignorait que lorsque les Roux naissaient dans le Bulb, on les nourrissait exactement comme les bébés naturels et en grandissant ils recevaient une nourriture identique. Ce n'est que les derniers mois, avant qu'on ne les envoie sur Terre, qu'ils s'habituèrent à un ersatz de phoque, de baleine et accessoirement de ruminant.

Lorsque Lien Rag eut fait cuire le foie avec un extrait d'ail, il apporta la poêle au-dehors, où Jdriège était assis. Le garçon flaira la viande, prit un morceau entre ses doigts, le porta à sa bouche, parut surpris et continua de manger.

— Mon père mangeait comme les Hommes du Chaud ?

Inutile de lui raconter que Jdrien avait parfois du mal à se réhabituer à la nourriture des siens, après avoir vécu quelques mois loin d'eux.

— C'est vrai qu'il pouvait faire dérailler leur train ?

— À l'âge de trois ans il était prisonnier de Lady Diana, qui dirigea la Panaméricaine et qui l'avait enfermé dans un train qui ne cessait de rouler. Ton père détraquait les aiguillages, rien que par la pensée.

Ces récits réjouissaient Jdriège qui ne s'en lassait pas. Lorsqu'il avait séjourné aux Kerguelen durant des semaines, Lien Rag n'avait pas eu beaucoup de temps à lui consacrer. C'était une période difficile pour un homme cherchant à améliorer le sort des gens réfugiés sur cet archipel. Il fallait tout organiser et c'était vrai qu'il n'avait guère parlé avec son petit-fils.

— Fleur est partie avec le capitaine de ce baleinier ? Une nouvelle fois ?

— Je l'ai rencontrée dernièrement, mais elle a suivi Kurty, effectivement.

— Tu sais ce qu'aurait décidé mon père pour la mer de Ross ?

— Ton père ne décidait rien sans avoir l'assentiment des Roux. Mais il savait leur faire comprendre ce qui serait le moins mauvais pour eux. Je ne dis pas qu'il leur mentait en affirmant que cela serait bon, non. Il cherchait le moyen terme pour éviter les conflits. La guerre, si tu préfères.

— Vous nous ferez la guerre si nous vous empêchons de tuer les éléphants de mer.

— Vous avez détruit notre chalet, en nageant sous la banquise et en la creusant jusqu'à ce que tout soit englouti. Tu ne nous as pas prévenus et Yeuse et moi aurions pu disparaître sous l'eau. C'était la nuit et nous ne portions pas nos combinaisons isothermiques. Nous serions morts en quelques minutes.

— Gdami vous a prévenus.

— Gdami oui, mais toi tu ne l'as pas fait et Gdami aurait pu ne pas le faire. Que lui importait notre vie, alors que toi c'était celle de ton grand-père que tu menaçais.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire avec ce mot de grand-père. Tu dis que tu es le père de mon père, mais ce n'est pas prouvé. Après tout, Jdrou était libre de choisir d'autres hommes, et aussi des Hommes du Chaud.

Lien Rag emporta la poêle vide et rentra dans l'igloo, s'enfouit dans son

sac de couchage. Il n'essaya pas de fuir le sommeil avec des réflexions désabusées et s'endormit très vite. Lorsqu'il se réveilla, il rampa jusqu'au-dehors, vit ce que Jdriège avait préparé. Un brancard comme en avaient toujours fabriqué les hommes primitifs ou bien les peuples qui voyageaient beaucoup. Un brancard avec deux grands os de baleine reliés par la peau de phoque. Les deux extrémités des os recourbées reposaient sur la glace et l'on tenait les autres à la main. On pouvait ainsi transporter des fardeaux très lourds. Lien Rag restait offusqué à la pensée qu'il pourrait se prélasser sur cette peau même pas tannée tandis que Jdriège le tirerait.

Lorsqu'il eut pris son thé et mangé, il chargea son traîneau, le poussa hors de l'igloo. Jdriège était là-bas, accroupi entre les tombeaux de son père et de sa grand-mère.

Tirant sa charge il s'approcha, contempla une dernière fois les visages de Jdrien et de Jdrou, sachant qu'il ne reviendrait plus jamais.

— Je pars, dit-il simplement.

Il avait programmé sa carte électronique et savait que les premières difficultés ne tarderaient pas, avec les murailles qui s'élevaient à l'horizon. Des murailles pas très hautes, mais serrées autour d'un labyrinthe. À l'aller, il avait suivi les traces des animaux, leurs excréments jalonnaient le sol, mais depuis il y avait eu une grosse tempête de glace qui avait certainement tout recouvert. Le vent écrêtait les élévations de glace et pouvait emporter des grêlons de plusieurs kilos, et s'il forçait encore c'étaient les congères coureuses qui s'élançaient, puis les icebergs de l'inlandsis qui se détachaient de leur socle.

Il avait calculé qu'il lui faudrait trois jours pour atteindre ces murailles, mais il en mit quatre et une fois face à ces parois verticales, dut décider d'un repos. Il aménagea un trou et s'y allongea. Il dormit plus de douze heures et se réveilla ankylosé, et de méchante humeur. Il prépara du thé sans quitter son sac de couchage, ne voulant même pas jeter un regard à l'extérieur de son trou qu'il avait non sans peine bouché en partie. Il savait quel spectacle l'attendait et à l'avance il se sentait découragé par la perspective d'affronter une nouvelle journée de combat contre la nature.

— Un brancard et puis quoi, hein ? Je t'ai vu venir, tu sais, avec ta proposition. Je m'installais, me laissais tranquillement transporter, et en échange tu refusais de conclure tout accord sur la mer de Ross. Je te prouverai que je suis capable de rentrer seul et tu seras bien forcé de céder. Il ne te suffit pas que cent Roux aient été tués par les supplétifs ? Qu'est-ce que tu crois, que Liensun te ménagera, toi et les tiens ? Puisque tu refuses cette notion de grand-père, je suppose que celle d'oncle signifie encore moins pour toi. Mais tu as déjà eu affaire à Liensun, il t'a roulé parce que dans le fond tu es un naïf

idéaliste et que lui est un roublard cynique. Maintenant c'est le chef des Kerguelen et il doit fournir de la chaleur et de la lumière, sans parler de la viande et du poisson, à ses compatriotes.

Il s'enfonça dans la chaleur de son duvet et ferma les yeux. Il allait marquer une bonne étape, reprendrait sa route le lendemain quand il serait reposé. Il n'y avait pas le feu, tout de même. Bien sûr, Yeuse l'attendait, mais elle garderait confiance. Enfin il le souhaitait. Pourvu qu'elle n'aille pas paniquer et demander à Lienty, son cousin, qu'il parte à sa recherche avec le dirigeavion. Manquerait plus que ça.

S'étant rendormi plusieurs heures, il se réveilla affamé et utilisa une de ces boîtes de conserve autochauffante, mangea goulûment, but un peu de vodka et finit par se déplacer en rampant, sans quitter son sac de couchage, pour regarder au-dehors.

— Déjà le soir ? Hé bien, je ne m'en fais pas. Bon, on verra demain.

Il retourna au fond de son trou, ferma son sac, brancha les ouïes d'aération qui réchauffaient l'air tout en le filtrant. Il ne trouva pas le sommeil tout de suite, pensa à Liensun qui avait sûrement été informé de son départ pour les tombeaux et devait le traiter de vieux cinglé. Il réfléchit sur ce qu'il avait souhaité en faisant élire Liensun à la tête du gouvernement.

— Je dois être quelque peu machiavélique, murmura-t-il. Je savais très bien que nous aurions des ennuis avec les Roux, au sujet de cette énorme colonie d'éléphants de mer. En réalité, cette mer intérieure en pleine banquise est un problème plus litigieux que nous ne voulons le dire. Nous affirmons avoir le bon droit pour nous, mais ce n'est pas certain. En cédant ma place à Liensun, je me suis débarrassé d'une lourde responsabilité. Lui n'aura pas vraiment d'état d'âme, surtout s'il prend conseil de son amie Songe. Celle-là c'est une arriviste avec des dents qui traînent au sol, tant elle est avide de tout rafler. J'ai bien réussi mon coup en les hissant jusqu'à la présidence.

Il ne se rendait pas compte qu'une fièvre élevée s'emparait de lui et le faisait rêver à voix haute. Il s'agitait beaucoup, transpirait et il dut ouvrir un peu plus les ouïes d'aération. Plus tard il défit le bas de sa combi.

— Je suis finalement un beau salaud, car je savais très bien ce que je faisais en proposant Liensun. Lienty, lui-même, était partisan qu'il soit élu, ne voulant pas en entendre parler pour lui, pas si fou, tiens. Lui aussi savait que l'affrontement avec les Roux était inévitable.

Il chercha fébrilement sa gourde de vodka, en but goulûment plusieurs gorgées et finit par s'apaiser. Mais dans la nuit il se mit à grelotter et dut refermer ses ouïes.

Il finit par se réchauffer, mais l'air brûlé par sa respiration le faisait suffoquer. Il se dressa sur ses fesses, dégagea le haut de son corps. Il était presque nu, excepté ses sous-vêtements.

— J'ai entendu quelque chose, mais j'ai dû me tromper.

Lorsqu'une lueur pénétra jusqu'au fond de son trou, il se réveilla en meilleure forme, décida de reprendre sa route. Il démolit la murette qui obstruait en partie la sortie, le garantissant du froid, et découvrit la masse d'un brun roux qui gisait devant. Un énorme loup rouge. Il se souvint d'avoir entendu du bruit durant la nuit, mais avait mis cela sur le compte d'une hallucination due à la fièvre. Il s'extirpa de son trou, se pencha sur le cadavre, le retourna non sans mal. C'était une bête proche des cent kilos, un monstre dont la gueule béait sur des dents longues d'un pouce. Il avait cru qu'il était mort subitement, mais découvrit qu'il avait la gorge tranchée. Si profondément que la tête aurait pu être détachée du corps sans forcer.

Il aperçut alors les rainures profondes qui entaillaient le bloc qui lui avait servi de murette. L'animal, à coups de griffes avait cherché à le détruire pour pénétrer dans ce trou et l'attaquer. Dans l'état où il se trouvait cette nuit dernière, il n'aurait jamais pu se défendre. Seulement le loup rouge avait été égorgé, juste comme il allait le tuer.

Lien Rag haussa les épaules, refusant de regarder autour de lui, refusant la vérité. Il tira son traîneau hors du trou et repartit d'un pas régulier. Comme il l'avait prévu, les différentes traces laissées par les animaux avaient disparu sous une couche de glace et il s'égara par deux fois, dut revenir sur ses pas.

Il cherchait son chemin lorsqu'il aperçut une touffe de poils noirs, ceux d'un ovibos qui avait dû se gratter le dos contre les aspérités des parois. Il en trouva d'autres un peu plus loin et finit par venir à bout de ce passage compliqué. Il savait très bien qu'aucun bœuf musqué n'avait ce jour-là emprunté ce labyrinthe, et il était de plus en plus furieux contre son petit-fils. À plusieurs reprises il s'arrêta de marcher avec l'envie de hurler de toutes ses forces :

— Arrête de me surveiller. Je ne t'ai rien demandé et si le loup rouge avait envie de me dévorer tu n'avais pas à intervenir, et je ne veux pas que tu places intentionnellement ces poils d'ovibos un peu partout. Fous-moi la paix.

Mais le sens du ridicule l'en empêchait. Il ne pouvait que remâcher une colère enfantine, sénile, tandis qu'il poursuivait péniblement sa route vers une deuxième série de hauteurs monumentales. De loin, elles paraissaient sorties d'une ancienne photographie de gratte-ciel d'avant la première glaciation. Les hommes construisaient alors des immeubles de plus de quatre cents mètres de haut, dépassant les cent étages.

Il lui fallait trouver un trou pour la nuit qui arrivait et aussi pour la nuit suivante. Il avait décidé de marquer désormais une étape de trente-six heures, pour une journée de marche. C'était à ce prix qu'il atteindrait la mer intérieure de Ross. Ce qui pouvait lui arriver de pire était que Lienty vienne le chercher et le repère du ciel grâce à ses détecteurs à infrarouge et ses capteurs moléculaires.

Alors qu'un crépuscule court glissait en ombres inquiétantes sur ces parois lointaines, il sut qu'il avait mal évalué la distance et qu'il allait être surpris par l'obscurité en pleine solitude, ce qui était extrêmement dangereux. À cause des loups rouges, les seuls qui attaquaient les hommes, mais aussi les isatis dont Jdriège avait parlé. Ces animaux attaquaient en famille, le père, la mère et sept à huit rejetons. Même s'ils n'avaient pas la force d'un loup, ils harcelaient tellement leur proie que celle-ci finissait par succomber. Il ne pouvait donc s'allonger dans son sac de couchage et essayer de dormir. Et sur ce plateau nu il ne trouverait pas d'anfractuosités, devrait bâtir lui-même un igloo. Et il n'en aurait jamais la force.

Et puis il aperçut ce monticule, là, juste devant lui, à quelques centaines de mètres, pensa que c'était un ovibos couché, peut-être mort, se dit qu'il pourrait se lover contre son corps, même si c'était dangereux à cause des prédateurs qui ne manqueraient pas d'attaquer.

— Je deviens myope, reconnut-il, en découvrant que c'était une grosse bosse de glace, une demi-sphère haute d'un mètre cinquante.

— On dirait un ancien igloo. Mais que fait-il là ? À l'aller je n'ai jamais construit d'igloo à cet endroit, c'est trop exposé.

Il s'en approcha avec méfiance, le contourna à distance, alluma son projecteur portatif car la nuit tombait d'un coup. Il aperçut un creux sur le côté. On avait rebouché l'igloo sommairement. D'un coup de pied il pourrait défoncer cette murette.

— Tu m'espionnes, Jdriège ? Tu comptabilises mes difficultés, tu m'auscultes à distance et ton diagnostic est meilleur que celui de n'importe quel médecin. Tu as compris avant moi que jamais je n'atteindrais la deuxième série de hauteurs, et tu as construit ce machin-là en essayant de lui donner l'apparence d'une construction déjà ancienne, mais ce n'est pas toi qui vas pouvoir me leurrer. Hé bien ton truc, garde-le-toi, je n'en veux pas, je continue vers les montagnes de glace.

Il s'éloigna, mais soudain il trébucha alors qu'il n'avait heurté aucun obstacle. Il s'assit, serra les dents, sachant que ses jambes ne pouvaient plus le porter. Il pivota, toujours assis, pour regarder l'igloo, mais celui-ci avait disparu dans la nuit. La panique de ne pas le retrouver le prit et il se redressa,

se mit à marcher en s'éclairant de son projecteur, et lorsqu'il atteignit cette demi-sphère merveilleuse, il eut la force de donner un coup de pied pour en ouvrir l'accès et se glissa à l'intérieur.

CHAPITRE 20

Il y avait maintenant une semaine que Zixiss s'était envolé pour rejoindre cette saleté de navette et n'en était pas revenu. Elle ignorait ce qu'il était advenu de lui, ne pouvant que constater qu'elle était abandonnée, seule, avec deux chevaux mal en point et si affamés qu'ils ne cessaient de hennir au risque de trahir sa présence dans cette caverne.

Elle-même manquait de nourriture. Depuis quelques jours, les animaux ne venaient plus se faire piéger dans cette grotte, comme s'ils s'étaient donné le mot. Elle raclait les dernières provisions, se demandait si elle ne devrait pas abattre l'un des chevaux, celui qui avait perdu son fer et qui boitait par conséquent. Mais elle savait dans le fond d'elle-même que jamais elle ne pourrait s'y résoudre, et d'ailleurs comment aurait-elle pu faire ? Elle ne se voyait pas en train de lui trancher la gorge, puis de le dépecer. Il était d'une maigreur à faire peur avec ses côtes saillantes, et lorsqu'il la regardait de son œil exorbité par les privations, elle détournait la tête. Il semblait la mettre au défi de le tuer, comme s'il souhaitait qu'elle abrège ses souffrances.

Elle en avait plus qu'assez de devoir gratter, pelleter la glace pour qu'ils puissent brouter le peu d'herbe flétrie qui se trouvait en dessous, et elle avait heureusement découvert, à moins de cinq cents mètres, un amas de roches sous lequel poussait de l'herbe qu'aucune glace ne venait cacher. Une herbe blanche de gel, mais ces animaux en avaient vu d'autres dans ce désert de Gobi, où même avant le retour de ce grand froid, l'hiver sévissait de longs mois.

Elle les conduisait là-bas, la nuit, mais devait ensuite les frapper pour les empêcher de tout dévorer en une seule fois. Elle les insultait, dans l'état second où elle se trouvait la plupart du temps. Elle savait bien que le manque de nourriture, l'angoisse, modifiaient son comportement, mais elle éprouvait du soulagement à s'emporter après les deux malheureux animaux, se demandait si mère d'un enfant elle se serait conduite également de façon indigne avec lui, libérant ses nerfs sur un innocent.

— Espèces de goulus, vous allez me rentrer dans la caverne plus vite que ça.

Elle hurlait, frappait, tirait sur les longues et finalement ces petits chevaux mongols étaient si terrifiés par tant de violence qu'ils se laissaient conduire jusqu'au fond de la caverne, où elle les attachait solidement pour les

empêcher de filer. Elle aurait aimé leur rendre leur liberté, mais redoutait que leur apparition dans le désert n'intrigue les nomades au point qu'ils alertent le seigneur de la guerre, Oul-Azam. Il aurait été alors facile de remonter les traces de ces deux animaux, car elle savait d'expérience qu'ils ne cessaient de crotter, que ce soit dans la caverne ou à l'extérieur.

— Bande de dégueulasses, hurlait-elle, vous ne bouffez rien et vous crottez quand même ? C'est incroyable. Je n'ai jamais vu pareille chose.

Par la suite, lorsqu'elle se calmait, elle se mettait à sangloter et parfois retournait au fond de la grotte pour caresser les chevaux et leur demander pardon. Ils la regardaient avec inquiétude, craignant que brusquement cette tendresse trop manifeste ne se transforme en cris et en coups. Elle avait conscience de perdre la tête, et de plus en plus souvent. Il fallait qu'elle trouve à s'alimenter, sinon normalement mais un minimum, et ne savait que faire. Malgré le danger d'être aperçue, elle sortait parfois pour essayer de capturer de petits animaux, mais dans ce désert de Gobi désormais captif de la glace et d'un froid vif, elle ne trouvait rien. Elle ne quittait plus sa combinaison isotherme et celle-ci commençait de s'user. La vie dans une caverne rocheuse n'était pas celle d'un compartiment douillet, et à chaque instant elle râpait son vêtement sur une aspérité. Un jour elle provoquerait une déchirure, et elle essaya de maîtriser sa nervosité constante.

Le projet de partir vers l'ouest ne cessait de la hanter. Elle monterait le cheval encore ferré, même s'il était bien fourbu, et libérerait l'autre. Elle craignait qu'il n'ait la force d'aller bien loin. Quand elle le conduisait vers ces roches où poussait un peu d'herbe, il se traînait, restait en arrière tandis que son compagnon, encore vif, se précipitait pour manger un maximum.

Elle se prépara donc, et juste le matin où elle était décidée, elle piégea un lapin. Il s'était aventuré jusqu'au piège sans qu'elle s'en rendît compte, et ce furent les deux oreilles pointant hors du trou qui la firent se précipiter vers la cordelette.

Elle le dépiauta avec frénésie et ne put s'empêcher de mordre dans le râble encore chaud, arracha des fibres de viande sans le moindre dégoût, puis elle attaqua les cuisses quelque peu musclées. Lorsqu'elle arrêta, elle avait presque dévoré l'animal. Elle regarda autour d'elle, confuse, comme si des spectateurs avaient assisté à cet acte de gloutonnerie primitive, prit un miroir dans son sac, découvrit son visage maculé de sang séché. Elle avait encore entre les dents des bouts de viande. Elle était affreuse à voir, mais elle éclata de rire, très fière d'avoir vaincu ses répugnances vis-à-vis de la chair crue.

Du coup, elle hésitait à partir. Les lapins et les autres animaux allaient-ils revenir ? Dans ce cas elle ne mourrait pas de faim, retrouverait une plus grande énergie, mais elle estima que c'était une spéculation stupide sur

l'avenir. Elle libéra le cheval boiteux, monta l'autre et quitta cette caverne sans le moindre regret.

CHAPITRE 21

Ils n'étaient plus que trois à progresser vers le nord, au rythme de six à sept kilomètres par jour. Césaire découvrait qu'il avait surestimé les forces de ses compagnons, en misant sur dix kilomètres quotidiens. Le Doge Sunday, au deuxième jour de marche, avait décidé de retourner vers le bateau. Il ne souhaitait pas poursuivre cette folie, et essaya de convaincre les deux autres de le suivre. Ils complotèrent toute une nuit, Césaire les entendit chuchoter dans son sommeil. Ils avaient construit un igloo, mais ils se plaignaient de son inconfort. Au matin, le doge partit seul, les deux autres préférant se fier à Césaire pour essayer de se tirer d'affaire. Depuis, ils marchaient. Huit jours environ et même pas cinquante kilomètres. Pourtant les conditions climatiques étaient favorables, du moins si l'on oubliait le grand froid, mais il n'y avait pas de vent et ils parvenaient à édifier un abri chaque soir. Cela ne ressemblait pas vraiment à un igloo, car les deux autres n'avaient qu'une hâte, s'y fourrer à l'abri. Aussi sabotaient-ils l'ouvrage que Césaire se croyait forcé de finir.

Ils longèrent une mer intérieure, sorte de lac où des phoques s'étaient installés. Césaire put même capturer des poissons prisonniers d'une cuvette. Ce soir-là le moral de la petite équipe fut au beau fixe, mais le lendemain ils geignaient dans le dos de Césaire que ce dernier marchait trop vite. Parfois, il se demandait ce qu'il faisait avec ces deux imbéciles alors il accélérail le rythme, et en moins de quelques minutes disparaissait à leur vue. Ils s'affolaient, pressaient le pas, mais une fois qu'ils l'avaient retrouvé, ils se laissaient à nouveau aller aux jérémiades interminables. Ils estimaient que jamais ils ne trouveraient quelques signes de civilisation, et ne cessaient de demander où était la tribu d'Inuits et de Roux dont il avait parlé avant le départ.

Il tua un phoque et désormais chacun charriait, sur son petit traîneau, un bloc de viande bien gras. Ce surcroît de poids les agaçait, mais Césaire les obligeait à le garder, car les provisions habituelles commençaient de diminuer.

Le soir, ces deux-là parlaient du Doge, se demandaient s'il avait réussi à rejoindre le *Staple*, estimaient parfois que oui, parfois en doutaient, mais ils semblaient regretter de ne pas avoir rebroussé chemin eux aussi.

— Une fois l'huile finie, on aurait pu brûler le bois du bateau, dit l'un d'eux au cours d'une conversation nocturne. Et cette pensée faillit rendre Césaire fou. Il leur hurla de se taire et que si l'un d'eux parlait encore de

brûler son remorqueur, il lui ferait la peau. Lorsqu'il essaya de se rendormir, il réalisa sa propre stupidité. Qu'importait désormais qu'on brûle ou non son bateau, puisque celui-ci était inutilisable et ne reprendrait jamais la mer. Mais tout de même, la pensée que le Doge pourrait être tenté d'y mettre le feu, lui gâchait la vie.

Un jour, il trouva des traces d'un campement de Roux, du fait des petits alvéoles que leurs corps endormis laissaient dans la glace et des touffes de poils. Ils ne s'abritaient dans des igloos que lorsque le vent devenait trop violent. Il restait des os de phoque, également.

— Vous voyez bien, triompha-t-il, que j'avais raison. Il y a des Roux qui vagabondent dans le coin, et bientôt nous tomberons sur un campement inuit ou même un village.

— Tant mieux car les Roux, moi, je ne les aime pas, dit l'un des deux compagnons. Césaire préféra ne pas relever cette réflexion. Lui-même qui avait la peau noire ne devait pas non plus tellement plaire à ce crétin, mais il ne manifestait pas son antipathie, ayant trop besoin de lui.

— Nous effectuons cinq kilomètres par jour, leur annonça-t-il un soir. Moi, je me sens capable d'en parcourir quinze, mais j'avais estimé raisonnable d'établir mon programme sur dix kilomètres quotidiens. Si vous n'êtes pas capables de les franchir, je serai forcé de vous distancer. Je ne dis pas vous abandonner, mais je vous distancerai et si je trouve du secours, je reviendrai sur mes pas vous chercher.

— Et si vous ne trouvez pas ? demandèrent-ils.

— Dans ce cas, je ne serai pas mieux loti, mais je ne reviendrai pas en arrière, soyez-en certains, fit-il, furieux qu'ils ne promettent pas de faire un effort.

CHAPITRE 22

Le *Dragon* avait finalement relevé la *Salamandre*, et Yeuse transféré ses affaires à bord du baleinier de ses amis. Elle était heureuse de retrouver Farnelle et lui fit part de ses inquiétudes au sujet de Lien Rag.

— Cinq semaines qu'il est parti pour les tombeaux. Et depuis, pas une nouvelle. Même les Roux ignorent ce qu'il est devenu. La seule chose qui me console, c'est que Jdriège est également absent et j'ose espérer qu'il a rejoint son grand-père, et qu'il veille sur lui.

— Yeuse, je ne veux pas accroître ton souci, mais rappelle-toi que Jdriège a cherché à vous faire disparaître, toi et Lien, quand ce chalet s'est englouti dans la mer.

— Il avait chargé Gdami de nous alerter.

— En es-tu vraiment sûre ? Ou bien mon fils en a-t-il pris seul l'initiative ? Pourquoi, depuis cet acte grave, ne se montre-t-il plus dans le coin ? Il est parti avec femme, enfant et bateau et n'est pas revenu, comme si l'attitude de Jdriège l'avait profondément choqué. Tu sais, Gdami est brutal parfois, mais il ne supporte pas certains aspects de la violence et ce qu'ont fait les Roux ne lui a pas plu. J'en suis certaine.

Depuis ce drame, Yeuse préférait oublier cette nuit où ils auraient pu périr. Lien Rag, lui-même, n'y faisait d'ailleurs jamais allusion, dans un esprit de réconciliation. Et il ne cessait de donner des preuves de sa volonté de faire la paix. Des jours durant il avait vécu dans un trou des falaises de glace avec les tribus de Roux, dans l'attente de Jdriège qui n'avait daigné le rencontrer que fort longtemps après. Yeuse se disait qu'elle n'aurait jamais eu cette obstination de Lien Rag et l'admirait profondément. Et puis, il avait eu l'idée de partir rendre hommage à son fils Jdrien et à la mère de celui-ci, Jdrou, là-bas, dans la grande solitude antarctique de ces tombeaux en glace cristalline, édifiés depuis des années. Yeuse les avait visités et en conservait un sentiment étrange. L'endroit ne manquait pas de grandeur, de mystère et même de mysticisme. Elle n'avait pu s'empêcher d'être profondément émue, impressionnée de contempler le visage de Jdrien, cet enfant qu'elle avait protégé, aimé peut-être même un peu trop lorsqu'il était devenu adulte. Elle ignorait si Lien Rag savait qu'elle avait choisi de coucher avec lui, quand ils s'étaient retrouvés tous les deux effondrés de douleur, cherchant le cadavre de Lien dans les trains-cimetières appartenant aux Éboueurs de la Vie éternelle.

— Veux-tu que Lienty parte à sa recherche ? demanda Danglov. Il va se poser prochainement sur la mer et pourra effectuer toutes les recherches nécessaires. Nous savons où se trouvent les tombeaux et quelle route devait obligatoirement emprunter Lien.

— Tant que Jdriège ne reparaît pas, je garde confiance.

Danglov ne répondit pas, mais il était comme Farnelle, peu disposé à créditer Jdriège de sentiments secourables envers son grand-père. Il avait failli le laisser mourir dans sa haine des Hommes du Chaud. Il était loin de la tolérance de son père Jdrien et refusait tout contact avec eux. Il avait fait attendre son grand-père des semaines, avant de daigner lui parler.

— Je sais que Lien Rag ne nous pardonnerait pas d'être allés à son secours. Je sais qu'il n'est plus tout jeune, qu'il se fatigue vite, mais s'il a choisi d'aller jusqu'aux tombeaux c'est pour convaincre Jdriège qu'ils sont du même sang et que les Roux et les Hommes du Chaud peuvent cohabiter. Jdriège devra admettre que les éléphants de mer, depuis ces dernières années, prolifèrent et ne sont plus menacés de disparition. Son entêtement n'est fait que de ressentiment.

— Crois-tu qu'il ait accompagné Lien Rag, ouvertement ou plus secrètement ? demanda Farnelle.

— Je suis certaine qu'il est avec lui et qu'il veille sur son grand-père.

Farnelle n'était vraiment pas convaincue et elle en discuta ce soir-là avec Danglov. Elle pensait que le dirigeavion devait partir à la recherche de Lien.

Ce dernier revint trois jours plus tard, à demi inconscient et traîné sur un brancard primitif par son petit-fils. La nouvelle fut annoncée par un Roux, venu à la nage jusqu'au baleinier.

CHAPITRE 23

Lors de la première plongée, Kurty découvrit sans surprise que les coraux mouraient et se désagrégeaient. À cette profondeur, l'eau atteignait difficilement les cinq degrés. Le tunnel qui conduisait à la crypte était en partie ouvert en différents endroits, et dans la crypte elle-même le sol était jonché de couches de coraux morts. La Machine était intacte, comme si à la façon d'un animal elle se secouait pour faire tomber ces déchets calcaires. La couleur écarlate s'était ternie et les polypes fracassés formaient des masses grisâtres. Dès qu'il atteignit ce mausolée, les projecteurs de la Locomotive illuminèrent l'endroit, ce qui facilita ses observations et son travail de prospection.

Il disposa un relais d'air tout à côté de la Locomotive, mais n'essaya pas de pénétrer dans celle-ci. Il vérifia tout son système d'alimentation en air, puis étudia la configuration du terrain sur lequel il planterait les rails. Il en faudrait au moins six en parallèle pour maintenir l'équilibre de l'énorme masse, mais elle était dotée de bogies rétractables, lui permettant de rouler sur deux et jusqu'à douze rails. Jadis, lorsqu'elle circulait sur les réseaux, l'alerte générale était donnée car elle pouvait tout balayer sur son passage, et certaines petites stations explosaient littéralement lorsqu'elle les traversait.

Il y avait beaucoup de gravats à débayer, et il allait devoir accomplir un énorme travail qui l'occuperait des semaines, voire des mois. Pendant ce temps la banquise progresserait de plus en plus vite si le froid persistait. S'il augmentait, cette zone serait rapidement envahie par une glace épaisse, dans laquelle le baleinier se trouverait prisonnier. Il faudrait anticiper ce péril, installer une plate-forme qui par la suite serait stabilisée par étreinte de la banquise. Le *Mistake*, lui, serait plus au large.

— C'est de la folie.

Fleur ne le lui dit pas, mais le pensa. Ils n'étaient que deux et malgré sa bonne volonté, son énergie et son obstination, elle ne pourrait déployer autant d'activité que Kurty. De plus, lui était animé par le sens d'un devoir sacré qu'elle comprenait, mais ne pouvait adopter elle-même. Cet homme momifié qui reposait dans la Locomotive la laissait assez indifférente. Mais par amour pour Kurty, elle était prête. Ce qu'il attendait d'elle pour les prochains mois, voire les prochaines années, était de l'ordre des utopies. Elle redoutait que leur couple n'y résiste pas et qu'un jour elle décide de fuir, abandonnant le garçon à son acharnement.

Il avait dressé la carte de l'implantation des voies sous-marines en direction de l'île de Palauan. La pente était très douce, mais la banquise s'épaississait et était déjà plus haute que le rivage. Des vents constants l'alimentaient en congères qui s'accumulaient, formant un chaos impressionnant. Depuis le pont du baleinier, ils apercevaient difficilement les huttes sur pilotis abandonnées.

Le lendemain de cette première reconnaissance, il redescendit, tandis que Fleur surveillait le générateur d'air et restait en communication avec lui. Ce n'était pas un grand bavard, mais il lui donnait quelques détails sur ce que ses projecteurs éclairaient, lui faisait part de quelques réflexions personnelles. La communication par fil était excellente et elle regrettait qu'il n'ait pas encore installé le système vidéo pour lui envoyer des images sur un moniteur. Il avait promis qu'il fonctionnerait lors des prochaines descentes.

— Les projecteurs de la Loco s'éteignent et s'allument en signe de bienvenue, ce qu'ils n'ont pas fait hier. Je suppose que les ordinateurs de la Machine ont d'abord voulu m'identifier.

Comme il s'en approchait, le diaphragme du sas s'ouvrit et il annonça qu'il allait pénétrer dans la Machine, donc interrompre cette conversation. Dès lors, Fleur fut crispée, envahie par une angoisse qui risquait de se prolonger longtemps. Plus tard, il lui fit le récit de ses impressions et de ses contacts avec les ensembles électroniques de la Locomotive. Celle-ci, l'ayant génétiquement identifié, n'avait aucune raison de lui cacher ses secrets.

— Malgré ce long séjour dans l'eau, elle dispose d'énormes possibilités et ce que je ne pouvais espérer, c'est qu'elle est encore capable de fabriquer ses propres rails en résine bactérienne. Les batteries de ces cellules procaryotes n'ont jamais cessé de se multiplier.

Dès que les premiers rails seraient déposés dans le fond et que la Locomotive pourrait avancer, elle dégagerait le terrain grâce à sa lame de bulldozer qui lui était indispensable lorsqu'elle roulait dans les glaces du Grand Nord.

— Je crois que nous allons gagner un temps considérable, mais évidemment je ne peux pas tout demander aux batteries de résine bactérienne. Je dois les économiser pour la suite.

Le travail le plus pénible, le plus long, serait le déblaiement des premiers mètres, environ trois cents, l'ouverture de la crypte au nord. Kurty devrait employer des explosifs et le faire sans tarder à cause des déblais.

— Je ne peux commencer à me débarrasser du corail déjà au sol, et en rajouter autant au moment de l'explosion.

Il prépara donc les charges explosives et Fleur en perdit le sommeil, car il fallait calculer au plus juste la mise à feu. Il faudrait même écarter le *Mistake* à cause du tourbillon gigantesque qui se produirait, ainsi que le raz de marée qui suivrait. La barge, elle, resterait solidement ancrée sur place.

— D'autre part, l'explosion va fragmenter la banquise proche et il faudra se méfier des énormes blocs de glace, non pour la coque du bateau, mais de crainte qu'ils ne cisaillent mon tube d'alimentation en air et les câbles électriques.

— Mais tu vas remonter à bord, avant de tout faire sauter.

— Je n'ai pas de détonateur de longue durée. Tout ce que je peux faire, c'est m'enfermer dans la motrice et attendre que tout se soit calmé. Pendant ce temps tu éloigneras le baleinier, te sépareras de tout ce qui le relie à moi. Grâce à une bouée tu situeras ensuite l'endroit où le système reposera au fond, et tu le repêcheras plus tard. Depuis la Loco je serai averti de ta réussite en surface, quand les bulles d'air recommenceront à monter du relais. À cause de tous ces débris qui flotteront ainsi que de la poussière, cela demandera des heures, le temps que tout ça repose à nouveau sur le fond.

— De quelle durée, ce temps ? demanda-t-elle, la gorge serrée.

— Entre six et douze heures, peut-être même plus.

Sa première réaction fut de hurler : « Mais je refuse de rester seule aussi longtemps. Car, avant l'explosion, tu disparaîtras pendant autant d'heures, si bien que je vais me retrouver seule durant plus de vingt-quatre heures. Je refuse. »

Elle ne hurla pas, resta silencieuse, mais livide. Il s'en rendit compte, et n'eut aucun geste pour la rassurer. Déjà, il n'était plus là, mais dans le fond de la mer en train de tout préparer. Il se voyait réfugié dans la Machine, enregistrant l'explosion, puis attendant que les éléments se calment et que la visibilité revienne. Il était si obnubilé par son projet, qu'il refusait de s'attendrir sur elle. Il se comportait en véritable chef de commando et elle comprit qu'il ne supporterait pas la moindre objection, la moindre opposition. Elle était à son service et il n'envisageait pas qu'elle puisse se rebeller contre ses décisions, ni avoir quelque faiblesse.

Le programme commença d'être exécuté sans retard, lorsqu'il fut sous l'eau et qu'il eut mis en place les explosifs et la mise à feu. Il l'avertit qu'il retournerait s'enfermer dans la Locomotive et que tout de suite après, elle devrait larguer l'ensemble des tuyaux et des câbles les reliant.

— Je ne pourrai plus communiquer avec toi fit-il d'une voix moins

autoritaire. Tu vas donc éloigner le *Mistake*, comme convenu. Tu attendras que les remous, le raz de marée soient terminés pour revenir sur les lieux. Inutile de te presser, car dans les fonds ce sera une véritable purée de pois, un brouillard de particules qui ne retombera que lentement.

En cet instant, elle pensa qu'ils auraient pu installer un système engendrant un fort courant d'eau qui aurait entraîné toutes ces saletés au loin, mais c'était trop tard.

— Je sais que tu es courageuse et que tu vas exécuter cette manœuvre à la perfection. Je t'aime, Fleur. Maintenant je vais interrompre cette conversation et tu sais ce qu'il te reste à faire.

Quelques secondes, elle resta sans réactions, puis elle se précipita pour débrancher et balancer tout par-dessus bord. L'ensemble avait été réuni à un câble qui lui-même remontait à la surface, relié à une bouée balise. Celle-ci serait fortement secouée par les énormes vagues consécutives à l'explosion, mais il fallait souhaiter qu'elle tienne le coup. Tout aussitôt, elle remonta l'ancre et lança les moteurs.

Kurty avait calculé qu'un kilomètre de distance la mettrait à l'abri de tous les dangers, mais elle en effectua près du double avant que la mer derrière elle ne jaillisse en une colonne énorme, d'un diamètre de plusieurs dizaines de mètres. Elle se mit face aux futures lames et assista à la fin de ce véritable cataclysme. La banquise avait elle-même sauté et des blocs énormes retombaient sur la mer démontée. Le raz de marée, qui s'était heurté à cette même banquise, reflua vers elle, et ce mascaret, haut de sept à huit mètres, était très impressionnant. Elle lança les moteurs à fond au moment où il frappait l'étrave. Celle-ci se souleva presque à la verticale au point que Fleur crut que le baleinier allait sansir, c'est-à-dire basculer dans sa plus grande longueur. Mais le brave bateau résista, et retomba ensuite avec un choc terrible sur la deuxième vague plus courte de ce tsunami local.

Elle aperçut les premiers blocs de glace, certains aussi hauts que l'étrave du baleinier, et manœvra pour les éviter. Ils étaient entraînés par un fort courant induit qui les abandonnerait ensuite au large. Elle se contenta de lutter contre ce flot sans avancer, observant scrupuleusement les consignes de Kurty. De loin, elle essayait d'apercevoir la bouée balise, mais en vain. Les blocs de glace se succédaient en plusieurs files dont elle devait se méfier.

Elle n'aurait jamais pensé que l'explosion atteigne une telle puissance et soupçonnait Kurty d'avoir minimisé celle-ci. La paroi nord de la crypte devait être plus épaisse et solide qu'il ne l'avait annoncé, et il avait dû multiplier les explosifs pour parvenir à la détruire.

Pendant quatre heures elle manœvra constamment, à cause des blocs de

glace et surtout des vagues qui allaient et venaient sans vraiment s'apaiser. Elle ne comprenait rien à leur mouvement. Ces trains d'ondes liquides, de plusieurs mètres, paraissaient filer vers le large où ils auraient dû perdre de leur vigueur, revenaient ensuite un peu moins forts, mais tout de même préoccupants, car ils soulevaient la poupe brutalement. Elle essaya d'en avoir le cœur net, et grimpée sur le toit du poste de pilotage, se cramponnant comme elle le pouvait, elle regarda la ligne d'horizon dans le jour finissant. Elle examinait donc le Sud et était surprise de découvrir cette ligne où le ciel et la mer s'unissaient, d'une telle blancheur, jusqu'à ce qu'elle en comprenne la raison et pousse une exclamation d'effroi. Ce qu'elle apercevait n'était pas l'horizon, mais la tranche nette d'une banquise en formation à moins de quelques kilomètres. Une banquise, alors que les îles Sulu se trouvaient à quatre cents kilomètres ? Mais d'où sortait cette étendue infinie de glace ? Impossible de concevoir que la mer incluse entre les Sulu au nord, les Philippines et Bornéo, fût désormais prise par les glaces. Inimaginable que près de trois à quatre cent mille kilomètres carrés d'eau salée soient figés sur une telle épaisseur de glace. Car si elle tenait compte de la distance, ce qu'elle apercevait de cette coupure franche devait mesurer au moins deux mètres de haut. Et si elle s'était formée en quelques semaines, il fallait craindre qu'elle ne les atteigne d'ici quelques jours. Trop occupés à leur tâche, ils ne s'étaient rendu compte de rien.

Désespérée, elle descendit de son perchoir, se réfugia dans le poste, prit la bouteille de vodka pour en boire une gorgée, mais la recracha aussitôt, honteuse d'avoir recours à pareil soutien. Ce n'était pas le moment de s'enivrer, alors que la situation s'annonçait catastrophique, avec cette banquise qui se rapprochait et qui allait les coincer là, dans cette zone entre Palauan et le Sud. La seule mer libre restait toujours celle de la Chine méridionale, du moins était-ce le nom que lui donnaient les anciens, avant la Grande Glaciation.

Elle décida de ne pas attendre que la mer soit totalement calmée, car ce va-et-vient des vagues entre les deux banquises n'était pas près de s'apaiser. Elle avança lentement, essayant de repérer la bouée balise. Si le câble de celle-ci avait malheureusement été sectionné, elle devrait aller le repêcher toute seule dans les fonds. Kurty n'y avait fait qu'une brève allusion pour ne pas l'effrayer mais elle avait parfaitement compris qu'il comptait sur elle pour le faire.

Donc elle devrait mettre le baleinier à l'ancre, enfiler la combinaison de plongée, se relier au générateur d'air, s'assurer par des câbles et effectuer une lente descente afin d'essayer de récupérer l'ensemble nécessaire à Kurty pour pouvoir remonter à bord. Si elle n'y parvenait pas, il resterait prisonnier de la Locomotive.

La nuit vint brusquement, comme toujours, et elle alluma tous les projecteurs disponibles. La recherche de la bouée n'en serait que plus compliquée, même si celle-ci était munie de catadioptres. Les vagues restaient hautes et les blocs de glace nombreux. D'après ses calculs, elle approchait du gisement de la Locomotive et aurait dû apercevoir la bouée, mais elle avait beau regarder autour d'elle, elle ne la repérait pas. Elle stoppa, fit même tourner ses hélices à l'envers pour se maintenir sur cette position et ne pas heurter la barge qui apparemment était intacte.

Elle grimpa à nouveau sur le toit du poste de pilotage et surprit un reflet sur tribord. Folle de joie, elle sauta sur le pont et manœuvra la barre. Le projecteur de bâbord isola enfin cette forme conique qui dansait sur les flots. C'était déjà une première satisfaction, mais restait à vérifier que le câble la reliant à l'ensemble gisant au fond avait tenu le coup. À l'aide d'une gaffe, elle l'attira, sentit une résistance. C'était bon signe que ce poids qui résistait. Elle hala lentement le tout et, quand le reste arriva sur le pont, faillit s'évanouir de bonheur. Elle resta ainsi, tenant si fermement le câble dans ses mains gantées, qu'elles se paralysèrent quand elle voulut s'en servir. Elle dut remuer les doigts, l'un après l'autre. Ils étaient complètement engourdis.

Elle brancha le tuyau d'arrivée d'air pour commencer la purge de l'eau qui l'avait envahi. Elle savait qu'en bas les poussières et les fragments de corail n'avaient pas fini de retomber, Kurty avait parlé d'au moins six heures et de peut-être du double ou du triple, mais elle fit quand même un premier essai et le générateur d'air pulsa fortement celui-ci, jusqu'à ce que le tube soit vidé de son eau. Les bulles énormes devaient monter le long de la Locomotive depuis le relais, mais Kurty ne pouvait encore les voir. Toute préoccupée par cette opération, elle se rendit compte, affolée, qu'elle avait oublié de brancher le câble électrique des projecteurs sous-marins et surtout celui de l'interphone.

Elle s'affaira et soudain la voix de Kurty éclata dans le haut-parleur :

— La surface, allô la surface, Fleur, Fleur ? Pourquoi ne suis-je pas branché, alors que je viens de m'équiper avec le tuyau d'air ? Si tu ne me relies pas, je ne peux prendre le risque de remonter sans avoir des infos sur ce qui m'attend. Je suis sorti avant que les fonds soient clairs à nouveau, et je suis dans une véritable soupe épaisse... Ah, l'électricité est rétablie, tu m'entends ?

— Oui... Je ne m'attendais pas à ce que tu m'appelles si vite. J'ai branché l'air pour purger la conduite, mais j'avais oublié le reste. Pourquoi n'as-tu pas attendu ?

— Parce que je ne pouvais te laisser seule plus longtemps, parce que je voulais te rejoindre au plus vite.

Elle déglutit, essaya de fermer les yeux pour contenir son émotion, et deux larmes coulèrent sur ses joues. Elle y porta sa main instinctivement, mais celle-ci heurta la visière de sa cagoule.

— D'après le radar de la machine, la paroi nord de la crypte a été volatilisée, et désormais il n'y a plus d'obstacle à sa libération. Reste les déblais qui sont importants, mais il n'y aura qu'à se mettre au travail. Et là-haut que se passe-t-il, la mer s'est-elle calmée ?

— Pas tout à fait.

— Pas de problème avec les glaçons, le raz de marée ?

— Pas vraiment.

Elle essayait de se montrer naturelle, ne voulant pas lui parler de cette banquise méridionale qui les menaçait. Ils ne pourraient jamais mener leur projet à terme en restant à bord du *Mistake*. Ils devraient même conduire le baleinier dans la mer de la Chine méridionale, l'ancrer dans une crique perdue où ni la glace ni les pilliers ne pourraient l'atteindre.

— Donc, je remonte, annonça Kurty, qui avait dû remarquer son trouble.

— Tous les projos sont éclairés et tu dois voir la flaque de lumière dès une certaine profondeur, si les poussières t'en laissent le loisir.

Il remontait lentement et lorsqu'il émergea d'un coup, sortant de l'eau jusqu'à la taille, elle ne put retenir ses larmes de joie et aussitôt elle ouvrit sa visière pour que le froid intense les gèle. Elle le vit nager lourdement vers l'échelle de plongée, l'aida à monter à bord, se hâta de le débarrasser de son masque de plongée. Il respira profondément à plusieurs reprises, lui sourit en regardant autour de lui.

— Il y a pas mal de gros glaçons, dit-il, ce qui me donne envie d'une vodka bien glacée, car dans cette combi j'étouffe littéralement.

Il se déshabilla dans le poste et, nu, courut dans leur cabine pour se changer. Elle l'attendait dans le petit carré avec de la vodka.

— Fleur, que se passe-t-il, tu n'es pas dans ton état habituel ? Tu me caches quelque chose.

Elle lui présentait le verre d'alcool avec deux glaçons détachés du toit du poste. Il avala une gorgée.

— Tu m'expliques ce qui te tracasse et creuse ton front d'une ride entre les yeux ?

CHAPITRE 24

Danglov et un matelot soulevèrent Lien Rag du brancard et le portèrent jusqu'au canot pneumatique. Il était conscient et un sourire amusé décrivait ses lèvres tuméfiées.

— Salut, vous deux, désolé de vous imposer cette corvée, mais je ne suis pas en état de marcher pour le moment.

Sur la banquise, Jdriège restait debout, les regardant embarquer son grand-père. Ce dernier, une fois installé à bord, lui adressa un geste de la main et le garçon répondit par un hochement de tête.

— Yeuse n'est pas venue ? demanda Lien, quand le moteur cessa de gronder après le démarrage.

— Elle t'attend à bord. C'est moi qui lui ai demandé de ne pas venir. Elle était très choquée de te voir dans ce brancard.

— Jdriège m'a sauvé la vie, non seulement au retour mais déjà à l'aller. Je suis un présomptueux et seul je ne serais jamais arrivé aux tombeaux, s'il n'avait veillé de loin sur ma progression. Au retour, même chose, jusqu'à ce que je ne puisse plus avancer. Je dois avoir quelque chose dans les jambes, je ne sais quoi. Il a eu un mal fou à me faire traverser certaine crevasse, la plus énorme que l'on rencontre sur cette route-là. Il a construit un pont de ses mains, prenant des risques insensés. Il ajoutait bloc de glace à chaque bloc de glace et allongé sur cette arche d'une fragilité effrayante, il progressait vers l'autre rive. Imaginez un pont de plus de quarante mètres de long, d'une seule portée. Il a fallu qu'il le consolide. Il avançait d'un mètre quand il avait fabriqué un bloc de dix mètres d'épaisseur, mais c'était encore bien risqué.

Lorsqu'on le hissa à bord à l'aide d'une palanquée, il aperçut Yeuse appuyée contre le château de la passerelle qui suivait la manœuvre. À cause de la lucarne de sa cagoule, il ne pouvait distinguer son visage, juste une tache blanche. Bouleversée, elle essayait de se dominer. Il la connaissait, elle ne céderait pas à son émotion devant tous les autres.

Farnelle se précipita pour l'accompagner jusqu'à leur cabine, suivie par l'infirmier de bord. Il n'y avait pas de docteur affecté au baleinier.

— Nous avons envoyé un message à Lienty pour lui demander de venir avec le dirigeavion, mais la *Chimère* a intercepté cet appel et fait route vers

ici. Tom-Tom nous a promis d'être là demain. Ce sera aussi bien, car leur installation hospitalière est supérieure à toutes celles qui pourraient s'occuper de toi.

Et puis les uns après les autres ils s'effacèrent, car Yeuse pénétrait dans la cabine, refermait la porte, s'adossait contre, le contemplait allongé sur sa couchette, en sous-vêtements. Elle avança de quelques pas, ramassa la combinaison isotherme, constata qu'elle était déchirée en plusieurs endroits.

Lien Rag eut un petit sourire d'excuse.

— Du travail de ravaudeuse en perspective.

— Stupide, dit-elle. Tu souffres de profondes engelures. Il va falloir te charcuter, peut-être t'amputer.

— Jdriège a fait aussi vite que possible, mais il faut quand même du temps. Il marchait jour et nuit et il a fallu qu'il construise ce pont au-dessus d'une crevasse... Il m'avait enveloppé dans d'épaisses fourrures de renards qu'il est allé chasser tout spécialement pour moi. Le père, la mère et un petit. Je n'ai plus senti le froid.

— Bien sûr, tes jambes sont insensibles au froid et au chaud. Que croyais-tu obtenir de ces morts abandonnés dans cette solitude ? Je m'y suis rendue une fois et j'ai été impressionnée de les découvrir dans ces tombeaux transparents.

— Jdriège m'a accompagné là-bas, sans jamais se montrer.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute, si tu me reviens à moitié paralysé ?

— Tout ne l'est pas, précisa-t-il, coquin.

— Imbécile !

— Je crois que nous sommes arrivés à un accord. Nous avons évoqué la possibilité d'un quota d'éléphants de mer à ne pas dépasser, mais l'ennui c'est que les Roux ont du mal à compter au-delà de vingt. Les doigts des mains, les orteils des pieds. Mon petit-fils n'arrive pas à imaginer ce que représentent deux cent mille éléphants de mer. J'ai pensé que c'était un bon chiffre qui garantissait non seulement la stabilité du troupeau, mais aussi son évolution. Elle serait de cinq pour cent, si nous observons strictement ce quota. Nous pourrions obtenir au moins trois millions de tonnes d'huile et si nous réétudions nos fonderies, nous pouvons encore augmenter ce total. Je ne sais si je perdrai une jambe ou même deux, mais je suis heureux d'avoir réussi à convaincre Jdriège. Il est resté en communication avec la Voix tout au long de

notre retour et de nos discussions. Je te l'ai dit, il marchait jour et nuit, mais marquait une pose de quatre heures à n'importe quel moment de la journée. Et malgré la brièveté de ce temps de repos, il construisait un abri uniquement pour me garantir du froid. Il a appris à faire du thé, à ouvrir une boîte autoréchauffante, à préparer du riz. Il s'est entièrement dévoué et en plus il ne cessait de donner des informations aux siens par télépathie.

— Pour qui te prends-tu, à ton âge, de courir à des milliers de kilomètres ?

— N'exagérons pas, tout au plus trois cents. Je lui ai proposé de délimiter, sur le troupeau actuellement présent dans cette mer intérieure, ce que représentaient deux cent mille animaux, mais ce ne sera pas facile. Nous ne pouvons pas nous rendre sur place sans risque. Ces éléphants sont trop lourds, trop hargneux, ils nous écraseraient rien qu'en bougeant.

— Ces jours-ci nous avons remarqué qu'ils reviennent en grand nombre, depuis que le chenal Nord est plus largement ouvert aux poissons et aux calmars. Actuellement nous travaillons sur le chenal Sud que nous agrandissons pour que les bateaux puissent l'emprunter sans cogner les rives.

— Il faut que quelqu'un, toi, Danglov, Farnelle comptiez le nombre d'éléphants de mer sur une surface de banquise donnée. Par exemple sur un hectare, cent mètres sur cent. Ensuite il n'y aura plus qu'à diviser deux cent mille par ce nombre, pour obtenir la surface totale occupée par ce quota. C'est la seule façon pour que les Roux se rendent compte.

— Tu vas certainement embarquer à bord de la *Chimère* de ton copain Tom-Tom, et ne t'imagines pas que pendant qu'on te charcutera je vais aller compter ces animaux. Je serai à bord de ce bateau avec toi. Lienty va arriver avec le dirigeavion et peut s'en occuper. Il peut même embarquer Jdriège dans l'appareil pour lui faire découvrir le troupeau et le territoire qu'occupent deux cent mille bêtes. Ton petit-fils est déjà monté dans cet appareil quand il a séjourné chez toi, voici quelques années, avant que la situation ne se détériore entre les Roux et les Hommes du Chaud.

L'infirmier revint pour examiner Lien Rag avec plus de précision et Yeuse préféra sortir, redoutant un verdict brutal.

CHAPITRE 25

Ce fut une course contre la montre qui nécessita beaucoup d'efforts et mobilisa pas mal de monde. Déjà, Louria dut se faire remettre l'échiquier par Cristella, afin qu'avec Olga elles l'emportent pour le faire radiographier. Elles revinrent avec les épreuves trois heures plus tard, et Cristella, avant d'aller remettre la console dans le compartiment de Rom, l'examina sous toutes ses faces.

— On dit que les rayons X détériorent les systèmes électroniques.

— Nous avons pris toutes les précautions, assura Olga avec son habituel sourire plein de chaleur, auquel il ne fallait pas trop se fier, Louria en avait fait l'expérience.

Elle avait appris, lors de cette course folle pour faire radiographier l'appareil, que la neurologue avait presque quarante ans, même si elle donnait l'apparence d'une toute jeune fille. Louria apprit aussi qu'elle était mère de deux enfants et divorcée d'un maître principal de la Caste.

— Il m'a accusée de déviance quand j'ai commencé à dire que la société ferroviaire, telle qu'elle avait existé avant le réchauffement, était la cause principale de centaines de milliers de dérèglements psychiatriques, et que le nombre de psychopathes dangereux n'avait cessé d'augmenter les dernières années de dictature de la Caste. Je lui ai prouvé que depuis le réchauffement ces malades sanguinaires n'étaient plus aussi nombreux, et mon ex n'a pas supporté cette constatation.

— Mais le réchauffement a eu aussi des conséquences dommageables sur la santé mentale des gens, lui fit remarquer Louria.

— C'est vrai, mais elles sont moins lourdes pour la société. Disons qu'une certaine langueur a ralenti le stress de certaines personnes, et qu'un désir de profiter de tous les plaisirs de la vie s'est emparé de pas mal de gens, ce que les Aiguilleurs, figés dans leur sectarisme et leur goût réel ou apparent pour l'abstinence en toute chose, ne pouvaient supporter. Voici le froid qui revient et si la Caste persiste à rétablir son ordre dictatorial, nous allons vers la catastrophe. Vous vivez seule ?

— Non, dit Louria gênée, mais je ne suis pas enchaînée à une autre personne.

En quoi elle mentait, car elle aurait souhaité qu'Harold soit constamment présent à ses côtés.

— Moi j'ai trois amants et une amante qui voudrait partager ma vie, mais il n'en est pas question. Quand je rentre, c'est pour m'occuper de mes deux filles. Une chance que ce soient des filles, car si j'avais eu des garçons, mon crétin de mari les aurait envoyés dans une école de la Caste.

— Mais cette école accepte les filles pourtant.

— Oui, mais mon ex ne l'a jamais admis. Vous savez, il est un suppôt d'Opérasque et espère que Lascasas, ce Grand Maître complètement psychopathe qui attend son heure dans les Andes, finira par envahir le Nord et rétablira l'ordre et la suprématie ferroviaire.

Plus tard, elle demanda à Louria si ses confidences l'avaient choquée, qu'elle observe depuis un mutisme gênant et même une certaine défiance.

— Est-ce l'aveu que j'ai des relations avec une autre femme, en sus de mes trois bonshommes ? Vous savez, j'ai besoin de féminité par moments et mon amie est très maternelle, même si elle manifeste ce sentiment à travers sa sexualité.

Les radiographies étaient parfaites et Olga Tireligne en déduisit qu'elle pouvait sans danger ouvrir l'échiquier, et faire des prélèvements sur les éléments biologiques qui le composaient en dehors des semi-conducteurs habituels. Louria lui fit signe de parler moins fort, désignant la porte derrière laquelle Cristella était assise sur la couchette de son fils, l'échiquier sur ses genoux.

— Surtout ne parlez pas de prélèvements.

— Ils seront infimes. Vous ne pourrez même pas les apercevoir, car je vais procéder selon une technique sophistiquée. Je n'aurai que des traces sur un support spécial. Et ces traces ne seront identifiables qu'à l'aide d'un microscope nucléaire.

— Oui, mais nous allons ouvrir l'échiquier, et approcher des différentes plaquettes superposées, des instruments que notre amie Cristella Marlone ne pourra tolérer.

— Écoutez-moi, dit alors Olga. Il m'arrive de faire des prélèvements cervicaux, de la même manière. On perce le crâne avec une sorte de trépan laser et c'est indolore.

— Vous avez ce matériel dans votre trousse ?

— Bien sûr. Faites-moi confiance et quoi qu'il arrive ne vous alarmez pas. J'ai l'habitude d'examiner des gens encore plus hostiles que cette personne.

Elle regroupa les radiographies, alla frapper à la porte du compartiment de Rom, mais entra sans attendre d'autorisation. Elle tendit les épreuves à Cristella qui machinalement les prit. Olga s'empara alors de l'échiquier et referma la porte au nez de Cristella.

— Appuyez-vous de toutes vos forces pour l'empêcher de sortir. Il me faut au moins dix minutes de tranquillité. Au besoin frappez-la si elle réussit à vous bousculer.

Mais, curieusement, Cristella n'essaya pas de défoncer la porte. Lorsque Olga Tireligne eut terminé ses prélèvements et que Louria ouvrit le battant, elles la virent toujours assise sur la couchette, les radiographies sur les genoux.

— Voilà, voyageuse Marlone, je vous rends cet échiquier et je peux vous assurer que je ne lui ai fait aucun mal.

Louria tressaillit. La neurologue avait eu les mêmes mots que l'enfant Rom, au sujet de cette console. Lorsqu'elles sortirent ensemble pour embarquer dans la draisine particulière d'Olga, Louria lui demanda pourquoi elle s'était exprimée de la sorte.

— Autant vous l'avouer tout de suite, cette console n'est pas quelque chose de banal.

Louria, déçue par une réponse aussi plate, haussa les épaules.

— S'il en avait été ainsi, je n'aurais jamais demandé qu'on m'envoie le meilleur ou la meilleure neurologue de la Panaméricaine, fit-elle sèchement.

— Laissez-moi continuer. Donc elle n'est pas un ordinateur banal. Elle pourrait déjà surprendre, puisqu'elle se compose d'éléments biologiques, remarquez que je ne dis même pas semi-biologiques. Tout l'intérieur de cet échiquier est à base de molécules bios.

— J'entends bien, et c'est ce que j'avais pressenti.

— C'est-à-dire que nous sommes en présence d'une chose vivante, que vous le vouliez ou non. Cette console anodine est en pleine activité cérébrale, je peux vous l'assurer d'ores et déjà, et les prélèvements que j'ai effectués le confirmeront sans le moindre doute.

— Vivante ? Mais une amibe est vivante aussi.

— Vivante et capable donc de subir des dommages aussi irréversibles que ceux subis par un cerveau humain. Un simple ordinateur peut se réparer aisément, mais dans ce cas présent je ne pense pas que ce soit envisageable. C'est pourquoi il faut éviter de lui faire mal.

CHAPITRE 26

Elle découvrit un mouton mort et complètement gelé, le troisième jour de son départ. Des animaux sauvages, rats ou renards, peut-être loups, avaient uriné sur le cadavre pour le dégelé et commencé d'entamer son ventre. Mais le bruit des sabots du cheval, répercuté par le sol glacé, les avait éloignés et Movane, descendue de sa monture, commença d'attaquer une cuisse avec son couteau. Elle la détacha après avoir atteint l'articulation, en tordant la patte dans tous les sens.

— Un gigot, se réjouit-elle, un gigot comme là-bas, chez mes parents. Nous en mangions puisqu'il y avait un élevage non loin de chez nous.

Elle se demanda si elle n'allait pas essayer d'en détacher un second, mais sur la droite il eut comme un hurlement de protestation. Son cheval commença de s'agiter, pris de terreur, et elle préféra ne pas insister. Lorsqu'elle fut de nouveau en selle, il fila à toute vitesse, loin de cet endroit dangereux. Elle finit par trouver une faille entre deux roches, où elle osa allumer un feu de broussailles. Elle eut du mal à dégelé sa viande, même en la mettant sur les braises. Elle ne voulait en prélever qu'un morceau, garder le reste pour plus tard.

Son cheval, à force de gratter la glace, avait découvert des herbes épineuses qui ne paraissaient pas le rebuter. Mais il avalait en même temps beaucoup de glace, et elle savait qu'il aurait la colique. Il maigrissait de plus en plus et bientôt ne pourrait plus supporter son poids.

Elle croisa les traces d'une caravane, releva quelques empreintes de pied de chameau, deux fois plus larges que celles d'un fer à cheval, des déchets de toute nature. C'était une troupe importante de nomades qui venant du nord se dirigeaient vers le sud, et elle décida de les suivre, espérant récupérer des vivres et éventuellement de la nourriture pour son cheval.

Au cours de cette descente vers le sud, l'animal trébucha et s'écroula. Elle n'eut que le temps de sauter à terre pour éviter d'être écrasée par sa masse. Il était couché sur le flanc droit, le souffle haletant, les yeux exorbités et laissant échapper des larmes, ce qui l'émut profondément. Elle s'accroupit pour lui caresser la tête, resta là jusqu'à la nuit. Elle s'enfouit dans son sac de couchage auprès de lui. Lorsqu'elle se réveilla vers deux heures du matin, il ne respirait plus et son corps se refroidissait. Elle constata que ses pattes commençaient même de geler.

Quand le jour revint, elle ne s'était pas rendormie, essayant de trouver le courage de prélever un quartier de viande sur cette carcasse qui serait sous peu la proie des vautours et de toutes les bêtes fauves du coin.

Lorsqu'elle reprit sa route, elle emportait une longe de filet de trois kilos qu'elle avait laissé durcir par le froid. Dans son dos, elle entendit le battement des ailes des vautours et les grondements de petits fauves, certainement des lynx, pensa-t-elle.

Elle marcha durant quatre jours et constata que la piste de la caravane devenait de moins en moins fraîche. Les bouses des animaux, les déchets de nourriture, avaient subi plusieurs jours de gel. Les nomades progressaient plus vite qu'elle au rythme de leurs chameaux, effectuant au moins vingt-cinq kilomètres chaque jour, alors qu'elle ne devait en parcourir qu'une dizaine. Bien avant le coucher du soleil, elle devait préparer son bivouac, repérant les endroits rocheux où elle s'abriterait. Et souvent elle s'arrêtait à cause de ce choix deux heures avant la nuit, mais une fois à l'écart, elle se trouvait en sécurité hors de cette piste et pouvait le plus souvent allumer un petit feu. Un jour elle réussit même à capturer une grosse perdrix qu'elle fit cuire. Son filet de cheval avait sérieusement diminué et tout ce qu'elle avait trouvé, parmi les déchets abandonnés par les mongols nomades, c'était un sac de riz et une portion de pain qu'elle avait dévoré dès qu'il eut dégelé.

Elle souffrait moins du froid, alors qu'elle estimait ne s'être enfoncée vers le sud que d'une centaine de kilomètres, peut-être cent vingt. La glace au sol devenait moins épaisse, mais il neigeait parfois. Apparaissaient de grandes étendues de mousses et de lichens, comme dans les toundras du Nord-Est de la Sibérie. De ce fait, elle ne trouvait pas de rochers pour s'abriter et se sentait exposée au regard éventuel d'un chamelier. Pour en avoir fait l'expérience, elle savait qu'à cette hauteur, trois mètres environ, l'œil découvrait infiniment plus de détails sur une plus grande surface.

Et puis elle aperçut des nuages de vapeur à ras du sol et se dirigea vers eux, découvrit un marécage d'eau tiède qui fumait à cause du froid, et tout au bout une hutte élevée en tourbe avec une fumée qui en montait. À côté, il y avait toute une exploitation de tourbe, et les outils nécessaires à son extraction en cubes parfaits étaient encore sur place. Méfiante, elle se cacha dans des roseaux gelés qui craquaient et s'effritaient à son passage, s'accroupit pour surveiller l'endroit. Elle resta ainsi jusqu'à la nuit, avant d'oser se rapprocher. Elle n'avait vu personne et se posait de multiples questions. Elle en venait à conclure que cet endroit était connu des nomades qui y faisaient provisions de tourbe, avant de poursuivre leur route. Mais la piste de la caravane qu'elle suivait de loin ne s'était pas détournée pour passer dans cet endroit. Comme la nuit venait et qu'elle avait froid avec sa combinaison déchirée et ravaudée tant bien que mal, elle se dirigea vers la hutte, fut surprise par l'odeur et la fumée

qui y régnaient. Un feu se consumait lentement au centre de la pièce unique et la fumée s'évacuait par un trou rond découpé dans le toit en roseaux. En pendaient des poissons et des oiseaux vidés de leurs entrailles. Les poissons étaient des carpes et les oiseaux, des canards et des râles d'eau. Quelqu'un habitait ici et à tâtons elle repéra deux grabats, bouscula des ustensiles et des ballots de linge, ne put supporter l'idée de rester là et de s'y faire surprendre.

Sur une étagère, elle trouva une lampe à graisse, puante, qu'elle emporta, ainsi qu'un canard et un gros poisson fumés. Elle retourna auprès des marais où la température était clémente, bien au-dessus du zéro. La chair du canard était mangeable, mais elle trouva celle du poisson détestable. Elle put installer son sac de couchage dans un endroit sec et essaya de s'endormir.

Elle pensait que l'occupant de la hutte en tourbe rentrerait dans la nuit, mais lorsqu'elle s'éveillait, c'était à cause d'un cri d'oiseau ou d'un plongeon.

Au matin, elle surveilla à nouveau la hutte, mais ne vit aucun signe de vie et aucune fumée ne s'échappait du toit. Elle s'en approcha et par l'ouverture sans porte constata que le feu n'avait pas été alimenté et qu'il ne restait que quelques braises. Elle découvrit du thé et une bouilloire qu'elle remplit d'eau déjà tiède du marais, et fit bouillir. Elle n'éprouva jamais autant de satisfaction avec un thé que ce jour-là.

Elle fureta ensuite autour de la hutte et découvrit les traces d'une luge ou d'un traîneau dans la boue entourant le marais. Elle les suivit et soudain aperçut une forme noire adossée à un arbuste nain, un bouleau. Elle en avait vu des spécimens dans un jardin botanique de Salt Lake Station.

Accroupie derrière une butte, elle surveilla cette forme qui était assise et ne bougeait pratiquement pas. Elle crut distinguer une main, mais n'en était pas sûre. Elle repéra ensuite un traîneau chargé de roseaux coupés, une pile d'un mètre de haut, certainement destinée à refaire le toit de la hutte. Et lorsqu'elle observa le personnage, elle comprit qu'il était enfoui jusqu'à la taille dans la boue proche de l'eau et n'était pas parvenu à s'en dégager. C'était une femme au visage rond, en partie caché par un voile. Elle distinguait les pommettes bien hautes, les yeux obliques, le petit nez écrasé.

Cette femme, qui devait vivre seule, était venue là couper des roseaux. Mais elle s'était imprudemment trop avancée dans le marais et se trouvait prisonnière d'une boue épaisse qui peu à peu l'aspirait.

Movane retourna à la hutte et prit une de ces bûches servant à découper les blocs de tourbe, et cette fois elle revint sans se cacher vers la femme mi-enlisée. Lorsque celle-ci la vit, ses yeux s'emplirent d'effroi et elle porta ses deux mains à son visage. Movane savait qu'avec son mètre soixante-quinze, elle devait être impressionnante pour une personne qui ne devait pas dépasser

le mètre cinquante, comme la plupart des habitants du Gobi.

Elle rassembla quelques mots de mongol appris lors de cette approche de la navette avec ses compagnons d'expédition. L'inconnue écarta alors ses mains, tandis que Movane réfléchissait à la façon de procéder. Elle ne pouvait risquer de se faire piéger par la boue et elle pensa que la meilleure façon de dégager la malheureuse était de diluer la boue trop épaisse. La Mongole la vit s'éloigner pour commencer à creuser un petit canal, gémit, se croyant abandonnée, mais ensuite elle comprit ce que faisait cette grande inconnue, si jeune. L'eau commença de couler et de s'infiltrer dans la boue. Movane, avec sa bêche, en soulevait des paquets qu'elle rejetait plus loin et elle travailla sans relâche pendant des heures. Puis elle retourna à la hutte, y trouva une corde en crins de cheval tressés, alla attacher à une racine, jeta l'extrémité à l'enlisée qui la saisit à deux mains et commença de s'extraire de son piège. À chaque mouvement qu'elle faisait, l'eau amenée par Movane s'engouffrait sous elle et délayait encore mieux la boue, mais ce fut très long et le jour commençait de baisser.

Dans une série d'efforts surhumains, la femme réussit à se libérer et s'étala de tout son long sur la boue. S'aidant de la corde, elle rampa vers le sol ferme, encouragée par Movane. Lorsqu'elle l'atteignit, elle ne bougea plus, incapable d'un dernier sursaut. Movane renversa la cargaison de roseaux, tira le traîneau à côté de la Mongole exténuée. Non sans mal elle réussit à la charger sur cet engin quelque peu sommaire, craignant de le voir s'effondrer, mais sa charge était légère.

Elle tira le traîneau jusqu'à l'intérieur de la hutte. Lorsqu'elle avait fait son thé, elle avait placé de la tourbe sur le foyer qui se consumait avec de la fumée mais aussi de la chaleur. La Mongole réagit alors et essaya de s'asseoir sur le traîneau. Movane l'aida.

— Je vais faire du thé.

Elle traduisit simplement le mot thé. L'autre désigna une étagère et Movane y trouva une poudre rousse qui n'était autre que du sucre. D'où pouvait-il provenir ? Du Sud, avant que le froid ne revienne ravager les plantations de canne à sucre ?

Elles burent toutes les deux, chacune tenant son bol fait d'une terre glaise non cuite, simplement vernissée. C'est alors que la Mongole sourit et même éclata de rire. Mais elle n'eut plus envie de rire lorsqu'elle essaya de descendre du traîneau, et qu'elle poussa un cri de douleur. Movane comprit tout de suite qu'elle s'était démis les deux genoux, en essayant de s'extirper de cette boue gluante. Elle était incapable de se dresser sur ses pieds et donc de marcher.

— Hé bien voilà autre chose, murmura la jeune fille. C'est que je ne sais pas, moi, comment on remet un genou en place. Nous n'allons pas rigoler, ma chère amie, et vous encore moins que moi.

CHAPITRE 27

Lorsqu'ils atteignirent cette banquise qui remontait de l'archipel des îles Sulu, Kurty estima qu'ils avaient parcouru trois kilomètres.

— Donc il reste environ quatre kilomètres de mer à recouvrir de glace dans les prochains jours. Disons une quinzaine. Nous avons tout juste le temps de nous adapter à cette nouvelle situation. Nous allons utiliser la barge comme base des opérations. Nous y transférerons un maximum de matériel, des réservoirs d'huile, tout ce qui est nécessaire pour survivre et effectuer notre travail de renflouement.

Fleur restait silencieuse, le visage fermé et il comprit qu'elle appréhendait les semaines, les mois, voire les années à venir.

— Tu n'es pas d'accord ?

— Ai-je le choix ?

— Je peux te ramener aux Kerguelen, trouver du personnel qui m'accompagnera ici.

— Comment sortiras-tu de la mer de Chine méridionale si les glaces sont à l'est et à l'ouest ? Le passage du sud est fermé. Le chenal de l'archipel des Sulu, tenu par ces bandits, serait trop long à ouvrir désormais. Ils ont dû renoncer. Tu ne trouveras aucun passage au sud-ouest, et au nord-est, entre les Philippines, Formose et la Chine, ce doit être également bouché. Nous sommes condamnés à vivre ici et à essayer de sortir cette foutue Machine de son fond sous-marin.

Au même instant, elle se souvint que la Machine était le tombeau du père de Kurty, mais c'était trop tard. Il resta impassible, cependant elle savait qu'il avait été profondément blessé.

— D'accord pour que la barge reste sur place, toutefois elle risque d'être soulevée lorsque l'étau de la banquise se resserrera.

— Ce sera à nous de veiller à ce qu'elle reste toujours immergée. Nous utiliserons de l'huile pour réchauffer l'intérieur. Avec un nouveau système pour économiser nos efforts et l'énergie nécessaire, nous allons l'ancrer juste à l'aplomb de la crypte. Celle-ci est en partie détruite, par le froid d'abord, l'explosion ensuite. Je pourrai descendre directement jusqu'à la Locomotive.

Ensuite nous irons cacher le *Mistake* de l'autre côté de l'île de Palauan, en espérant que la mer de Chine méridionale restera libre de glaces. Nous devons découvrir un ancrage discret, mais il ne restera plus grand-chose à bord quand nous le retrouverons.

Ce fut une frénésie de travail, de jour comme de nuit, alors que la banquise méridionale progressait et que celle venue de l'île en faisait autant. Bientôt la barge serait dépassée, mais déjà le chauffage fonctionnait à bord, sous forme d'air chaud pulsé, et la coque en aluminium, devenue tiède, empêchait la glace de coller et maintenait autour de la barge une étendue d'eau libre. Le baleinier, lui, pouvait encore stationner là, son étrave lui permettant de s'ouvrir un passage, même si la banquise atteignait un mètre d'épaisseur, et régulièrement Fleur descendait sur la mer gelée pour vérifier cette couche.

— Soixante pour l'instant, nous disposons d'environ une petite semaine de sursis.

Kurty avait construit des traîneaux qu'ils tireraient, une fois le bateau abandonné, pour rejoindre la barge. Ils traverseraient l'île de Palauan dans sa partie la plus étroite, bien qu'elle fût très montagneuse et anciennement forestière, mais des chemins existaient toujours et, recouverts de glace, permettraient une marche assez facile.

— C'est pour demain matin, annonça Kurty au soir du sixième jour de sursis. Nous ne pouvons attendre plus longtemps. La banquise a même plus d'un mètre d'épaisseur en certains endroits.

Ils partirent en pleine nuit avec juste la quantité d'huile suffisante pour les moteurs et pour fournir du courant électrique. Plus une réserve que Kurty avait décidé de laisser à bord, une tonne pour un éventuel retour, mais ils n'y comptaient pas. Le froid persistait, croissait et la navigation allait complètement disparaître dans ces régions. Peut-être sur toute la surface de la Terre.

Ils se heurtèrent à des accumulations de glace que le baleinier ne put fracasser, et durent s'y prendre à plusieurs reprises pour remonter vers l'ouest, carrément. Le détroit de Balabar était largement recouvert, mais un kilomètre plus loin la banquise s'effritait en blocs de plus en plus petits. Ils prirent le large avant de revenir vers la pointe nord de l'île, où existait un petit port de pêche lorsqu'ils y étaient venus la première fois. Celui-ci était encore habité et des pirogues en sortaient.

— Tu vas laisser le *Mistake* ici ? s'inquiéta Fleur. Je croyais que nous l'abandonnerions dans un endroit désert.

— Je vais négocier avec le patron du port. De l'huile contre l'hivernage du

baleinier. Je lui ferai croire que je le visiterai régulièrement.

La glace terrestre recouvrait les vieux quais de bambous et les avaient fait s'effondrer. Cependant l'eau était encore libre.

— Je sais que le bateau sera visité, peut-être pas pillé, mais habité à cause des possibilités de chauffage. Cependant je suis lucide et je ne pense pas que nous ayons besoin de ce baleinier avant longtemps. Peut-être même jamais. Notre seule chance c'est la Locomotive de mon père. Elle peut nous abriter, nous nourrir, nous soigner durant des années, si longtemps que nous n'en verrons jamais la fin. Les meilleurs ingénieurs de l'époque l'ont construite pour mon père, et son système électronique est exceptionnel. Les Aiguilleurs auraient bien aimé la capturer pour l'étudier. On y trouve tout ce qui est nécessaire à la vie en autarcie. Nous la sortirons de l'eau et plus tard nous nous relions aux réseaux ferrés qui ne tarderont pas à se répandre sur toutes les parties glacées de la planète.

— Je suis sûre, protesta Fleur, qu'il y aura d'autres moyens de transport qui empêcheront les Aiguilleurs de reprendre possession de tous ces territoires.

— Il n'y a pas que les Aiguilleurs à être concernés, le souvenir de la société ferroviaire est dans le cœur de la plupart des hommes de cette terre. Ils regrettent cette façon de vivre, n'ont jamais su s'adapter au réchauffement, à l'exception des populations de ces îles qui ont retrouvé, avec la chaleur, leur joie de vivre. Les gens du Nord nous apporteront à nouveau le rail et l'austérité, car ils n'ont jamais supporté le laisser-aller et le bonheur de vivre des gens du Sud, et ça ne date pas d'hier. Nous devons faire face à cette nouvelle civilisation du chemin de fer et la rendre plus acceptable.

— Les glisseurs de Chalazy se répandront et aussi ceux de cet ingénieur de la Sibérie orientale, Pavakov. Je pense qu'ils concurrenceront les trains et qu'avec ces véhicules on pourra échapper à cette mainmise que tu annonces. Je te trouve à la fois pessimiste et quelque peu injuste pour les gens de l'autre hémisphère.

L'affaire de gardiennage fut conclue avec le patron du port et ils débarquèrent leurs traîneaux pour rejoindre l'autre côté de l'île et la barge. La traversée des montagnes fut plus longue, plus ardue que prévu, mais ils découvrirent des relais créés par les habitants de ces régions qui débitaient le bois des forêts récentes, celles qui avaient proliféré durant ces vingt-cinq ans de réchauffement. Le couple put dormir au chaud et se nourrir en échange de quelques objets.

Depuis le dernier col, à mille mètres d'altitude, ils découvrirent dans leur longue-vue la banquise à l'infini et le tout petit point noir de la barge.

— Nous y serons dans deux jours, estima Kurty.

Sur l'autre versant de l'île, c'était le désert. Ils ne rencontrèrent plus que quelques communautés isolées et méfiantes qui ne leur offrirent pas l'hospitalité. Ils campèrent dans un igloo avant d'entreprendre la dernière marche. Le pire fut de parcourir cette banquise bouleversée par trop d'apports de congères coureuses. Celles-ci, poussées par des vents continuels ou presque, soufflant du sud, s'entassaient dans un désordre fantastique. Il leur fallut même escalader de véritables falaises. Ce fut en pleine nuit qu'ils atteignirent la barge où le système à air pulsé fonctionnait toujours. Si bien que tout autour de cette embarcation à fond plat, s'étendaient plusieurs mètres d'eau libre.

— Si nous voulons rejoindre le bord il faut nager, dit Kurty. Nos combis sont heureusement étanches, mais je ne m'attendais pas à une telle efficacité de mon système.

En définitive, Fleur fut soulagée de se retrouver là, même si les installations de vie étaient plutôt sommaires par rapport à celles existant à bord du *Mistake*.

— Demain repos, mais après-demain nous reprenons le travail.

Ce fut désormais les longues journées de labeur qui s'enchaînèrent sans de véritables interruptions de repos. Autour d'eux, les banquises imposaient un silence total à la nature, avec seulement des craquements et parfois de véritables explosions. Durant quinze jours, ils eurent l'impression de vivre dans un monde abandonné et mort. Aussi, lorsqu'un matin Fleur aperçut la tête sombre d'une otarie qui nageait le long de la barge avant de se hisser maladroitement sur la glace, elle retint un cri de joie en portant la main à sa bouche, courut avertir Kurty. Celui-ci l'accompagna et attendris ils regardèrent l'animal, pas très gros, s'ébattre sur la glace et regarder autour de lui, les moustaches frémissantes.

— Elle est venue en reconnaissance, présuma Fleur, et ira dire à ses petits copains qu'ils peuvent venir occuper l'endroit. Nous aurons ainsi une colonie à côté de chez nous.

— Et une réserve d'huile, la taquina Kurty.

— Nous en avons tout un stock. Et tu m'as raconté que tu utiliserais au besoin l'électricité nucléaire de la Loco.

— Seulement si nous avons quelques difficultés à la renflouer, sinon nous vivrons totalement à l'intérieur.

Fleur se demandait si elle serait capable de s'enfermer loin du monde réel,

pour rouler indéfiniment sans jamais rencontrer des gens, des animaux. Seuls les moniteurs-télé refléteraient les images de l'extérieur et elle redoutait de ne pouvoir le supporter. Qu'était devenu Kurty, le capitaine intrépide de la *Salamandre* qui quelques années auparavant traquait le cachalot, à la limite de la Ceinture de Feu, en prenant tous les risques ? Il régnait sur un équipage de rudes gaillards, sans se laisser impressionner, et paraissait ne pas pouvoir se passer de cette vie en pleine mer.

Puis il se remit à plonger et passait de longues heures au fond de la mer, où le treuil commençait de remonter des gravats qu'il fallait ensuite déverser sur la banquise. Fleur s'usait le corps, se déformait les mains dans ce travail de force et le soir, épuisée elle s'endormait d'un coup au moment du repas. Kurty était conscient de son extrême fatigue et décida d'opérer autrement. Ils débayeraient le passage de la Locomotive, mais les décombres resteraient sous l'eau.

— Dans ce cas, dit Fleur, je n'ai plus rien à faire à bord, je vais descendre avec toi.

— Qui manœvrera le treuil ?

— On peut le télécommander du fond de la mer avec un câble.

— Mieux vaut que tu sois à bord de la barge pour le surveiller.

Elle pensait qu'il ne voulait pas qu'elle descende, parce qu'il avait l'habitude chaque jour de passer quelques instants dans la Locomotive. Il paraissait pratiquer une sorte de culte mystérieux, sans qu'elle sût si l'objet en était son père ou seulement la Machine. Mais il avait besoin de ces moments de solitude et de méditation. Elle essayait de l'admettre, mais malgré tout se sentait exclue d'une partie de sa vie et lui en voulait.

Elle resta donc à bord de la barge, à manœvrer le treuil selon ses instructions téléphonées. Toujours pas de système vidéo pour qu'elle ait une image précise du travail qu'ils effectuaient, comme si la volonté de Kurty de rester seul dans le fond de l'eau allait jusqu'à protéger ses efforts loin des regards autres que les siens.

Un soir, au repas sommaire, ils n'avaient plus le temps de cuisiner des plats compliqués, elle réalisa que depuis des semaines ils n'avaient pas fait l'amour et que dans les conditions actuelles, ils n'étaient pas près de renouer avec le plaisir de leurs étreintes.

Ce soir-là, elle essaya de ne pas s'endormir brutalement comme d'habitude, la dernière bouchée avalée, mais ne put y parvenir et Kurty, lui, était déjà inconscient. Et le lendemain ils se levèrent avant le jour pour

reprendre cette tâche interminable.

CHAPITRE 28

Harold la rejoignit le lendemain matin et la surprit dans son compartiment de traintel. Ils s'y enfermèrent des heures et quand Olga Tireligne appela pour communiquer les conclusions de l'analyse de ses prélèvements, ils ne répondirent pas. Lorsque Louria refit surface, elle écouta son répondeur. La voie ironique d'Olga s'éleva, disant qu'elle comprenait qu'elle fût trop occupée pour lui répondre. Comment pouvait-elle se douter qu'Harold venait de la rejoindre après une nuit de voyage. Il gisait en travers de leur couchette, complètement épuisé. Elle se rhabilla.

— Je vais rejoindre cette neurologue pour avoir son diagnostic sur l'échiquier en question.

Il ouvrit un œil, se redressa péniblement.

— Je viens avec toi.

— En es-tu capable ?

Il mit un grand amour-propre à le lui prouver, et une heure plus tard ils pénétraient dans le cabinet de la neurologue, dans le grand train-hôpital universitaire qui, comme tous les autres, était immobilisé à la périphérie de Salt Lake Station. Tous les trains des services publics l'étaient pour économiser l'électricité excepté les trains-prisons.

— Oh, je vois que vous avez brisé votre solitude, fil Olga moqueuse, en regardant Harold un peu trop effrontément. Louria se méfiait d'une femme qui avouait trois amants et une amante, sans la moindre vergogne. Elle était capable de faire du charme à Harold, mais ce dernier ne parvenait que d'extrême justesse à ouvrir les yeux et à se donner un air aussi intelligent que possible.

— Vous avez tous les résultats ? demanda Louria, pressée d'en finir avec cette femme trop libre.

Elle souhaitait emporter son rapport et la rappeler au téléphone, au besoin.

— Partiels, mais déjà sans équivoque. L'échiquier en question contient un cerveau artificiel biologique, sans la moindre erreur possible, mais ce n'est pas tout. Ce serait déjà assez extraordinaire, toutefois il y a autre chose. Ce cerveau biologique a enregistré la mémoire d'un personnage et j'ai tout lieu

de croire qu'il s'agit de celle du professeur Charlster.

Même Harold, qui dormait debout, sursauta et ouvrit de grands yeux.

— Vous voulez dire que le cerveau de Charlster, je veux dire son contenu, se trouverait en partie dans cette console de jeu d'échecs ?

— Tiens, vous vous réveillez ? fit Olga, toujours aussi pleine de sous-entendus. J'ai cru que vous étiez muré dans un silence dû à une extrême fatigue. Il est vrai que les voyages sont exténuants et que vous n'avez guère eu le loisir de réparer cette fatigue.

— Je vous en prie, murmura Louriya, excédée. Harold est un astrophysicien brillant, spécialisé en biologisation. C'est le seul physicien capable de vous expliquer de quoi il s'agit.

Rien qu'à voir la tête d'Olga Tirelignine, elle comprit qu'elle venait de marquer un grand point et que cette femme brillante, mais quelque peu sexuellement allumée, paraissait tout ignorer de cette discipline.

La neurologue essaya de paraître au courant, une fois sa surprise passée, mais visiblement elle n'était plus aussi sûre d'elle.

— Vous dites en partie ? Que le contenu du cerveau de Charlster se retrouverait en partie dans cette console, alors qu'il y est certainement dans son entier. La fameuse *cerebral-downloading* semble avoir réussi en totalité. Et je crois, mais à ce niveau cela dépasse nos recherches, je crois que ce cerveau biologique est connecté avec le système électronique du jeu, qui me paraît extrêmement complexe par rapport à un jeu normal.

— Il pourrait y avoir transfert de pensées ?

— Attention, pas de pensées créatrices, du moins je ne le pense pas, mais transfert de mémoires, oui. Vous savez que ces appareils parlent ? D'une voix synthétique, mais ils parlent. Avez-vous déjà eu l'occasion d'écouter la voix de celui du petit garçon Rom ?

Vexée, Louriya dut reconnaître qu'elle n'y avait pas songé. En vérité, elle ignorait tout à fait comment on jouait avec un échiquier électronique, puis se souvint qu'elle avait entendu, s'échappant du compartiment à coucher de l'enfant, des exclamations ayant trait à différentes phases du jeu. Se pouvait-il que cette voix... Pourtant elle ne l'avait pas reconnue.

Comme si elle lisait dans sa pensée, Olga était en train d'expliquer à Harold que la voix en question sortait modifiée par l'appareil et paraissait synthétique. Elle s'adressait directement à lui, le fixait dans les yeux et exagérait le mouvement de ses lèvres. Sa bouche s'arrondissait autour de

chaque mot avec une sensualité que Louria trouva trop suggestive et vulgaire. À son avis, Olga avait subi une opération pour rendre sa bouche aussi pulpeuse.

— Vous auriez pu écouter cette voix, reprocha Olga à Louria.

— Je ne sais même pas jouer aux échecs. Du moins j'ai essayé sans m'y intéresser.

— Tiens, d'ordinaire tous les grands scientifiques en raffolent.

— Comment à partir de quelques prélèvements sous forme de traces pouvez-vous être aussi formelle ? Il faudrait refaire une analyse et une contre-synthèse pour pouvoir confirmer ces résultats.

— C'est ce que nous sommes en train de faire, répliqua sèchement Olga qui, voyant Harold se rapprocher de Louria, se radoucit pour leur proposer de déjeuner ensemble.

— Nous avons d'autres projets, se hâta de répondre Louria. Pouvez-vous me donner un double de ces résultats ?

— Je vous les enverrai à votre traintel, fit la neurologue visiblement déçue.

Peut-être espérait-elle faire du pied à Harold sous la table du restaurant.

En début d'après-midi, elle fut reçue par le président Fortalès auquel elle avait demandé un rendez-vous. Elle y alla seule et résuma les dernières découvertes sur cet étrange échiquier donné par Charlster à son fils.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda Fortalès, quelque peu embarrassé par ces nouvelles. En quoi ce jeu électronique pourrait-il permettre de stopper cette progression du froid ? Nous courons à la catastrophe et dans la semaine des mesures rigoureuses seront prises pour réduire toutes les consommations. Nos centrales sont à la limite de leur puissance et si l'une disjoncte, toutes les autres suivront. Vous savez bien ce qui se passe, dans ce cas.

Il faisait une allusion directe à un incident grave provoqué par elle et Claudion Hyponias, lorsqu'ils avaient utilisé longuement le superlaser de NPST. Plusieurs centrales avaient sauté et les conséquences avaient été dramatiques.

— Je ne peux rien promettre pour l'instant. Je vous ai demandé ce rendez-vous, car je désire qu'on place des caméras et des micros dans le logement de Cristella Marlone et principalement dans le compartiment à coucher de son fils. Je suppose que c'est l'OSR qui s'en chargera. Ses techniciens ne disposeront que de deux heures environ. Chaque soir, la voyageuse Marlone

va chercher son fils à l'école et ne rentre pas directement chez elle.

L'ayant écoutée en silence, Fortalès la regarda sans cacher sa surprise :

— Je crois vous connaître, Louria Finister, et je sais que vous n'agissez pas à la légère, d'autant plus qu'un petit garçon est au centre de cette affaire. À plusieurs reprises je vous ai entendue demander qu'on lui épargne tout interrogatoire, toute chose qui pourrait le perturber.

Vous avez signalé qu'il était fragile et d'une sensibilité exacerbée. Il a découvert sur le tard l'affection d'un père et depuis s'accroche aux rares souvenirs qu'il garde de ces manifestations de tendresse. On m'a signalé que lorsque Charlster agonisait, il voulait rester auprès de lui, s'allonger à ses côtés, et que chaque fois que sa mère l'entraînait en dehors du compartiment de soins, il se débattait et se roulait au sol. Et vous me demandez de faire surveiller cet enfant comme s'il s'agissait d'un suspect adulte ?

Peu à peu Louria avait perdu les couleurs de son excitation première. Elle était venue très vibrante des dernières découvertes, et soudain se rendait compte de la responsabilité qu'elle prenait.

— C'est peut-être notre dernière chance, murmura-t-elle. Je ne le fais pas de gaieté de cœur. Mais je souhaite que cette surveillance vidéo soit la plus discrète possible. Je sais que les progrès dans ce domaine ont été importants.

— Bien. Je vais donner des ordres. Vous ne quittez pas Salt Lake Station ?

— Je serai dans mon traintel, mais comme je le fais chaque matin, j'irai demain chez Cristella Marlone, une fois qu'elle sera rentrée chez elle. Si j'agissais différemment, elle pourrait trouver bizarre que j'interrompe mes visites.

Il se leva pour lui signifier que l'entrevue était terminée.

— Combien de temps à votre avis devra durer cette surveillance audio et vidéo ?

— Je voudrais des résultats rapides.

— Trois à quatre jours seront nécessaires, non ?

— Ce serait plus logique, mais je voudrais hâter les choses.

Soudain elle sut comment les précipiter. Du moins elle pensait détenir l'idée d'un processus à suivre. Si elle en avait fait part au président, il serait resté sceptique et seul Harold pourrait comprendre et l'approuver.

— Voyageur président, pouvez-vous m'accorder encore quelque

confiance ? J'aurais besoin de disposer pendant, disons un quart d'heure, d'une puissance électrique qui absorberait la production des différentes centrales du Petit Cercle polaire.

— Vous allez recommencer avec le superlaser ? s'écria-t-il.

— C'est cela même, mais seulement durant un quart d'heure. Disons entre minuit et une heure cette nuit. Je pense que la réaction espérée ne manquera pas de s'ensuivre.

Le président lui tourna le dos, alla à son bureau, mais ne s'assit pas. Il la regardait bizarrement.

— Voyageuse Finister, vous me faites peur. Vous me paraissez détenir des secrets effroyables. Vous avez essayé de me les expliquer, mais je reste dans une incertitude angoissée. Je ne voudrais pas user d'une insulte que l'on fait volontiers aux savants un peu trop illuminés, mais vous m'apparaissez comme une sorte d'apprentie sorcière. Je me demande si je dois vraiment vous accorder ce que vous sollicitez. Êtes-vous certaine qu'il n'y aura pas des suites catastrophiques ? Je suppose que l'emploi du superlaser au fluor atomique n'est pas une fantaisie de votre part, et que vous savez que des dégâts irréversibles peuvent être causés. Si j'arrive à pénétrer votre mode de pensée, vous cherchez à provoquer Charlster au-delà de la mort. Il aurait donc enregistré le contenu de sa mémoire dans cette console de jeu, uniquement pour rester en relation avec son enfant. Il espérait poursuivre une sorte de vie éternelle, n'est-ce pas ? Une vie quelque peu passive et vous, vous allez l'aiguillonner pour qu'il réagisse.

De la tête, elle approuva ce qu'il disait. Il appuya ses mains sur son bureau, avança le visage vers elle.

— Mais vous n'êtes pas à même de me promettre que le froid régressera ?

Elle secoua une nouvelle fois la tête. Il resta immobile, puis se redressa de toute sa hauteur et son visage se fit sévère.

— D'accord. Cette nuit, entre minuit et une heure, vous disposerez de tout le courant électrique nécessaire pour cette manœuvre de la dernière chance.

Elle sortit, quelque peu mal assurée sur ses jambes, rejoignit Harold qui attendait dans sa draisine personnelle, s'assit aux commandes sans cependant démarrer. Le garçon ne lui posa aucune question, et lorsqu'elle avança pour se glisser dans une interruption de la circulation, usant de sa carte de priorité pour bloquer les feux rouges à la chaîne, il continua de se taire.

Une fois dans leur compartiment de traintel, elle se dénuda, se jeta sur la couchette et tendit les bras. Lorsqu'elle fut plus détendue, elle lui expliqua ce

qu'elle comptait faire, et sans attendre elle se leva, pour se mettre en relation avec la responsable du superlaser et lui envoya un e-mail explicatif.

Puis elle retourna s'allonger auprès d'Harold, ferma les yeux. La réaction ne tarda guère et NPST lui demandait de confirmer son premier envoi. La surprise, l'émotion devaient être immenses là-bas, mais elle s'y attendait. Lorsqu'elle retourna auprès de son amant, elle lut dans ses yeux qu'il avait tout compris.

— Juste la coupole d'Altaï, précisa-t-elle, juste la coupole. On va en griller le sommet et il est certain que les e-gènes réagiront, et entreront en contact avec le cerveau bio de l'échiquier.

— Cristella Marlone va s'effrayer lorsque son fils réagira en pleine nuit, arraché au sommeil.

— Je m'en doute, mais c'est une opération qu'on ne pouvait mener que de nuit pour pouvoir disposer de cette énorme énergie. Je ne pense pas que nous aurons besoin de ces quinze minutes. La moitié suffira et toute la vie économique du Petit Cercle polaire ne sera paralysée que très peu de temps. NPST va lancer des mises en garde durant toute la journée, puisque l'incident se produira cette nuit.

— Tu auras les résultats au matin lorsque tu lui rendras visite ?

— Nous aurons déjà les vidéos et les enregistrements audio. Nous aurons eu le temps de les examiner.

— Penses-tu que Charlster serine constamment les mêmes instructions à son fils, pour qu'il reste en relation avec les logiciels d'Altaï ?

— Je pense que dans les conditions actuelles, il doit obligatoirement passer par le jeune Rom pour poursuivre la réalisation de son plan.

— Mais ce jeu jusqu'au-boutiste sacrifie la planète, la vie, dont celle de Rom son fils. Il n'a pas pu décider sans le moindre état d'âme une pareille horreur ?

— Ne nous leurrions pas. Contrairement à ce que pense Olga Tirelignie, Charlster n'a pas enregistré tout le contenu de son activité cérébrale passée. Il n'a déposé que sa mémoire scientifique et tout ce qui se rapportait à ses derniers travaux. Il n'a pas jugé bon de transférer ses sentiments humains, son affectivité par exemple. Ce qui se trouve dans l'échiquier est de la froideur de la glace. C'est un serpent qui hiberne dans cette console et pas autre chose. Tout le reste, l'amour, la joie de vivre, tout ce qui aurait pu constituer la personnalité de Charlster a été incinéré avec son corps. Lui n'a sauvé que la sécheresse de sa culture scientifique, pas autre chose.

— Pourtant tu m’as dit que l’enfant était sérieusement accro à cet appareil. C’est donc qu’il y trouve un écho à son propre besoin d’affection ?

— C’est là que Charlster s’est montré atrocement, hideusement génial. Son semblant d’amour pour le gosse n’est pas enregistré sur le cerveau biologique de la console, mais tout simplement sur l’ordinateur de l’échiquier. Il s’agit d’une série de mots doux, de phrases tendres, certainement toujours les mêmes qui passent en boucle quand le gosse branche l’appareil. Charlster, pour rien au monde, n’aurait mélangé son génie scientifique à des choses qu’il méprisait, jugeait inintéressantes, sans valeur, comme l’amitié, la tendresse, la joie de participer à une réunion de copains par exemple, et enfin l’amour paternel.

On la rappela de NPST pour dire que ses ordres étaient en voie d’exécution.

CHAPITRE 29

Le médecin-général de la *Chimère* qui reçut Yeuse était de la taille de Tom-Tom, mais aussi large que haut, avec une grosse tête aux yeux globuleux. En dehors du monde des Simone, on l'aurait considéré comme un handicapé mental ou un trisomique. Il était assis sur son bureau et non dans son fauteuil, et ses petits pieds tambourinaient contre la face en bois du meuble.

— Nous allons tenter l'opération, gloussa-t-il, comme s'il éprouvait le besoin de rire. Ce sera très difficile, car les deux jambes sont gelées, l'une jusqu'au genou, l'autre à moitié mollet.

— Et quelles chances Lien a-t-il de s'en sortir ?

— Aucune, je veux dire que s'il faut couper, nous couperons après avoir constaté que c'est la seule chose à faire.

— Mais vous ne lui laisserez pas le temps de se réveiller de la première intervention ? De donner son accord ?

— Nous allons le prévenir avant de l'endormir.

— Le choc psychologique risque de compromettre ses chances.

— Je sais, mais le moyen de faire autrement, vous le connaissez ? Autre chose, il nous faut du sang.

— Je donne le mien.

— Non seulement du sang de son groupe, mais de ses proches. Vous devez demander à son fils, celui qui est devenu président, de venir ici toutes affaires cessantes.

— Cela demandera au moins vingt-quatre heures, peut-être plus.

Il haussa les épaules.

— Il n'a pas d'autre famille ?

— Une fille qui est loin d'ici. Et puis son petit-fils.

— Son petit-fils ?

— Jdriège, le fils de Jdrien le messie.

— Un Roux ?

Pas de nuance quelconque de mépris, mais une constatation. Jdriège, depuis qu'il avait ramené son grand-père des tombeaux, paraissait avoir disparu. Pas une fois il n'avait essayé d'avoir des nouvelles de Lien Rag et Yeuse ignorait où il pouvait se trouver.

— Faites donc venir ce fils président.

Le médecin général se nommait Tupi-Tupi et il était impossible de savoir la raison d'un tel patronyme. Là-dessus, les Simone étaient plus que discrets, comme si connaître l'origine de leur nom pouvait entraîner de graves malheurs.

— Appelez depuis ici les Kerguelen, ça ira plus vite.

— L'ennui c'est que le dirigeavion vient de partir voici cinq heures et qu'il lui en faudra encore dix pour se poser sur l'archipel Kerguelen. À chaque voyage une révision s'impose, c'est le règlement. Les mécanos peuvent refuser de travailler de nuit, si bien que nous serons plus proches des quarante-huit heures que des vingt-quatre quand nous verrons Liensun débarquer dans cette mer intérieure.

— Ce sera peut-être trop tard, je crains la gangrène.

Tom-Tom la guettait et la conduisit lui-même au poste de radio, où elle entra directement en contact avec Cook Station et la présidence. Ce fut Vorgine, la secrétaire d'État aux Affaires humaines et la plus proche collaboratrice de Liensun, qui lui répondit. La communication était excellente. Cette femme dit qu'elle s'occupait immédiatement de prévenir Liensun qui effectuait une tournée dans l'archipel à bord d'une vedette.

— Nous allons réquisitionner les mécaniciens en aéronautique et dès que le dirigeavion se posera, il sera pris en charge.

Ensuite l'opérateur radio essaya de contacter le dirigeavion qui à l'heure actuelle survolait la mer de Weddell. Mais au bout d'un quart d'heure il renonça, disant que les conditions étaient trop mauvaises et qu'il allait placer son appel sur répéteur jusqu'à ce que l'appareil réponde.

— Il n'a pas un poste de grande portée.

— Je sais, mais il peut émettre un signal que nous capterons.

Elle rejoignit Lien Rag dans la cabine de l'hôpital de bord. Jamais elle

n'avait vu un malade ainsi pris en charge dans les hôpitaux de Patagonie ou des Kerguelen. Celui-ci lui rappelait ceux d'autrefois qui occupaient d'immenses trains, surtout en Panaméricaine autour de NYST, la capitale.

Son ami avait un excellent moral et ne paraissait pas se préoccuper de son état.

— Les Roux sont toujours à l'abri des falaises de glace ?

— De nombreuses tribus sont reparties.

— C'est parfait. Jdriège et la Voix ont tenu parole. Nous ne leur avons même pas montré ce que représentaient deux cent mille têtes d'éléphants de mer, et ils nous font tout de même confiance.

— C'est à toi qu'ils font confiance et seulement à toi. Jdriège a également disparu.

— C'est normal. Il m'a ramené, m'a confié à vos bons soins à tous. Il n'avait plus à se soucier de moi et il est reparti à ses affaires.

— Tout de même, il pourrait bien venir prendre de tes nouvelles. Il sait que tu es fatigué.

— Quel euphémisme, alors qu'on va certainement m'amputer des deux jambes.

Elle tressaillit, ne sachant pas qu'il était au courant de son état alarmant.

— Le petit docteur Tupi-Tupi sait qu'il me doit la vérité et il ne se dérobe pas. J'apprécie sa franchise et j'ai confiance, c'est un grand bonhomme malgré ses soixante-quatre centimètres et ses soixante kilos. Il ne marche pas, il roule, mais connaît son affaire. Tu sais qu'il fait monter un échafaudage pour l'intervention à venir ?

Elle ne put s'empêcher de rire nerveusement à la pensée que le docteur Simone se jucherait de la sorte pour intervenir sur les jambes de Lien Rag, mais son rire s'acheva en un sanglot qu'elle laissa échapper.

— On fait venir Liensun pour une transfusion. Je suis désolé de le déranger dans son immense travail. Il doit se débattre dans toutes sortes de difficultés depuis que nous avons dû réduire le cycle des navettes. La *Salamandre* devrait revenir bientôt.

— Le dirigeavion n'a pu être contacté alors qu'il se trouve dans la mer de Weddell certainement. Mais le radio reste à l'écoute.

Lorsqu'elle sortit dans la coursière, Tom-Tom attendait une fois de plus,

assis sur une petite banquette. Yeuse avait l'impression d'être Blanche-Neige au milieu de cette foule de petites personnes, mais elle se sentait très à l'aise avec elles.

— Une tempête violente balaye le rivage du côté de Weddell et il est possible que nous ne puissions contacter le dirigeavion. Ce dernier a peut-être même été forcé d'amerrir pour se mettre à l'abri.

Un nouveau retard et il y en aurait d'autres. La secrétaire d'État Vorgine appela pour dire que Liensun prévenu rentrait sur-le-champ à Cooktown, et attendrait le dirigeavion pour gagner la mer de Ross. C'était une jeune femme très énergique et Liensun avait trouvé là une collaboratrice extraordinaire. Normalement, c'était Songe qui aurait pu tenir ce rôle, mais elle préférerait trafiquer, manœuvrer dans certains milieux douteux. Pour l'instant elle se trouvait en Patagonie orientale. L'appel de Vorgine transitait par la Nouvelle-Amsterdam.

— Je fais préparer une cabine pour vous, lui annonça Tom-Tom, plus commode puisque notre radio est meilleure que celle du baleinier. Vous pouvez demander ce que vous voulez, nous ne serons que trop heureux de vous faire plaisir.

— Je me demande si je ne devrais pas essayer de prévenir Jdriège, mais je ne sais comment faire. C'est le petit-fils de Lien Rag, il possède l'ADN qui convient.

— Je crois que les Roux n'aimeraient pas l'idée de donner leur sang. C'est peut-être une idée que je me fais, mais je pense que j'ai enregistré cette pensée à la suite d'un incident quelconque. Il faut que j'y réfléchisse.

Dans la journée il se confirma qu'une tempête avec des vents de trois cents kilomètres-heure balayait toute la région au nord de la mer de Ross, et que même le détroit de Magellan était concerné.

Farnelle vint visiter Lien Rag et s'entretint ensuite avec Yeuse dans la cabine déjà préparée par les Simone. Un jeune steward vint leur proposer des boissons chaudes et fraîches, des pâtisseries. Farnelle lui annonça qu'avec Danglov ils avaient, de leur propre initiative, fait prévenir Jdriège.

— Mon bonhomme est descendu du côté des falaises de glace où ne restent qu'une dizaine de Roux, surtout des vieux, très aimables d'ailleurs, heureux de recevoir un peu de tabac et de la vodka. Ils vont essayer de prévenir Jdriège, mais évidemment notre demande les surprend, leur paraît inexplicable. Ils ne pensent pas que le garçon puisse intervenir dans la guérison du père de son père.

— Tu n'as pas parlé de transfusion sanguine ? Il paraît qu'ils n'aiment pas ça.

— Non.

On vint prévenir Yeuse que la communication était établie avec Lienty, à bord du dirigeavion réfugié comme prévu à l'abri de la péninsule Palmer, à l'ouest. Il ne pouvait dire quand il pourrait décoller. Il ferait le maximum, mais la révision ne pouvait être remise à plus tard. L'appareil avait beaucoup servi au cours des vingt dernières années et devait être entretenu souvent.

— Si les mécanos sont prêts à intervenir, ce sera rapide, dit-il pour la rassurer.

CHAPITRE 30

Plusieurs lanchas se succédèrent pour charger les moteurs achetés par l'Indien Mataxa qui lui remit le solde de la somme promise. En tout elle venait de recevoir trois cent mille océanos, ce qui représentait une fortune. Contre cette somme elle pouvait par exemple recevoir deux mille tonnes de fuphoc, ce qui était énorme. Lorsque la dernière chaloupe pontée s'éloigna et qu'elle resta seule, elle se mit à danser dans l'entrepôt où restaient encore pas mal de moteurs. Mataxa lui avait dit, mais sans s'engager, que peut-être ses correspondants en prendraient encore une certaine quantité.

Elle referma son entrepôt et emprunta un glisseur-taxi pour rentrer à son hôtel. Ici, on ne parlait plus de traintel, mais carrément d'hôtel, à l'ancienne mode. Elle y occupait un appartement très confortable, mais le prix de la nuitée était pharamineux. Cet établissement disposait d'un groupe électrogène privé, car les coupures d'électricité devenaient fréquentes. Le moindre retard dans les livraisons d'huile avait des conséquences immédiates sur la vie quotidienne, et surtout sur l'activité générale. La Patagonie orientale manquait de centrales et Songe avait appris qu'elle utilisait de vieilles locos nucléaires pour pallier ce manque.

D'ailleurs, la Patagonie occidentale faisait de même, mais les mines de charbon, jadis inondées et aujourd'hui asséchées, commençaient à produire un combustible appréciable, malgré sa pauvreté calorifique.

Dans sa chambre elle compta et recompta ses océanos, n'envisageant pas pour l'instant de les mettre en banque. Dans les jours suivants elle chercherait comment les investir, mais ne comptait pas rentrer aux Kerguelen où la vie était trop austère à son sens. Ici, malgré les difficultés de chauffage et d'éclairage, la vie nocturne était toujours aussi excitante. On s'éclairait avec des lampes à huile, on construisait des cheminées pour brûler des déchets de bois. Des déchets de ce bois fossile que les gens du Nord livraient à bord de radeaux bricolés. Songe savait que ces gens-là travaillaient pour les Aiguilleurs de l'Altiplano, et qu'en échange de ce bois fossile ils achetaient des objets manufacturés, des appareils électroniques, de la nourriture.

Ce soir-là, n'ayant pas envie de sortir en ville, elle descendit à la discothèque de l'hôtel et s'amusa follement avec une bande de jeunes noceurs. Comme d'habitude, elle but un peu trop, remonta avec un garçon qui lui fit plusieurs fois l'amour alors qu'elle s'endormait. Mais au petit matin, folle d'inquiétude, elle courut vérifier si ses trois cent mille océanos étaient

toujours dans leur cachette. Ils n'avaient pas été volés par son amant d'une nuit, dont elle ne se rappelait même pas le visage. Elle décida de s'attarder dans sa baignoire, en regardant la télévision. Elle somnolait dans son bain moussant lorsqu'un journaliste donna les informations.

— Le président Reiner en personne a dirigé la saisie de six lanchas originaires des archipels de la côte Pacifique. Elles étaient chargées de moteurs d'un type ancien, mais le président Reiner a déclaré qu'ils étaient destinés à équiper des chaloupes d'une organisation subversive, installée du côté des îles Campana, et plus au nord Chonos et même Chiloé. Ces moteurs sont considérés en Patagonie occidentale comme matériel stratégique et interdits à la vente. On ignore où ces lanchas ont été chargées, mais certainement ici dans Magellan Station. Nous n'avons pu obtenir une déclaration de la présidence, cependant on nous a promis qu'il y aurait bientôt un communiqué. Nous vous rappelons qu'un traité d'assistance a été conclu entre la présidente Cabana et le président Reiner pour lutter contre des menaces bien précises venues du Nord.

Peu à peu Songe s'était relevée hors de son eau mousseuse et ne se rendait pas compte qu'elle frissonnait.

— Merde, c'est quoi cette connerie, quel traité ? Mais je croyais que le commerce était entièrement libre. Cette salope de Léonora Cabana s'en vante tous les jours dans les médias, que la libre circulation des marchandises est totalement encouragée par les pouvoirs publics.

Elle se réfugia auprès du radiateur, s'essuya avec rage, enfila un peignoir de bain. Elle n'allait pas se laisser faire. Il y avait désormais un délégué faisant fonction de consul représentant les Kerguelen dans la capitale, un neveu de la famille Carminale. Toujours ceux-là. Liensun était forcé pour leur clouer le bec de les combler d'honneurs et de postes. Le neveu, Aldro Carminale, était dans la Patagonie orientale depuis plusieurs semaines et y menait joyeuse vie. Elle lui téléphona, n'eut que son secrétaire patagon qui s'exprimait très mal en anglais. Le voyageur Carminale était absent jusqu'à la fin de la semaine. Il était invité par une société aéronautique, au Nord. À tous les coups une partie fine.

— Un connard de plus. Ah, il s'entoure bien, Liensun. Finalement il ne sait comment s'en sortir. La politique c'est pas son fort, les magouilles commerciales, oui. Et à Lacustra s'il a réussi, c'est parce que tout était basé sur les affaires et pas autre chose. Il a beau jeu maintenant de dire qu'il avait voulu construire, non, édifier la cité idéale. C'est qu'il se rengorge encore de ce succès. Cité idéale, tu parles ! Il espérait s'enrichir, devenir l'homme le plus puissant de la Terre. Il voulait dépasser le Kid, le bonze Tharbin.

En même temps, elle s'habillait fébrilement, se demandait si elle devait

avertir Liensun, mais il fallait passer par les radios néos et ça c'était à ne pas faire. Finalement elle ne savait à qui s'adresser. Reiner ? Le président occidental ? Il l'impressionnait. Lorsqu'elle lui avait avoué qu'elle avait vendu ses premiers moteurs à la Caste, il avait paru ne pas accorder le moindre crédit à ses avertissements. Mais en réalité il s'en était soucié, la preuve ce traité de merde conclu avec la Cabana. Bon sang, après une partie de jambes en l'air sûrement. Cette présidente ne savait pas faire autrement pour convaincre ses partenaires. Reiner était autrefois le conseiller de Yeuse, il appréciait Lien Rag et au fond elle était pour ainsi dire l'épouse du fils de Lien Rag, enfin sa compagne. Mais Reiner était-il favorable à Liensun ?

On frappa à sa porte et elle prit peur, mais ce n'était que le garçon d'étage qui lui apportait son petit déjeuner sur une table roulante. Elle crut reconnaître le garçon qui avait partagé sa nuit mais n'en était pas certaine. Lui se comportait comme un serveur attentionné, c'est tout.

Lorsqu'elle fut prête, elle ne sut où aller, qui contacter. Les relations avec les Kerguelen étaient bonnes, même si la Cabana n'avait pu fourrer Liensun dans sa couchette, enfin elle ne le pensait pas. Devait-elle demander une entrevue ? La pensée de devoir s'expliquer humblement devant cette fille au dynamisme endiablé l'humiliait. Elle pouvait tout de même expliquer son ignorance du traité, ce qui pour la compagne d'un chef d'État la fichait mal.

Dans le hall un homme et une femme s'approchèrent d'elle.

— Voyageuse Songe ? Police d'État. Nous avons à vous parler immédiatement.

CHAPITRE 31

Homéran disparut un jour et Césaire se retrouva seul avec son autre compagnon, Galias. Au réveil, ce dernier avait cru que son ami était au-dehors, mais lorsqu'il sortit de l'igloo, il ne le vit nulle part et alerta Césaire qui releva quelques traces se dirigeant vers l'est, mais ne comprit pas pourquoi Homéran les avait quittés en pleine nuit.

— Il avait des hallucinations depuis quelques jours, lui confia Gallas. Il croyait que sa famille l'attendait pas très loin d'ici. Je l'avais retenu par deux fois alors qu'il voulait aller dans une autre direction que le nord.

— Tu aurais dû me le dire.

Ils perdirent la journée à essayer de le retrouver, mais peine perdue et Césaire décida de continuer vers le nord. Parfois il doutait lui-même de sa raison, croyait apercevoir des constructions multiples qui s'élevaient à l'horizon et il retenait l'envie de courir vers elles. En général c'était la configuration ruiniforme de la banquise qui le plongeait dans l'erreur. Les congères accouraient du nord avec les puissants courants d'air qui balayaient cette zone. Ils n'avaient plus retrouvé trace de Roux ni d'Inuits et ils n'avaient pas parcouru plus de trois cents kilomètres depuis l'abandon du bateau.

— Vous croyez qu'Homéran aurait essayé de rejoindre le *Staple* et le Doge Sunday ?

— Pas en se dirigeant vers l'est.

— Homéran affirmait que l'océan était libre à l'est, que cette banquise était arrêtée par un ancien courant qui longeait les côtes de l'Amérique, jadis, un courant chaud. Peut-être pensait-il que le Doge avait pu remettre le baleinier à flot et remonter le long de ce courant. Il l'appelait le Gulf Stream, je crois.

Césaire pensait avoir lu ce nom sur une vieille carte, mais ignorait qu'il s'agissait d'un courant chaud. Peut-être jadis en était-il ainsi, mais où désormais ce Gulf Stream trouverait-il à se réchauffer ?

Ils devaient faire deux kilomètres à l'heure, mais s'arrêtaient au bout de cinq pour bâtir un igloo. Au lieu de se perfectionner dans cet art inuit, ils avaient de plus en plus de mal à fabriquer un abri, même sommaire, à cause de leurs mains aux engelures éclatées. Ils fouillaient dans la glace pour se réfugier au fond d'un trou où ils se serraient l'un contre l'autre.

Ils n'avaient à manger que des céréales précuites et Césaire les donnait en toute petite quantité, soit une pleine main qu'ils dévoraient debout en se regardant avec méfiance.

— Votre carte, elle ne sert à rien puisque la banquise n'existait pas quand elle a été dressée. Et du temps de la glaciation, celle qui réunissait l'Europe à l'Amérique avait été en quelque sorte civilisée, puisque de nombreux réseaux la traversaient.

Césaire n'écoutait pas et marchait. Dans les tempêtes de glace ils s'allongeaient sous leur sac de couchage et attendaient que ça passe. Ils poursuivirent en vain des lièvres arctiques et même, un jour, un renard blanc.

Certains jours Galias psalmodiait la même rengaine :

— Il fallait pas, il fallait pas quitter le bateau, nous l'avions bien dit, mais c'était comme pisser dans l'eau.

Dans ce cas, pour ne plus l'entendre, Césaire hâtait le pas et l'autre se mettait à pleurnicher qu'il ne pouvait pas suivre. Un soir ils n'eurent pas la force de creuser leur trou habituel et s'endormirent en plein air. Puis Césaire réalisa dans son sommeil qu'ils allaient périr. Il secoua son compagnon, le força à se relever et à marcher. L'autre titubait mais suivait, et au jour ils s'arrêtèrent pour construire un semblant d'igloo et s'y réfugièrent. Ils y restèrent vingt-quatre heures et ce fut une odeur d'huile brûlée qui les réveilla.

— Ça sent la friture, dit Galias.

Césaire fonça à quatre pattes, enfonça d'un coup de poing la murette de fermeture, se redressa. Il regarda autour de lui et le vit, un petit convoi ferroviaire, à l'ouest, qui brûlait certainement une mauvaise huile car son échappement envoyait des nuages noirs, graisseux vers le ciel bas.

— Un mirage, dit Galias blasé. J'ai déjà eu le même un jour. Faut pas y croire.

— Je vais voir quand même, dit Césaire.

CHAPITRE 32

Le médecin général convoqua Yeuse dans la cabine de Lien Rag. Il s'était juché sur une commode où les infirmières rangeaient différentes choses, et balançait ses courtes jambes à son habitude. Tom-Tom arriva également.

— Je dois opérer au plus tard demain, et ce fichu appareil volant n'est pas encore arrivé avec le fils président de mon patient.

— Tempête plus longue que prévu, dit Tom-Tom.

— J'ai essayé de trouver parmi notre population simone des donneurs ayant une composition sanguine la plus proche possible de celle de notre ami. Bon, j'en ai sélectionné trois. Nous avons une quantité de sang plus réduite que la vôtre, mais encore importante vu notre petite taille. Elle approche des quatre litres. Donc je vais opérer et je me servirai de ce sang simone. Ces trois sélectionnés vont donner chacun un litre. Ils seront très affaiblis, mais j'espère que la quantité suppléera à la qualité. Si Liensun arrive, je ne lui prendrai qu'un litre, un litre et demi maximum.

Lien Rag, adossé à un oreiller composé de plusieurs autres réunis par une couturière du bord, leur souriait sans l'ombre d'une quelconque inquiétude. Yeuse ne pouvait supporter ce calme, cette sérénité. Elle y voyait une trahison. Lien Rag donnait l'impression que désormais peu lui importait de vivre ou de mourir, qu'il était prêt de toute façon, et elle ne l'admettait pas. Elle voulait qu'il vive, qu'ils restent ensemble le plus longtemps possible. Ils avaient été si longtemps séparés que maintenant ils ne devaient plus se quitter.

— Voilà ce que j'avais à vous dire. Je vais travailler sur vos jambes pendant des heures, et je ne souhaite pas avoir quiconque dans les miennes durant ce temps de travail délicat. Je vous serai reconnaissant, Yeuse, de ne pas venir à tout moment demander où j'en suis.

— J'étais bien décidée à ne pas le faire, répliqua-t-elle sèchement.

— Ne vous fâchez pas, je mets simplement les choses au point. J'ai donné des ordres dans le cas où si par miracle le président Liensun amerrissait ici, il soit immédiatement conduit à bord pour qu'on lui soutire son sang. Une chaloupe sera mise à l'eau.

Il sauta à terre, roula vers la porte, disparut. Tom-Tom essaya d'expliquer que le docteur Tupi-Tupi était toujours ainsi, et qu'en fait il était très

compatissant, mais cherchait à masquer son sentiment.

Yeuse resta seule en compagnie de Lien Rag qui ferma les yeux.

— Je dois rester à jeun, paraît-il, j’aurais pourtant bien aimé boire un petit coup de bière ou de vodka, mais c’est interdit. Tu sais, je ne pouvais pas mieux tomber avec les Simone et ce sacré toubib. Le dirigeavion n’aurait pas pu faire demi-tour pour venir me chercher et me transporter aux Kerguelen, et à Cooktown l’hôpital n’est pas si bien équipé qu’ici. Il faudra que nous disions à Liensun que c’est là une priorité, qu’il faut revoir de fond en comble l’organisation médicale de notre archipel.

— Liensun a appelé et attend le dirigeavion avec impatience.

— Je n’en doute pas. Et Lienty fera le maximum, sans mettre en péril cet appareil. Sans le dirigeavion nous ne serions plus qu’un État isolé, en quelque sorte.

Tupi-Tupi fit parvenir à Yeuse deux cachets pour qu’elle trouve le sommeil et elle se réveilla reposée le lendemain matin, se rendit dans la cabine de Lien Rag. Elle ne put entrer, car on lui rasait les jambes en vue de l’opération qui débiterait dans moins d’une heure maintenant. Le dirigeavion n’avait même pas atteint les Kerguelen, apprit-elle.

Et puis des cris, des bruits s’élevèrent dans les coursives du grand bateau et Lien Rag, se souvenant des insurrections des jeunes Simone, jadis, crut à une affaire similaire mais soudain un être nu, ruisselant d’eau de mer, sa fourrure constellée de morceaux de glace, fit irruption dans la cabine de Lien Rag.

— J’ai fait au plus vite, dit Jdriège, qui venait de traverser la mer intérieure à la nage avant de se hisser à bord de la *Chimère*.

Poursuivi par les gardes de veille, il avait dû bousculer un peu tout le monde avant d’arriver jusque-là.

CHAPITRE 33

Dès minuit quinze, Louria et Harold purent suivre sur l'écran du portable les images virtuelles d'Altaï. Le puissant rayon laser, dès que ce morceau de Lune fut dans la ligne de visée, attaqua le sommet de la coupole et désagrégea en partie la réunion des grosses nervures de renfort. Puis l'émission cessa, reprit deux minutes plus tard et profitant du mouvement orbital de la masse, attaqua plus bas. Louria envoya un e-mail pour dire que c'était suffisant et que l'on pouvait interrompre l'opération.

— Ce ne sont que des images reconstituées, dit-elle, grâce au radiotélescope, mais je pense que ce sera suffisant pour faire réagir les biologiciels.

Ils attendirent encore un peu devant l'image d'Altaï qui poursuivait sa course orbitale et allait bientôt disparaître puis Louria éteignit l'écran.

Peu après son téléphone portable sonna. C'était Fortalès. Les perturbations causées par la mobilisation de toutes les centrales du Petit Cercle polaire avaient été insignifiantes.

— Pratiquement nulles. Je vous remercie d'avoir tout fait pour que votre expérience soit aussi brève que possible. Ne reste qu'à souhaiter qu'elle vous apportera des résultats concrets.

Après quoi Louria alla s'allonger sur la couchette, mais garda les yeux ouverts. Dans la nuit, Harold se rendit compte qu'elle ne dormait pas et essaya de la rassurer.

— Tu as fait le maximum pour que ça marche, tu n'as plus qu'à attendre le résultat.

— Ce n'est pas ce qui me tracasse, mais la pensée de me rendre demain matin chez Cristella, à son retour, et d'arborer un air naturel. Je me demande si j'en serai capable.

— Je pense que oui, fit Harold.

Cette affirmation la troubla.

— Veux-tu signifier par-là que je suis une hypocrite ?

— Non, mais dans ton travail tu n'es plus la même femme. Tu endosses

une cuirasse qui te transforme en quelqu'un de froid et de distant.

Pourtant, lorsqu'elle sonna chez Cristella, sa main tremblait. Depuis sa draisine elle avait guetté son retour, mais avait dû faire un effort considérable pour quitter son véhicule. Lorsqu'elle pénétra dans le logement, elle constata que Cristella avait l'air fatiguée.

— Vous ne vous sentez pas bien ? Je vais vous laisser.

— Non, ce n'est pas grave, j'ai mal dormi. Rom a fait un cauchemar. Il s'est réveillé en sursaut et quand à mon tour je me suis réveillée, il était assis sur sa couchette avec son échiquier qu'il manipulait avec une véritable frénésie. Je ne vous cache pas qu'il m'a fait peur.

J'ai cru qu'il agissait en état de somnambulisme. Je lui ai dit que ce n'était pas l'heure de jouer, mais il ne m'a pas répondu. Alors, pour la première fois depuis la mort de son père, j'ai osé porter la main sur la console de jeu pour la lui prendre et il m'a frappée. Rien de grave, mais il a serré son poing droit, l'autre tenant l'échiquier, et il m'a frappée en pleine poitrine. J'ai quitté la pièce et suis allée m'asseoir ici, dans le séjour. Il a fini par venir s'excuser, mais il avait toujours l'échiquier dans les mains. Il m'a dit qu'on avait voulu lui faire du mal. Je lui ai dit que personne ne pouvait lui faire du mal tant qu'il était auprès de moi. Ça l'a énervé et il m'a crié que c'était à son échiquier qu'on avait voulu s'en prendre. Et il a ajouté que vouloir abîmer son échiquier, c'était faire souffrir son père.

Elle s'assit sur un canapé et prit sa tête entre ses mains.

— J'ai été terrorisée et je le suis encore. Voyez-vous, je crois que mon petit garçon est envoûté, envoûté par son père. Et je vais aller trouver un chaman inuit, installé dans cette station, qui désenvoûte les gens.

Louria s'assit à côté d'elle, mit son bras sur son épaule et l'attira vers elle.

— Vous ne pouvez faire ça, Cristella. Vous êtes une scientifique et vous n'acceptez pas ces superstitions. Vous savez très bien que les gens comme ce chaman sont des charlatans. Aucun Inuit ne viendrait s'installer dans cette station pour faire fortune avec des incantations, des simagrées ridicules.

— Charlster l'habite complètement et je veux que l'âme de son père l'abandonne, que Charlster repose en paix et que mon petit garçon soit un enfant comme tous les autres. On me dit qu'à l'école il est brillant, mais qu'il ne joue pas avec ses camarades, et que même il paraît les mépriser. D'ailleurs les petits élèves de son groupe le détestent.

Émue par le désespoir de Cristella, culpabilisée de faire surveiller l'enfant par vidéo et audio, Louria ne savait plus très bien où elle en était. Sa fameuse

cuirasse de scientifique dont Harold avait parlé, il l'avait profondément blessée, venait de voler en éclats.

— Cristella, il faut que je révèle...

Mais d'un seul coup un barrage psychologique l'empêcha de poursuivre. Elle avait failli tomber dans le piège, s'était laissé émouvoir par les pleurs de cette femme dont elle ne devait jamais oublier le portrait moral qu'on avait dressé d'elle jadis. Une simulatrice qui avait réussi à se faire passer pour une scientifique d'expérience, jusqu'à atteindre le poste de directrice d'un observatoire, celui de 87°7 Station. Depuis on avait clarifié ses affirmations, démolit son cursus universitaire.

— Que voulez-vous me dire ?

— Rien, à vrai dire, je ne ferai que répéter ce que nous savons l'une et l'autre, que Rom est un enfant psychologiquement perturbé. Souvenez-vous, Charlster l'a ignoré des années et voilà qu'à l'approche de sa mort il se prend d'affection pour lui. Cet enfant suprêmement intelligent souffrait de ce mépris, et lorsque son père lui a ouvert les bras il s'y est jeté avec une grande passion, une adulation totale. Son père meurt et il reste seul avec ce débordement d'amour. Amour qu'il reporte sur cet échiquier.

— Vous alliez me révéler quelque chose sur cet échiquier, fit Cristella sèchement, cessant de cacher son visage dans ses mains. Vous avez déjà découvert que ce jeu n'était pas ordinaire. Vous avez pris des photographies et cette neurologue, un peu trop excessive à mon avis, a fait soi-disant des prélèvements. Je me demande si elle n'est pas la responsable de cette scène nocturne, de cette crise violente de Rom. Au lieu de prélèvements, elle a peut-être injecté quelque chose dans cet échiquier. Oh, si je le pouvais, je le détruirais.

Louria frissonna tout en observant discrètement la mère de Rom, se demandant si elle était sincère ou bien si elle jouait. Quel intérêt aurait-elle eu à simuler la détresse ?

— Je ne vais pas le détruire, mais je vais l'apporter chez ce chaman pour qu'il le rende inoffensif.

— Pourquoi dites-vous que Charlster hante l'esprit de Rom ? demanda soudain Louria. Soupçonneriez-vous l'échiquier d'y être pour quelque chose ? Il y a quelques jours vous pensiez que Rom en avait fait un objet fétiche parce qu'il venait de son père, mais vous sous-entendiez également que Charlster l'avait modifié pour que l'enfant imagine qu'il était toujours en contact avec lui. Ce qui aurait été facile à réaliser avec un ordinateur quelconque, aussi simple que celui que l'on place dans ces consoles. Cristella, vous en savez

plus que vous ne voulez bien me l'avouer. Je trouve cette histoire de chaman pas très claire. Chez qui songez-vous aller pour faire soi-disant désenvoûter Rom et cet appareil ?

— Vous m'accusez de vous mentir, alors que vous-même ne cessez de le faire ? Je ne sais ce que vous manigancez avec cette neurologue, mais sachez que je suis terrifiée, et que je préfère aller chez ce chaman, pour qu'il libère Rom de ses obsessions et transforme ce jeu en un appareil quelconque, plutôt que de vous laisser accomplir quelque chose de terrible contre mon fils.

— Cristella, fit Louria ayant complètement récupéré la maîtrise d'elle-même, je ne fais qu'exécuter les instructions de Fortalès. Si vous ne vous montrez pas coopérative, il y aura des chances pour que vous soyez séparée de votre fils. Je crains qu'outre le souvenir de Charlster, cet enfant ne subisse de votre part un harcèlement subtil. Vous savez très bien que vous ne pouvez fuir loin d'ici, loin de cette station, que votre domicile est sous surveillance. Est-ce que par hasard vous auriez, sinon revu mais été en contact avec Opérasque, l'ancien président du gouvernement ? Vous avez été sa maîtresse, on peut dire son esclave et sur son ordre vous avez subjugué Charlster avant qu'il ne se révolte, vous écarter de sa vie. Plus tard il vous a pardonné, vous a admise auprès de lui, mais étiez-vous de votre côté complètement libérée d'Opérasque ? Et ce chaman ne serait-il pas par hasard un de ses complices ?

— Vous perdez la tête, murmura Cristella. Vos recherches, vos contraintes, je suppose que vous risquez votre poste de directrice de NPST si vous échouez, vous font imaginer n'importe quoi. J'en ai terminé avec Opérasque, mais je cherche à protéger Rom. C'est tout ce que j'ai dans ma vie. Et ce qui s'est passé cette nuit ici m'a vraiment bouleversée, au point que je peux avoir un comportement suspect, je m'en rends compte.

— Si vous commettez la bêtise d'aller voir ce chaman avec cet échiquier, on ne vous laissera pas faire et vous le savez bien. Que s'est-il exactement passé cette nuit dans le compartiment à coucher de votre fils ?

— Je vous l'ai dit, il était réveillé et jouait frénétiquement avec cet échiquier.

— Il parlait ?

— Il murmurait très bas, si bas que je n'ai pas compris ce qu'il disait.

— Maintenant dites-moi, Cristella, est-ce que quelqu'un d'autre murmurait également dans le compartiment de Rom ?

CHAPITRE 34

Un soir, à l'heure où il devait remonter à bord de la barge, Kurty lui expliqua qu'il allait passer la nuit dans la Locomotive, car il devait étudier tous les mécanismes multiples de cette machine pour pouvoir la maîtriser.

— Elle peut m'aider considérablement dans mon travail, encore faut-il que je devienne familier de ses nombreuses possibilités. Je suis certain que je pourrais l'utiliser déjà pour déblayer le sol, le niveler, pour déposer les rails. Je suis exténué par ce genre de travail stupide et j'aimerais que l'on m'aide. Comme nous sommes seuls et que tu dois rester à la surface, je dois trouver du secours auprès de la Locomotive.

— C'est-à-dire que je vais rester seule durant ces dix-sept heures de nuit noire ? À tout surveiller, que la coque de la barge ne se refroidisse pas et que la glace ne la compresse pas. Vérifier également tous les autres appareils, tressaillir si les dispositifs d'alarme se manifestent parce qu'un phoque plus hardi que les autres se rapprochera de la barge ?

— Je suis désolé, mais il faut que je le fasse. Je suis certain d'en retirer une grande expérience et surtout un grand profit. Si grâce à elle nous pouvons réduire ce temps de travail qui risque de s'étirer sur des années, tu en seras la première heureuse. Je te demande un peu de compréhension. Tu es une fille courageuse, tu l'as déjà démontré à plusieurs reprises, et ce n'est pas parce qu'une alarme clignotera au rouge que tu vas t'affoler. Je reste quand même en contact avec toi puisque je vais brancher le câble du téléphone sur la Machine.

— Tu ne m'as jamais dit que c'était possible lorsque tu t'y enfermes des heures durant.

— Je l'ai découvert aujourd'hui et cela te prouve que d'autres secrets nous échappent encore, et que je vais les mettre au jour peu à peu.

Elle ne pouvait l'accuser de mensonge sans remettre en question leur entente, la confiance que chacun mettait en l'autre. Elle accepta donc cette explication et se prépara pour une nuit solitaire. Elle vérifia le générateur d'air pulsé. Son réservoir était plein et il fonctionnerait douze heures sans qu'elle s'en préoccupe. Les relevés de température en différents points de la coque, aussi bien à bâbord qu'à tribord et sur le fond, étaient tous entre trente et trente-cinq degrés, tiédeur suffisante pour empêcher la banquise d'adhérer à la

coque. Elle savait qu'à la moindre chute du thermomètre ce serait rapide. Il suffisait qu'un glaçon s'accroche pour que tous les autres s'agglomèrent et que la pression sur la barge devienne dangereuse.

Il était vrai que les phoques s'aventuraient jusqu'à nager dans l'eau libre autour de la grande plate-forme immobile. Ils étaient surpris de trouver la possibilité de plonger pour attraper du poisson et ne s'en privaient pas. Ils ne paraissaient pas impressionnés par les différents bruits des moteurs, alternateur, compresseur, générateur d'air chaud ni du frémissement continu de la coque. Elle pouvait les voir remonter sur la banquise avec de gros poissons dans la gueule. Ils étaient sympathiques. Elle aurait dû dire : elles étaient sympathiques, car c'était une colonie d'otaries qui squattaient la banquise près de là.

Elle se coucha très fatiguée comme les autres soirs, mais au lieu de dormir d'une seule traite, elle se réveilla à plusieurs reprises, de crainte qu'un appareil ne soit tombé en panne. Seul le générateur d'air était arrêté, Kurty lui ayant demandé de le relancer vers les huit heures. Au fond il n'utilisait pas la lumière du jour que filtrait déjà la banquise, mais des projecteurs puissants. Il branchait ceux-ci sur la Locomotive où le réacteur d'un type inconnu continuait de fournir toute l'électricité désirable. Aucune radioactivité ne polluit l'eau ambiante et elle se posait des questions.

À huit heures moins le quart, Kurty l'appela.

— Tu as pu déjeuner ? s'enquit-elle.

— Et comment, un plantureux repas. Je vais sortir maintenant, tu peux envoyer l'air.

— Hé, n'as-tu pas passé des heures à faire des recherches sur les mécanismes ?

Il n'écoutait plus et elle se hâta de lancer le compresseur. Dès qu'il apercevrait les bulles s'échapper du relais il sortirait du sas. Il n'avait pas pris le temps de lui répondre.

C'est à partir de midi, alors qu'ils marquaient une pause dans le déblaiement du fond de la mer, elle avec le treuil, lui la guidant vingt mètres en dessous, qu'elle se demanda s'il remonterait avant la nuit ou déciderait de la passer dans la Locomotive. Elle n'osa lui poser la question lorsqu'il se manifesta après avoir pris un déjeuner rapide dans la Machine.

À cinq heures du soir, alors que la nuit était totale et qu'elle manœuvrait le treuil à la lumière des projecteurs, il annonça que la journée était terminée et qu'il remontait à bord.

Il surgit comme d'habitude dans l'eau libre autour de la coque. Il fallait tout de même viser juste, car en certains endroits l'épaisse banquise n'était qu'à deux mètres de la barge. Elle l'aida à retirer son masque de plongée, en réalité un casque intégral, à se déshabiller. Il alla sous la douche brûlante, puis passa l'inspection de tous les appareils et du tableau de bord. Elle en fut agacée, car il ne paraissait pas lui faire confiance.

— C'est parfait, pas d'alerte cette nuit ?

— Non, mais j'ai espéré qu'un beau garçon essaierait de monter à bord et accepterait de partager ma couchette. De toute façon celle-ci est à une seule place depuis pas mal de temps.

Sur le coup il ne réagit pas, puis comprit et la regarda, surpris.

— Tu me reproches d'être trop fatigué le soir ?

— Je te reproche de ne jamais marquer un jour de repos. Voici vingt jours que nous sommes de retour, après avoir abandonné le *Mistake* de l'autre côté de l'île, et nous n'avons pas chômé. Nous ne pourrions pas tenir ce rythme encore bien longtemps. Il est possible qu'en te retirant dans la Machine pour y méditer, tu régénères ton organisme, mais moi je n'ai que le sommeil pour me refaire une santé et je sens que chaque matin celle-ci est un peu moins gaillarde que la veille.

— Je suis désolé, fit-il avec conviction. Demain nous marquerons un jour de repos... Non, c'est impossible, car j'ai lancé un programme sur l'ordinateur de bord de la Loco et je dois descendre en prendre connaissance. À partir des données que je vais recevoir, je devrai en relancer un autre, si bien que je ne pourrai pas remonter la nuit prochaine, mais je te promets qu'au petit matin, le lendemain, je serai ici avec toi pour vingt-quatre heures.

Lorsqu'il pénétra dans leur cabine pour se coucher auprès d'elle, elle avait disparu. Il la chercha dans le restant de la barge. Il n'avait établi qu'une seule cabine sommaire et il se demandait où elle pouvait bien être.

Il la trouva allongée dans un sac de couchage à l'intérieur de la réserve de nourriture. Dans le rayon de sa lampe elle paraissait dormir, mais il savait qu'elle faisait semblant.

— Je sais que j'exagère, dit-il, mais je t'ai proposé avant de commencer ce long travail de te ramener aux Kerguelen. Nous y sommes déjà allés avec les Kalami et tu n'as pas voulu y rester. Tu as accepté de revenir ici avec moi. Je croyais que tu étais décidée à poursuivre notre entente.

— Je suis fatiguée. Pourrais-tu me laisser dormir ?

— Tu serais mieux dans notre couchette.

— Je préfère rester ici pour cette nuit.

Le lendemain matin elle avait déjà préparé le déjeuner lorsqu'il se leva. Il s'équipa en silence et descendit au fond. Elle regarda monter les bulles, énormes au début, puis de plus en plus petites. Lorsqu'elles disparurent, elle se prépara à manœuvrer le treuil comme les autres jours.

Quoi qu'elle fasse, il poursuivrait jusqu'au bout cette idée fixe de s'approprier la Locomotive. Celle-ci ne devait pas livrer facilement ses secrets, mais il était obstiné. Même si elle disparaissait, il poursuivrait cette recherche qui confinait à la folie. Il ne parlait plus d'installer un système vidéo, ce qui aurait été facile à faire. Elle ne savait exactement où en étaient ces travaux de déblaiement.

Un peu avant la trêve de midi, il y eut une série de coups de feu du côté de la colonie des otaries.

CHAPITRE 35

Changi se rétablissait rapidement de son aventure dans la boue des marais. Movane avait réussi à remboîter les articulations de ses genoux, mais il était certain qu'elle souffrirait désormais de rhumatismes, les cartilages et les ligaments ayant souffert. La jeune fille avait opéré grâce à son don de télékinésie, réussissant non à tout remettre en état à distance, mais à manipuler les deux jambes avec infiniment de précaution. En même temps, la souffrance de sa patiente, non exprimée bruyamment, lui permettait de doser ses efforts. Changi était une femme habituée depuis toujours à une vie très rude. Ce qu'elle ne pouvait dire en mots précis, faute d'avoir pris l'habitude du langage, Movane le lisait dans sa pensée. Changi séjournait sur cette exploitation de tourbe depuis dix ans, et elle travaillait pour un propriétaire qui ne lui rendait visite que lorsque sa caravane passait dans le coin, environ tous les six mois. Elle devait tailler des blocs et les faire sécher à deux kilomètres de là, dans une bâtisse en dur éloignée de la piste. Le propriétaire redoutait que des nomades ne lui volent sa tourbe. En échange, il donnait quelque argent à Changi et des provisions sommaires, riz, semoule, poisson séché, viande fumée.

Movane apprit qu'il ne passait que trois, quatre caravanes dans le coin au cours d'une année et que Changi se méfiait de certaines. Elle préférerait s'éloigner de la hutte quand elle entendait les chameaux blatérer de fort loin. C'est ainsi qu'en voulant se cacher dans le marais, elle s'était enlisée.

Dans son idée, Movane appartenait à un peuple surnaturel qui d'ordinaire se montrait cruel avec les humains, mais par chance cette créature-là était compatissante. La créature c'était donc elle, Movane. Changi se montrait aimable, serviable, mais dans le fond, son être ne souhaitait qu'une chose, que cette créature bizarre disparaisse.

— J'ai peur des guerriers de Oul-Azam, lui dit Movane. Ils me chassent, mais je leur ai échappé.

Changi connaissait ce seigneur de la guerre qui parfois s'aventurait avec ses hommes dans ce coin. Mais elle savait aussi que pour l'instant il se cantonnait dans la région de l'ancienne station de Landal Gobi. Elle raconta que voici longtemps il y avait des réseaux ferrés par ici, et même tout à côté, et qu'avant qu'elle vienne on chargeait la tourbe sur des wagons. Il avait fallu creuser un tunnel dans la glace pour accéder et exploiter les tourbières.

Dans son esprit, Movane lut que Oul-Azam ne pouvait quitter Landal Gobi. Et une image apparut, celle d'un gros objet oblong que Movane prit d'abord pour le dirigeable de Tharbin. Cet aérostat devait souvent survoler le pays et impressionner la simplicité de Changi.

Elle lui demanda si elle l'avait vu et Changi éclata de rire, répondit que c'était trop loin de chez elle, mais que des caravaniers avaient aperçu la chose qui s'élevait dans le ciel comme une pagode tout en longueur. Movane comprit son erreur. Ce n'était pas au dirigeable qu'elle faisait allusion mais à la navette sur son pas de tir.

— Mais pourquoi Oul-Azam reste-t-il tout le temps à Landal Gobi au lieu de patrouiller autour avec ses hommes ?

Changi dit qu'elle avait longuement parlé avec des nomades qu'elle connaissait bien et qui passaient à proximité de cette ancienne station. Ils lui avaient raconté une histoire qui l'avait impressionnée, semblait-il. Elle regarda autour d'elle avec inquiétude avant de murmurer que la grande chose debout comme une pagode était hantée, et que les gardiens avaient tellement peur que plus de la moitié avaient préféré s'enfuir, et que seuls les guerriers de Oul-Azam montaient désormais la garde. Et il était vrai que ces hommes pourtant courageux avaient entendu de curieux bruits, et même la chose s'était fâchée en envoyant des nuages de fumée si pestilentiels que tous avaient dû fuir pour respirer normalement. Toute cette tour avait comme disparu dans un brouillard. Il s'était dissipé lentement et la chose était toujours là, mais nul n'osait s'en approcher.

Movane comprit que Zixiss avait procédé à un essai de lancement, mais n'avait pu faire décoller la navette.

CHAPITRE 36

Ils suivaient cette voie unique, étroite, bien en dessous des normes habituelles, depuis trois jours et aucun convoi ne les avait dérangés, ni dans un sens ni dans l'autre. Pourtant Césaire avait relevé des traces indéniables d'un trafic, des taches d'huile, certainement du fuphoc, quelques déchets provenant du système de freinage des wagons.

— L'existence de cette ligne est incompréhensible, ne cessait de répéter Galias.

— Vous avez vu comme moi ce convoi descendre vers le sud ?

— Oui, mais il n'est pas remonté vers le nord. Je ne comprends pas ce qu'il allait faire dans le sud.

Césaire avait examiné l'implantation de cette voie étroite, pouvait certifier qu'on avait sommairement nivelé la banquise, mais que les deux rails se tortillaient dans tous les sens pour passer entre les congères, les blocs de glace immobilisés sur place après un long parcours. Pour un voyageur, le trajet devait énormément fatiguer à cause des cahots fréquents.

— C'est une voie avec des traverses incorporées que l'on dépose rapidement. Chaque tronçon mesure quinze mètres environ, et il suffit d'une motrice et d'un wagon plat pour faire le travail. Ces tronçons sont assez légers, mais nécessitent soit une équipe de huit hommes, soit un engin élévateur. Il faut croire que quelqu'un eut un grand intérêt à établir cette ligne, car le prix de revient est quand même élevé. Je me demande si elle est reliée à un grand réseau de la Panaméricaine.

Galias, lui, n'y connaissait rien en matière de chemin de fer. Il était venu sur Terre au moment du réchauffement et n'avait jamais connu l'époque des grands réseaux. Il avançait entre les rails, butant souvent sur les traverses, les yeux rivés sur la glace, espérant trouver quelque chose à manger. Une seule fois, ils avaient pu se partager une sorte de tablette au goût sucré qu'un passager ou un employé avait laissé tomber par mégarde.

Ce qui vexait Galias, c'était l'implantation de cette ligne nord-sud. Sa théorie sur le Gulf Stream en prenait un sérieux coup dans l'aile, mais Césaire ne trouvait aucune explication à cette installation.

Ils espéraient trouver un poste de ravitaillement, il fallait tout de même que

les convois s'approvisionnent en huile et en eau, et aussi en nourriture. Si vraiment ce petit tracé venait du Grand Nord, il était impossible que des motrices aussi réduites puissent parcourir des milliers de kilomètres sans refaire leurs pleins.

— Pourquoi construire une voie pour un trafic inexistant, continuait à gémir Galias. On m'a raconté que du temps de l'autre glaciation des gens énormément riches faisaient construire des voies pour leur seul usage, afin de ne pas se mêler au trafic normal. Vous croyez que quelque personnage très riche s'est amusé à faire établir cette ligne pour aller chasser le phoque dans le Sud ?

Césaire ne trouvait rien à répondre et d'ailleurs n'en éprouvait aucune envie. Galias l'agaçait au point qu'il avait parfois envie de l'étrangler.

— Imaginez que cette ligne passe non loin du baleinier où le Doge et Homéran se sont peut-être retrouvés ? Ils seraient drôlement surpris.

Ce langage enfantin devenait horripilant et dans ce cas Césaire hâtait le pas, et l'autre lui reprochait de vouloir l'abandonner en pleine solitude glacée, lui rappelait qu'il était un habitant de Flatty tout comme lui, Eugéniste comme lui et qu'il avait fait serment de solidarité.

Ils tombèrent sur un dépôt, un igloo de belles dimensions avec une réserve de fuphoc assez importante et un stock de boîtes de nourriture.

— C'est un miracle, cria Galias, tombant à genoux, brisé par l'émotion.

Ils se jetèrent sur la nourriture, différente de celle à laquelle ils étaient habitués, mais qui paraissait très riche en calories. Ils dormirent ensuite dans cet igloo et au réveil décidèrent de marquer quelques jours de repos en cet endroit.

— Peut-être aurons-nous la chance de voir un convoi s'arrêter. Je serais fort heureux de me laisser véhiculer car j'ai les pieds en sang, disait Galias.

CHAPITRE 37

— Et qu'a-t-elle répondu à ta question ? Y avait-il quelqu'un qui murmurait dans le compartiment à coucher de ce petit garçon ?

— Cristella hésita à me répondre, mais elle n'a pas nié qu'elle avait entendu une autre voix. Elle avait cru que Rom s'amusait à utiliser deux voix comme s'il s'était inventé un interlocuteur, tel que le font les enfants.

Ils avaient rejoint leur traintel et attendaient que l'OSR leur envoie par e-mail les premières images filmées de Rom au cours de la nuit, ainsi que l'enregistrement des bruits. Le mixage ne se ferait que lorsque l'éclairage serait suffisant, sinon les deux techniques se côtoieraient sans se confondre.

— Il lui a semblé, m'a-t-elle répondu, que c'était une voix connue. J'ai insisté, mais elle a refusé de désigner ouvertement Charlster.

— Bon, fit Harold, l'enfant a été réveillé en sursaut cette nuit parce que les logiciens biologiques d'Altaï ont réagi au laser en se commutant sur l'échiquier. L'enfant avait peur et il a écouté l'enregistrement en boucle des paroles gentilles de Charlster. Ce sont des paroles enregistrées avant sa mort. Je me refuse à croire que ce vieux fou puisse intervenir par le canal d'un appareil de jeu. Il est mort et incinéré.

Ils avaient demandé qu'on les serve dans leur compartiment, mais ni l'un ni l'autre n'avait faim. Ils burent seulement une vodka à l'orange, cette dernière, synthétique, laissait un goût amer.

Le portable s'éclaira et un message apparut. La diffusion des enregistrements de la nuit précédente allait se faire dans l'ordre chronologique.

Louria avala le contenu de son verre d'un coup, grimaça, mais ne songea pas à s'asseoir aux côtés d'Harold. Et soudain il y eut, amplifié, un chuchotement.

— Rom, réveille-toi, tu m'entends, il faut que tu te réveilles et que tu prennes l'échiquier auprès de toi. Il vient de se produire un grave événement là-haut, là où je t'ai expliqué qu'il y avait comme une boule... Tu sais bien, Altaï ?

Louria, terrifiée, reculait sans même s'en rendre compte, s'éloignait de son

portable. Elle vint buter contre la couchette où Harold était déjà assis et elle s'y laissa tomber. Le chuchotement se poursuivait et soudain un cri retentissant saccagea leurs oreilles. Ils sursautèrent tous les deux. En même temps une lumière venait d'apparaître, une lumière douce, celle d'une lampe de chevet. La caméra clandestine leur permit de découvrir le petit garçon assis, le visage effrayé, tandis que le chuchotement se poursuivait :

— Tu es réveillé, Rom, es-tu en état de m'écouter ?

Ils virent les lèvres du petit garçon remuer, mais aucun son n'en sortit, tant il était sous le coup d'une grande émotion.

— Il faut répondre, essayer de comprendre ce qui se passe.

Rom reprenait ses esprits et approuvait de la tête. Il finit par parler d'une voix à peine audible, dit qu'il était réveillé. Il prit l'échiquier sur sa table de chevet et le déposa sur ses genoux.

— Voilà, je suis prêt, dit-il d'une voix plus distincte.

— Tu me mets en communication directe, selon la procédure que tu dois connaître par cœur. Si tu ne t'en souviens pas, appuie sur la touche *replay* et tu auras la marche à suivre.

— Oh, je m'en souviens parfaitement, papa.

Harold se leva comme si ce mot lui paraissait inacceptable, mais il se rassit aussitôt.

— C'est très bien, mon chéri, tu es un bon petit et tu as un avenir fantastique devant toi, car tu assimiles les choses les plus ardues avec une facilité époustouflante.

Louria essayait de mieux distinguer l'échiquier d'où sortait cette voix en partie déformée par le système vocal de reproduction, mais elle avait en tête le visage de Charlster durant son agonie.

— La connexion est établie, mon petit chéri, mais évidemment il y a un temps retard car Altaï s'est éloignée de nous et...

— Mais que se passe-t-il, Rom, pourquoi es-tu réveillé, pourquoi joues-tu avec cet échiquier ?

Cristella Marlone, en vêtements de nuit, venait de faire irruption dans le compartiment de son fils.

CHAPITRE 38

Ce fut Farnelle qui partit à la recherche de Yeuse. Elle n'était ni dans sa cabine ni dans le carré des officiers. Tom-Tom essayait aussi de savoir où elle se trouvait. Finalement on la situa dans l'élevage des carolus, ces chiens engraisés pour la table des Simone. Ils en raffolaient et lorsque des gens comme Lien, Yeuse, Farnelle étaient invités à bord, ceux-ci ne redoutaient qu'une chose, être face à un rôti du meilleur ami de l'homme.

— C'est fini, dit Farnelle, tout va bien.

— Une jambe ? Deux ?

— Aucune, dit Farnelle, plus émue qu'amusée par l'humour noir de son amie.

Alors Yeuse s'évanouit et comme les petits Simone ne parvenaient pas à la soulever, ce fut elle qui s'en chargea. Elle trouva d'ailleurs que son amie n'était pas aussi maigre qu'en apparence. Elle put aller jusqu'à l'ascenseur et lorsque l'appareil s'arrêta, Danglov était là. Mais Yeuse se réveillait.

— Où est-il ?

— En salle de réanimation et sous transfusion sanguine. On a prélevé près de deux litres à Jdriège.

— Il doit être épuisé.

Farnelle ne savait à qui elle faisait allusion. Elles purent regarder Lien Rag à travers une vitre, mais il était toujours inconscient. Le docteur Tupi-Tupi surgit dans leur dos et leur annonça qu'il avait dû placer plusieurs mètres d'artères en matière synthétique pour débarrasser les jambes de Lien Rag de celles qui étaient déjà nécrosées sérieusement.

— Il faut le laisser, le temps de la transfusion qui va durer encore un moment.

— Jdriège ? demanda Farnelle.

— Il mange. Il est véritablement affamé.

— Nous avons eu le plus grand mal, intervint Tom-Tom, à lui faire nouer une serviette autour de la taille, car nos infirmières étaient horriblement

gênées. Il prétendait rester nu et ne comprenait pas qu'il les choquait. On a réfrigéré sa cabine. Je trouve que c'est merveilleux d'être dans une telle innocence.

Elles allèrent voir Jdriège. Assis sur son lit médical, un plateau sur les genoux, il les regarda à peine. Il décortiquait avec ses doigts une volaille et examinait chaque morceau avec méfiance, étonné de trouver autant de saveur à une nourriture d'Homme du Chaud. Il se souvenait de certaines fadeurs déplaisantes, à Cooktown et aussi à bord de la *Salamandre* en route vers l'hémisphère Nord.

On avait dû lui raser une partie du bras à l'intérieur du coude, où la canule avait pompé son sang.

— Tu auras certainement des vertiges quand tu voudras te lever, le prévint Farnelle.

Il la regarda comme si elle racontait n'importe quoi. Une Simone chaudement vêtue arriva, écrasée par un gros plateau, et dut monter sur un petit escabeau pour déposer un entremets devant le jeune Roux. Il y trempa son index, le suça et prit la cuillère pour l'attaquer. La petite aide-soignante paraissait subjuguée par la quantité de nourriture que ce garçon avalait. On n'avait pas trouvé d'assiette assez grande et on avait utilisé des plats. Pour l'entremets, c'était carrément le moule où il avait cuit.

Lorsque Lien Rag sortit de son inconscience, alors que la transfusion venait de se terminer, Yeuse fut autorisée à lui rendre visite, et la première chose qu'il demanda dans un murmure ce fut des nouvelles de son petit-fils. Yeuse le rassura et le temps qu'elle resta auprès de lui Jdriège bouleversa une fois de plus les Simone. Son repas terminé, il abandonna son lit, sa cabine, apparut sur le pont où seulement là, il ôta la serviette nouée autour de ses reins. Il plongea dans la mer de plus en plus réduite par la banquise et nagea vigoureusement vers les falaises de glace, reprit pied bien avant et finalement disparut. Les matelots en restèrent interloqués, et le docteur Tupi-Tupi regretta de ne pas avoir disposé d'assez de temps pour poursuivre l'examen d'un organisme aussi robuste.

— Deux litres de sang en moins et il saute dans l'eau glacée comme si de rien n'était, allait-il rabâchant.

CHAPITRE 39

Il y eut encore deux autres salves de coups de feu, puis le silence. Le ciel bas et noir, les tumulus de glace étouffaient les autres échos, les cris, les voix, tous les bruits. Fleur savait que si elle cessait de manœuvrer le treuil pour essayer de comprendre ce qui se passait sur la banquise, Kurty s'en étonnerait et pour l'instant elle ne voulait pas l'alarmer. Des chasseurs descendus des montagnes de l'île de Palauan avaient peut-être organisé une expédition vers la colonie d'otaries. Ces gens-là avaient besoin de viande et d'huile comme tout le monde. Il n'y avait pas de raison de s'affoler, mais elle aurait souhaité grimper sur le treuil pour braquer une longue-vue en direction de la colonie des otaries.

Elle continua donc de travailler, répondant par des manœuvres aux injonctions de Kurty. Puis elle lui annonça dans l'interphone qu'elle devait s'arrêter quelques instants, sans en préciser le motif. Il répondit d'accord, et en toute hâte elle alla prendre sa longue-vue et sa carabine à missiles explosifs.

Depuis le sommet du treuil, elle n'aperçut qu'une fumée noire, se demandant si ces inconnus ne procédaient pas sur-le-champ à la fonte du lard de phoque pour ne pas se charger inutilement des carcasses de ces animaux. Ce qui aurait conforté la thèse de montagnards de l'île venus chasser sur la banquise. Mais elle perçut, dans les écouteurs de son intégral, un halètement bien connu d'elle qui depuis des années naviguait à bord de bateaux à vapeur.

Au-delà d'un entassement de congères, un moteur tournait avec beaucoup de bruit, laissant échapper une fumée épaisse et aussi, juste sous ses yeux, des flocons de vapeur. Une seconde, elle imagina que des inconnus avaient établi des rails sur la banquise pour atteindre la colonie animale.

Elle descendit du treuil, alla chercher des grenades et un pistolet classique, abaissa la passerelle sur la banquise. C'était imprudent, Kurty le lui avait seriné plusieurs fois. Tout individu mal intentionné, croyant grimper à bord de la barge, se trouverait devant plus de deux mètres d'eau glacée à franchir. Le temps qu'il trouve le moyen de le faire, on pouvait préparer sa défense. Là, elle devrait laisser cette passerelle en place et ce n'était pas raisonnable.

Elle escalada l'entassement de congères et aperçut enfin la colonie des otaries. La première chose qui l'ahurit, ce fut l'espèce de véhicule à vapeur qui paraissait littéralement trépigner sur place. Dans sa lunette d'approche elle

nota la présence de gros skis métalliques permettant de glisser sur la glace, puis la cabine plus ou moins bien fabriquée avec du Plexiglas comme pare-brise.

— Un ancien wagon rafistolé, se dit-elle, oui, mais comment avance-t-il ?

Les otaries avaient disparu dans les trous creusés depuis longtemps dans la glace. N'en restaient que huit mortes, perdant leur sang, que les inconnus essayaient de tirer vers le fourgon-traîneau. Elle compta six hommes, tous équipés de combinaisons isothermes. Ce vêtement n'existait pas dans l'île de Palauan et les habitants se protégeaient du froid avec des couches de tissus, différentes fourrures de bébés phoques, mais surtout de petits rongeurs.

Un de ces hommes abandonna l'otarie qu'il tirait, se dirigea vers le véhicule, se hissa à bord et manœuvra pour reculer vers ses compagnons. À l'arrière un système projetait des gerbes de glace sans que Fleur puisse voir ce que c'était exactement. Lorsque l'engin s'arrêta, elle aperçut une roue métallique dentée. C'est elle qui mordant dans la glace propulsait le wagon rafistolé. Fleur ne pensait pas que la vitesse de cet ensemble pouvait être très élevée, mais du moins permettait-elle de se déplacer sur la banquise et de transporter six hommes et le produit de leurs chasses.

— Des coureurs de banquise, comme il y avait voici encore un an des coureurs des mers cherchant à piller les îles.

Elle concentra son objectif sur l'un de ces hommes qui venait de se redresser pour souffler. Son intégral expulsait des jets de vapeur qui aussitôt devenaient neige fine. L'intégral de Fleur acheté à Magellan Station, doté d'un filtre, ne diffusait à l'extérieur qu'un air vicié, sec, invisible. Impossible de distinguer les traits de l'inconnu à cause de la visière et d'ailleurs il se baissait pour saisir la nageoire caudale d'une otarie, deux autres la soulevant par les latérales. Ils la jetèrent dans le fourgon.

Fleur s'était déjà approchée de la colonie des otaries pour les décompter et regarder les mères et les pères s'occuper de leurs petits. Un mâle l'avait aperçue et s'était déplacé lourdement vers elle, menaçant. Elle s'était tenue à distance, et lorsqu'elle avait voulu repérer la barge, s'était rendu compte que la superstructure de celle-ci restait invisible de cet endroit. Une masse allongée de congères la masquait avec un point culminant à vingt-cinq mètres. Il aurait fallu se déplacer vers l'est pour apercevoir la plate-forme entre deux monticules. C'était d'ailleurs le passage qu'elle empruntait quand elle rendait visite aux otaries. Parfois elle péchait du poisson avec un filet et leur en apportait. Elle avait fini par tenter un jeune mâle sans famille qui s'approchait à moins de dix mètres et happait au vol les harengs qu'elle lui lançait. Elle était donc rassurée, certaine que leur installation était invisible et puis par acquit de conscience, elle se retourna et frémît. La flèche du treuil montait à

l'oblique dans le ciel. Elle devait être visible de différents points d'observation, risquant de provoquer une curiosité normale.

Elle dégringola de son perchoir, courut vers la passerelle, passa à bord et la remonta. Elle se sentit soulagée. Une lumière rouge clignotait sur la boîte de télécommande du treuil. Kurty devait trouver qu'elle en prenait à son aise. Elle estima à une demi-heure le temps passé à surveiller ces étrangers.

— Je suis là, dit-elle.

— La pause pipi n'en finissait pas, fit-il.

— Je surveillais des chasseurs d'otaries.

Il l'écouta sans l'interrompre. Leur conversation était en général encombrée par le bruit de la respiration de Kurty dans son casque de plongée, et de même, lui devait percevoir la sienne sous son intégral. Mais elle eut l'impression que son compagnon s'était arrêté de respirer pour ne pas perdre une seule de ses paroles.

— D'ici je ne peux les apercevoir. Mais j'entends le bruit de leur machine à vapeur. Quand ils auront chargé les otaries mortes, ils s'en iront.

— Abaisse la flèche du treuil tout de suite. J'ai décroché la benne tout en te parlant. Remonte le câble et le crochet.

Elle appuya sur le bouton adéquat, allait dire que c'était fait lorsqu'un bourdonnement emplît ses oreilles. Elle regarda tout de suite en direction de la faille séparant deux collines de glace. Le gros engin cahotant et fumant venait d'y apparaître.

CHAPITRE 40

C'était sur ordre de Fortalès qu'ils s'étaient tous retrouvés à la Présidence pour faire le point. Il y avait le Grand Maître, bien sûr, Louria, Harold, Olga Tirelignie et deux électroniciens, professeurs du plus grand institut de cette spécialité, en train d'examiner les photographies des différents étages de l'échiquier de Charlster.

— L'intervention de Cristella Marlone a interrompu ce dialogue entre l'enfant Rom et... cette voix artificielle sortant de la boîte vocale de la console.

— Elle n'est pas artificielle, intervint Louria. Elle est modifiée, métallisée si j'ose dire, par l'obligation de transiter par ce système audio. N'importe quelle voix serait ainsi modifiée mais j'ai suffisamment fréquenté le propriétaire de cette voix pour vous affirmer qu'il s'agit bien de celle de Charlster.

— Une voix préenregistrée et appartenant à un système qui en sélectionne des phrases selon les différentes manœuvres du jeu d'échecs, déclara Fortalès.

Olga Tirelignie se tourna vers Louria, juste comme celle-ci en faisait autant dans sa direction. Elles eurent un sourire furtif et la neurologue prit la parole :

— Président, cette voix nullement préenregistrée, provenait de la boîte vocale, certes, mais commandée par un bulbe rachidien bio. Ce bulbe créé par Charlster agit sur un nerf moteur dont l'influx nerveux a été adapté à cette boîte vocale.

— Nous disposons aujourd'hui de boîtes vocales qui synthétisent plus de mille mots, continua Louria, ceci grâce aux vococodeurs. Ce nerf récurrent venu du bulbe, déclenche les mots exacts pour exprimer une pensée logique. Ce qui fut enregistré cette nuit est bien en provenance de Charlster.

— Mais voyons, ce n'est quand même pas son propre larynx qui s'exprime ! protesta Fortalès.

Les deux électroniciens écoutaient sans cacher leur excitation. Pour eux c'était une avancée colossale dans le monde des ordinateurs, une ouverture soudaine sur une nouvelle façon de faire circuler l'information.

— Charlster a inclus dans son échiquier, dans la boîte vocale de celui-ci,

les particularités de son larynx. Ce n'est pas exactement son larynx qui s'y trouve reproduit, mais ce nerf récurrent sait choisir, parmi les mille mots de synthèse, ceux qui conviennent pour exprimer la pensée immédiate de ce cerveau biologique du troisième niveau de l'échiquier. Cette nuit, Charlster, du moins son cerveau, a été prévenu qu'un rayon laser venu de la Terre a balayé le haut de la coupole d'Altaï et causé quelques menus dégâts. Les biologiciens du système électronique d'Altaï se sont affolés. Même s'ils disposent d'une autonomie totale, ils ne peuvent connaître, ni même comprendre la raison de cette attaque par un rayon laser. Ils ont donc fait appel à la mémoire de Charlster, *downladée* dans l'échiquier. Le cerveau vivant de Charlster enregistra l'appel, mais privé d'un corps obéissant, réveilla l'enfant Rom pour qu'il réagisse à sa place et l'apparition de Cristella Marlone, la mère, a tout interrompu. Ce n'est que plus tard, juste avant de partir pour l'école, que le garçon a pu obéir à son père et répondre aux questions posées par le centre d'Altaï. En fait, c'était une réponse blanche, puisque ni lui ni « son père », excusez-moi de simplifier ainsi, ne pouvaient savoir ce qui se passait.

— Un instant, dit l'un des électroniciens. Mon nom est Loo et voici mon collègue Mandelay. Vous avez prononcé des mots qui nous ont fait sursauter : cerveau biologique vivant, biologisation. D'autres nous sont inconnus, comme Altaï par exemple. Nous sommes brusquement immergés dans une affaire complètement étrangère à nos soucis professionnels habituels. Nous devons avoir un topo sur toute cette histoire, sinon nous allons rester des témoins passifs par manque d'information.

— J'ai vu que vous regardiez surtout les photographies que j'avais prises de cet échiquier, dit Louria, mais vous avez négligé, en dessous, le résultat obtenu par Olga Tireligne et son équipe sur des prélèvements effectués sur l'appareil, et mon rapport, qui explique brièvement ce que nous savons du complot de Charlster visant à plonger la planète dans le froid absolu. Vous y trouverez tout sur Altaï, la biologisation, les relations soupçonnées entre Charlster et Altaï. Vous irez de surprise en surprise, mais je vous en prie ne vous posez qu'une seule question : Comment arrêter cette chute vertigineuse de la température ? Acceptez à l'aveugle toutes nos explications, expériences, etc. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Nous demandons à nous isoler durant une heure ou deux, dit alors Loo. Nous savions que nous devions entendre une hypothèse extraordinaire sur la venue du froid, mais n'aurions jamais pensé que ce serait... aussi fantastique, dans le sens d'irréel et d'incroyable.

Fortalès donna des instructions pour que l'on mette à leur disposition un bureau et ils sortirent. Louria et Olga eurent la même pensée, ces éminents spécialistes étaient suffoqués par ce qu'ils soupçonnaient dans ces images, et ces rapports donnaient l'impression qu'ils seraient, a priori, révoltés par un

travail en collaboration avec deux femmes et un jeune astrophysicien délirants.

— Peut-être qu'un électronicien de moins haut niveau, un tâcheron, nous aurait été plus utile. Il n'aurait pas essayé de comprendre, ne se serait pas indigné et aurait exécuté ce que nous attendions exactement de lui.

Olga Tireligne ne se gênait pas pour exprimer ses doutes sur les deux éminents grands professeurs.

— Vous en connaissez des électroniciens répondant à ces critères ? lança Fortalès agacé.

— Au début, la perspective d'un nouveau système électronique leur plaisait, dit Louria, mais ils pensaient que ce serait toujours dans le cadre habituel des semi-conducteurs. Par la suite ils n'y ont plus rien compris et leur réaction fut celle de spécialistes piégés dans leur propre domaine. Ils ont perdu la face et je crains qu'ils ne nous soient pas vraiment utiles comme le pense ma consœur.

— Je ne peux les renvoyer. Ce sont des gens réputés qu'on ne peut malmener.

— Président, quelle est la température moyenne aujourd'hui, avez-vous les derniers chiffres ? demanda avec insolence Olga Tireligne.

Fortalès faillit éclater de fureur, mais très vite y renonça.

— Oui, vous avez raison, nous ne devons ménager personne si nous voulons avoir quelques chances de réussir, mais encore faut-il trouver un électronicien capable de suivre vos desiderata.

— Moi, j'en connais un, fit Harold avec une certaine hésitation.

— Quelqu'un du NPST ? demanda Fortalès.

— Non, quelqu'un du train-pénitencier 17. Il stationne dans la périphérie. Ce spécialiste se nomme Edgon Kowning et c'est mon père, condamné pour escroquerie, en informatique justement.

CHAPITRE 41

Songe fut interrogée par la police d'État durant six heures. Ensuite on la raccompagna à son hôtel où sa chambre fut perquisitionnée. La femme policier qui avait participé à son arrestation dénicha les trois cent mille océanos dans leur cachette, sous une potiche extrêmement lourde, remplie de fleurs artificielles.

— Une fortune, voyageuse Songe, pouvez-vous nous en donner l'origine ?

— Je traite des affaires et j'ai toujours du liquide sur moi.

— C'est une somme énorme.

— Je demande à ce que mon consul soit présent.

— Il n'y a pas de consul des Kerguelen ici, voyageuse, dit le policier homme, juste un délégué. Ce qui est assez vexatoire pour notre pays. Je sais que la présidente a demandé un ambassadeur, mais que votre gouvernement fait la sourde oreille.

Elle maudit Liensun et sa négligence. Désormais, il se fiait trop à ses secrétaires d'État, surtout à cette Vorgine, ne vérifiait pas tout, ne se souciait pas de l'ordre des urgences. Depuis longtemps il devait nommer un ambassadeur effectivement, mais ne voulait pas que le neveu Carminale, en poste de délégué, soit candidat. Ne pas le choisir, c'était se faire une ennemie de toute la famille et surtout du président de l'Assemblée des élus. À force d'hésiter, Liensun allait devoir intervenir pour la tirer de ce mauvais pas. Enfin elle espérait qu'il ferait un geste. S'il le voulait, avec le dirigeavion, il pouvait se présenter à l'aéroport de Magellan Station dès le lendemain.

— Vous dites ignorer ce traité, entre les deux Patagonie, sur le contrôle des activités des anciens Aiguilleurs de l'Altiplano, mais vous aviez signalé au président Reiner que vous aviez, sans le savoir, vendu des moteurs.

— Oui, et il n'a rien fait.

— Vous vous trompez puisqu'il a pris l'initiative de ce traité.

— Vous aussi faites des affaires avec Lascasas, ces piles de bois fossile entassées sur les quais, d'où viennent-elles ? Du Nord de l'ancien Brésil que le Grand Maître contrôle.

— Je vous mets en garde, voyageuse, contre toute accusation non fondée et calomnieuse.

Son arrestation était destinée à montrer à Reiner que le traité était scrupuleusement respecté, mais dans le même temps la Patagonie orientale trafiquait indirectement avec Lascasas. Pouvait-elle le crier, se montrer imprudente ?

— C'est un certain Mataxa qui m'a acheté ces moteurs et ce sont des lanchas qui sont venus les charger. C'est tout ce que je sais.

— Ce Mataxa a également traité avec vous la fois précédente et vous aviez ensuite prévenu le président Reiner. Pourquoi la deuxième fois n'avez-vous pas fait patienter cet acheteur, le temps que nous puissions mettre le grappin sur lui ?

Parce qu'il lui avait remis sur-le-champ la moitié de ces trois cent mille océanos et qu'elle n'avait jamais su résister à l'offre d'une grosse somme d'argent. Elle était ainsi depuis longtemps, depuis qu'elle avait déserté les Échafaudages du Tibet pour créer une entreprise commerciale destinée, au début, à secourir les Rénovateurs du Soleil coincés dans ces falaises vertigineuses. Elle transformait alors les bénéfices en fournitures diverses pour ses compatriotes. À cette époque, elle avait un idéal, celui de combattre la société ferroviaire et de hâter le retour du soleil, mais la vue de tout cet argent qui affluait dans les caisses de sa jeune entreprise l'avait enivrée. Peu à peu, elle avait basculé dans le négoce pour son compte. Elle y trouvait une grande exaltation, aussi forte que le plaisir amoureux.

— Comme je voyais ce bois fossile entassé sur les quais et qu'on m'avait révélé qu'il servait à alimenter les Aiguilleurs de Lascasas en matériel divers, une fois échangé, j'ai cru que la menace de Lascasas était jugée sans danger et que je pouvais à mon tour traiter avec son représentant.

Elle venait d'adopter ce système de défense contre lequel les pouvoirs publics, et cette nymphomane de Léonora ne pourraient vraiment s'opposer. Si elle passait en jugement et persistait à dire la même chose, Reiner, le président de la Patagonie occidentale et successeur de Yeuse, finirait par demander des comptes et s'inquiéterait de constater que le fameux traité ne soit pas respecté.

— Vous avez tort de répondre ainsi, lui reprocha le policier.

Mais il n'en était pas convaincu et paraissait même embarrassé. Elle le surprit en train d'échanger un regard entendu avec sa collègue. Il s'éloigna pour appeler son quartier général.

Moins angoissée, Songe ouvrit son réfrigérateur et proposa de la vodka à la policière qui refusa. Elle s'en servit une bonne ration qu'elle commença de déguster.

— Vous êtes priée de ne pas quitter Magellan Station, dit le policier en revenant. Vous êtes consignée pour l'instant dans cette chambre.

— Mais je peux sortir ?

— Pas pour le moment. Et soyez certaine que pour vous c'est préférable à l'une de nos prisons.

Juste à cet instant le délégué des Kerguelen se présenta avec une tête de noceur mal réveillé d'un coma éthylique. Il ne comprenait rien à l'affaire, faisait répéter, clignait de l'œil en direction de Songe comme si ces simagrées pouvaient la rassurer.

— Je préviens la Présidence, bafouilla-t-il, on va vous sortir de là.

CHAPITRE 42

Avec les jours qui passaient, Movane comprenait que Changi avait hâte qu'elle s'en aille. C'était une femme solitaire, avec ses habitudes, qui ne pouvait supporter quelqu'un. Veuve depuis longtemps, sans enfant, elle s'était créé un mode de vie conforme à son caractère maussade et superstitieux. Cette fille trop réaliste, trop critique, la gênait.

Movane voulait bien s'en aller, mais elle ne savait où, c'est-à-dire qu'elle ne voulait surtout pas reprendre son errance vers l'ouest, sachant que des milliers de kilomètres la séparaient de ses parents en Panaméricaine. Elle essayait de savoir par Changi si des caravanes auraient accepté de la conduire en direction de l'ancienne Sibérie occidentale, mais la Mongole lui disait que les nomades se montreraient très rudes avec elle. Comme elle était prude et que les choses du sexe n'avaient jamais encombré son esprit, elle usa de circonlocutions pour lui faire comprendre qu'elle serait réduite à l'état d'esclave et serait violée chaque soir par toute une bande d'hommes frustrés.

— Mais que dois-je faire ?

Changi ne savait que répondre et cette question dut la poursuivre par la suite. Elle se disait que si elle trouvait la bonne réponse, cette étrangère quitterait sa hutte et la débarrasserait de sa présence. La pensée de se retrouver seule et d'agir à sa guise dut stimuler son imagination, car au bout de quarante-huit heures d'un silence obstiné, elle trouva une proposition à présenter. Movane était sur le point de s'en aller, prenant ce silence pour un refus de communication, une bouderie. Elle ne pouvait vivre ainsi sans parler.

Changi la conduisit à l'entrepôt où elle faisait sécher ses blocs de tourbe, des cubes parfaits qu'elle déposait chaque jour sur des claies. La construction était exposée à tous les courants d'air et le combustible y séchait rapidement. Deux fois par an son employeur arrivait avec sa caravane de chameaux et chargeait des tonnes de tourbe qu'il allait vendre dans les campements nomades.

— Il est très riche, fit cette pauvre femme admirative, sans paraître rattacher cette fortune à son travail exténuant.

Il y avait un coin de ce grand séchoir où les cubes effrités étaient entassés, et de là-dessous, à coups de pelle, Changi sortit un coffre en cuir. En cuir de chameau, précisa la Mongole, son coffre de mariage. Elle en tira des

vêtements, de longues robes brodées, des bijoux, des amulettes, des sachets d'herbes, des onguents.

— Tu seras chamane. Et tu pourras emprunter une caravane. On te respectera, mais tu devras faire des miracles ou des guérisons. Tu m'as soignée comme personne ne l'aurait fait et tu es comme chamane. Je vais faire de toi une femme chamane. Il y a là le nécessaire, car ma mère l'était et m'a légué ses affaires. Mais moi je ne suis pas chamane. Trop bête.

Lorsqu'elle sortit du séchoir, Movane était transformée en femme chamane, à la fois sorcière et guérisseuse. Avec des onguents, Changi l'avait vieillie, mais elle se dissimulerait sous une mousseline épaisse qui donnerait encore plus de maturité à son visage. Et le mystère nécessaire !

— Tu ne parleras pas. Tu seras la chamane muette. Une caravane va passer qui se dirigera vers le nord, vers Landal Gobi.

Movane sursauta. Pour tout l'or du monde elle ne voulait pas retourner là-bas.

— La caravane continue ensuite vers la grande eau.

L'océan ? L'océan Pacifique et juste en face la Panaméricaine ? Bien sûr, elle devrait passer par Landal Gobi, mais sous ce déguisement pourrait peut-être réussir à atteindre la côte orientale de la Sibérie.

— Tu dois faire tout de suite une guérison quand les chameliers s'arrêteront. Une belle guérison. Il y a toujours des malades, des blessés et le chef te les présentera, et regardera comment tu les soignes. Si tu en guéris un sur deux, il te prendra avec lui et si tu en sauves deux sur trois, il se prosterner à tes genoux.

Dès lors, usant de ses dons exceptionnels, Movane guetta le désert autour d'elles et repéra la caravane trois jours avant qu'elle ne se présente. Changi, à la fois émerveillée et effrayée, le raconta au chef caravanier.

CHAPITRE 43

Cela faisait maintenant quatre jours qu'ils vivaient dans ce dépôt d'huile et de nourriture. Ce n'était pas désagréable, mais Césaire n'avait pas l'intention de s'y attarder encore longtemps.

— Oui, mais il ne passe jamais de convois, lui rétorquait Galias, qui ne paraissait pas disposé à reprendre leur errance à pied.

— Nous ne pouvons attendre plus. Il est possible que cette petite ligne en rejoigne une autre beaucoup plus importante. Celle-ci a été créée pour un usage intermittent, mais je suis certain qu'elle nous conduira à une station avec un aiguillage et des gens.

Cette nuit-là, il rêva qu'un train s'annonçait dans le lointain par un appel de sirène, à moins que ce ne soit en lâchant de la vapeur dans un sifflet spécial. Il pensa qu'il devait se lever, se précipiter, mais en même temps dans son sommeil il se persuadait que c'était un rêve et n'avait nulle envie de quitter son sac de couchage pour affronter le froid extérieur.

Mais le lendemain, au petit déjeuner, ils avaient trouvé du thé et des sortes de pains congelés, Galias disant que lui aussi avait rêvé qu'un train passait en sifflant devant le dépôt.

Césaire le fixa si longuement que l'autre commença de se sentir mal à l'aise.

— Qu'avez-vous à me reprocher ? Que je mange trop et que je ne pourrai pas vous suivre quand nous reprendrons notre route ?

— Tu as parlé du sifflet de ce train dans ton rêve ?

— Ben oui, il sifflait et j'ai cru entendre le bruit des pistons.

Césaire se leva d'un bond, se précipita au-dehors de ce grand igloo que l'on avait même muni d'une porte en matière plastique. Il s'immobilisa au milieu des rails, se pencha et commença de les arpenter sans se redresser. Depuis la porte, Galias se disait que son compagnon devenait fou et qu'il devrait peut-être désormais se méfier de ses réactions.

Lorsqu'il revint, il montra ses mains. Elles étaient sales d'un cambouis si épais qu'il n'avait pas eu le temps de geler.

— Tu sais combien de temps serait nécessaire pour qu'il devienne dur comme ta tête ?

L'autre ne savait que répondre, certain qu'il pouvait le mettre en fureur.

— Dix heures au moins et celui-ci est mou. Il est tombé du train de notre rêve cette nuit. Un train qui est passé sans s'arrêter, un train que nous aurions pu entendre venir si nous avions été à l'écoute. Mais voilà, nous devenons comme des animaux qui hibernent, qui entretiennent leur graisse sans bouger et surtout en dormant quinze heures par jour. Ne me dis pas le contraire, toi tu dors au moins quinze heures par jour. Douze la nuit et au moins trois, sinon quatre le jour, et ensuite tu bouffes comme un malade, ce qui te rend encore plus somnolent. Depuis que nous sommes ici, tu as dû prendre cinq kilos.

Il se retourna vers le nord, puis vers le sud.

— Le pire, c'est que nous ne pouvons dire si ce train qui était bien réel, venait du nord ou du sud, mais en tout cas je peux te préciser, rien qu'à voir la consistance de ce cambouis, qu'il a dû passer vers les deux heures du matin.

— Comme c'est dommage, fit Galias, hypocrite, qui ne regrettait rien.

— Alors, mon cher ami, tu vas rentrer dans l'igloo et te coucher. Je t'ordonne de dormir jusqu'à midi et ensuite une fois que tu auras bouffé, tu redors aussi longtemps que tu pourras. Parce que désormais nous allons veiller la nuit. Nous disposerons des lampes de chaque côté des rails pour signaler notre présence et nous veillerons. Toi tu commenceras de six heures à neuf heures, moi jusqu'à minuit, puis toi jusqu'à trois heures et ainsi de suite. Si tu laisses passer le prochain train sans l'arrêter, soit que tu dormes, soit que les lampes se soient éteintes, je te mets tout nu hors de l'igloo jusqu'à ce que tu en crèves. Es-ce bien compris ?

— Mais si un train passe de jour ? demanda Galias effrayé.

— Nous allons prendre ces sacs vides et en faire une banderole que nous tendrons en travers des rails. Ce sera si insolite que le mécanicien s'arrêtera.

CHAPITRE 44

Dès leur retour, après avoir abandonné le baleinier de l'autre côté de l'île, Kurty avait construit, à moins de huit cents mètres de la barge, un igloo en partie enfoncé dans la glace. Il avait creusé celle-ci pour communiquer avec la mer et avait balisé, du fond de l'eau, cette issue. Il avait effectué plusieurs essais remontant vers l'igloo, se hissant hors du trou grâce à une échelle fixe. Depuis des meurtrières ménagées donnant sur l'extérieur, il pouvait avoir une vue à trois cent soixante degrés sur la banquise. Mais entre-temps les congères coureuses avaient établi, entre ce poste de surveillance et la barge, une ligne de monticules qui interrompait la vue. « Il faut que je recommence l'opération au pied de ces tas de congères pour garder un œil sur la barge », avait-il déclaré. Mais trop absorbé par son travail au fond de la mer, il n'avait jamais eu le temps de le faire.

— Ce fourgon sur skis est doté d'une roue dentée à l'arrière qui le propulse, non sans projeter des gerbes de glace. Il n'est pas très rapide, mais bien que fait de bric et de broc il est assez impressionnant. Il s'arrête, mais personne ne descend. Je crois qu'ils sont tous à regarder à travers le pare-brise en Plexiglas rayé et opaque en plusieurs endroits.

— Méfie-toi et garde ta carabine en main. Tu as relevé la passerelle ?

— Bien entendu, répondit Fleur agacée.

Un homme sauta sur la glace, dit quelque chose à ceux qui restaient invisibles et marcha vers la barge. Il n'avait pas d'armes. Elle voulut le dire à Kurty, mais il n'était plus à l'écoute.

Dans la lunette d'approche, elle détailla soigneusement l'inconnu. La combinaison isotherme était d'un modèle datant certainement de la fin de la première ère glaciaire. L'intégral n'en était pas un, n'était que le prolongement de la combi, une sorte de cagoule en matière synthétique avec des événements sommaires, puisque l'air expiré en sortait sous forme de vapeur se transformant tout de suite en neige puis en glace. Cette neige tombait sur les épaules de l'homme, les recouvrait d'une couche qui durcissait et régulièrement une main gantée la balayait.

Il s'arrêta au bord de la coupure de la banquise, parut surpris, se pencha pour regarder l'eau noire deux mètres en dessous. Puis il leva la main.

— Hello ? C'est quoi cette plate-forme ?

Fleur se tenait auprès du treuil à la flèche couchée, espérant qu'il n'y prêterait pas attention, mais n'importe qui aurait compris qu'il s'agissait d'un appareil de levage.

— Une barge, répondit-elle, et vous c'est quoi cet engin qui laboure la banquise et empeste ?

— Sûr que ça laboure, mais ça se déplace aussi à dix à l'heure et c'est tout ce qu'on demande, fit-il un peu vexé, avec un accent bizarre.

— Vous faites quoi là-dessus ? demanda-t-il ensuite.

— Nous péchons. Et nous faisons de l'huile avec les otaries que vous avez attaquées.

— Les colonies sont à tout le monde, non ? Personne n'a de titre de propriétaire sur les colonies et les banquises.

— Il y a le droit du premier occupant, rétorqua-t-elle, pensant gagner du temps.

Un deuxième homme était descendu et marchait sans se presser vers eux. Justement, cette indolence affectée l'effrayait plus qu'une précipitation. Ces types-là étaient des forbans dangereux, expérimentés et surtout imbus de leur force physique, et de leur professionnalisme criminel.

— Vous péchez avec cette grue ?

— C'est pas une grue, mais un treuil.

— Ouais, y aurait pas un trésor là-dessous que vous seriez en train de remonter ? Vous n'êtes pas seule à bord de cette embarcation. Où sont les autres ?

— Un peu partout, peut-être derrière vous.

Mais il se contenta de sourire, sans se retourner. Ce n'était pas à lui que l'on ferait le coup. Le second personnage arriva à sa hauteur, porta deux doigts à sa cagoule pour un vague salut. Il demanda quelque chose dans une langue que Fleur reconnut pour être du pidgin, ce jargon millénaire fait de langues européennes et asiatiques. Surtout en extraits de tous les argots du monde.

— Le treuil c'est pour le filet.

— Et il est où ce filet ? C'est encombrant un filet, il devrait sécher sur votre barge et occuperait presque toute la surface. Mais le mieux serait de le pendre en haut de ce treuil en plein vent.

— Il s'est détaché du crochet et repose dans le fond, répondit Fleur.

L'essentiel c'était de gagner du temps. Seulement le deuxième type faisait signe au véhicule d'approcher et dans un échappement de bruits, de fumée noire et de vapeur, le gros traîneau commença d'avancer.

— Vous pourriez nous inviter à bord. Devez bien avoir quelque chose à boire, peut-être à manger ? Nous on n'est pas très fort pour la cuisine. Voulez pas baisser cette passerelle au-dessus de la flotte, ma belle ?

Le fourgon s'arrêta et souffla bruyamment un nuage noir qui flotta à ras de la glace, puis le moteur hoqueta avant de s'arrêter.

— On a de quoi jeter un pont sur cette flotte, reprit l'homme quand le silence revint, agitant sa main pour écarter les traînées de cette fumée puante.

— Ah oui ? Moi j'ai une carabine à missiles explosifs. Un seul et vous n'existez plus que sous forme de mille débris collés aux collines derrière vous.

— C'est qu'elle me fait peur la petite voyageuse, ricana un troisième homme énorme, boudiné dans une combinaison d'un violet répugnant, estimait-elle.

— Je peux faire un essai sur votre fourgon, répliqua-t-elle.

Mais à peine avait-elle proféré cette menace qu'une giclée de balles percuta le bâti du treuil qui résonna comme une cloche. Elle eut le réflexe de s'aplatir sur le pont et regretta ce mouvement trahissant sa peur. De l'autre côté de l'eau, ils se tapaient sur les cuisses de rire. Folle de rage, elle visa le fourgon, mais amplifiée par un mégaphone la voix de Kurty tonna depuis les collines de congères :

— Ne fais pas ça, Fleur. Nous n'allons pas endommager leur véhicule, sinon ils seraient forcés de rester avec nous. Et comme nous ne pouvons les inviter à bord, ils finiraient par crever de froid et de faim sur la banquise.

Les trois hommes s'étaient retournés, armés d'énormes lance-missiles portatifs que jusque-là ils cachaient dans leur dos.

Fleur se relevait, mais se serait volontiers assise, non parce que ces hommes-là l'impressionnaient, mais de la joie d'avoir entendu Kurty. Il était donc remonté dans l'igloo qui de loin ressemblait à une simple butte de glace. Il avait couru vers les congères et de là-haut tenait ces imbéciles sous la menace d'un fusil mitrailleur spécial.

— Hé, cria le premier à s'être approché de la barge, on veut simplement

discuter.

— En tirant sur une femme seule ?

— Ouais, mais armée jusqu'aux dents.

— Vous allez remonter dans votre carrosse puant et repartir tranquillement. Si vous essayez de revenir, vous n'irez pas loin, car tout notre groupe est planqué là-bas, à la lisière de l'île et de la banquise.

— Cette banquise est à tout le monde, vieux, et nous sommes libres d'y séjourner.

Pour toute réponse Kurty lâcha une courte rafale. Les missiles de cette arme, longs de dix centimètres et d'un pouce de diamètre, labourèrent la banquise d'une série de petites explosions qui projetaient la glace à plusieurs mètres de haut. Quand le tir cessa, un fossé profond d'un mètre séparait les trois hommes de leur fourgon. De ce dernier, les autres étaient descendus et braquaient leurs carabines classiques vers les congères.

— Nom de Dieu, fit une voix, regardez ça. C'est comme une pelleteuse qui serait passée.

Fleur, quant à elle, continuait de braquer son arme sur eux.

— Entendu, voyageur, lança le gros boudiné dans sa combi, on s'en va gentiment, mais franchement ce n'est pas un accueil courtois. Nous en ressentons une infinie tristesse et espérons que la prochaine fois sera plus clémente en notre faveur.

Celui-là ne s'exprimait pas en pidgin, mais en excellent anglais. Il eut beaucoup de mal pour sauter le fossé creusé par les mini-missiles, toutefois y parvint, suivi des autres. Ils grimpèrent à bord du fourgon qui commença de trépigner quand les bielles tapèrent.

Kurty resta caché dans les congères plus d'une heure, jusqu'à ce qu'il ne distingue plus le véhicule dans le réticule de sa longue-vue gigogne. Alors seulement il rejoignit Fleur. La nuit venait. Sa remontée dans l'eau avait déposé sur sa combi une couche de glace, une fois à l'air.

— La prochaine fois ils s'y prendront autrement et tu n'auras pas le temps d'intervenir, fit-elle furieuse. Il a fallu que je soutienne une conversation stupide pour gagner quelques minutes, pendant que tu ne te pressais guère d'abandonner ta chère locomotive.

— J'ai cru rester en apnée, mais je me suis rendu compte que c'était une erreur. J'ai dû retourner prendre le masque de plongée jusqu'à la balise qui me

signala l'endroit où je devais remonter droit sur l'igloo.

— Si tu n'agrandis pas la largeur du fossé d'eau qui nous protège, et si tu ne construis pas deux autres abris plus rapprochés pour prendre les assaillants à revers, je ne t'aiderai pas à poursuivre tes plongées. Je ne veux pas passer mes journées et mes nuits à appréhender le retour de ces connards.

— Ils ne reviendront pas. Ils ont compris la leçon.

— Tu crois ça, parce que tu as fait allusion à tout un groupe qui n'existe pas ? Ils ne sont pas tout à fait stupides, surtout le gros en combinaison trop juste. Il parle un excellent anglais et va réfléchir sur ce qui s'est passé.

Le lendemain, sous prétexte de mettre de l'ordre dans son travail interrompu, il remonta le tuyau d'air, coiffa son casque, puis redescendit. Il lui avait promis de revenir au milieu de la journée, mais le soir tombait quand il réapparut. Elle avait failli à plusieurs reprises couper le générateur d'air en signe d'avertissement. Juste quelques secondes pour lui faire comprendre qu'elle en avait assez. Cette nuit-là elle dormit à nouveau dans la réserve de nourriture et il ne partit pas à sa recherche.

Lorsqu'elle se leva, il était descendu sur la banquise et forait des trous sur la rive abrupte, y plaçait des charges explosives. Lorsqu'elles auraient sauté il y aurait quatre mètres de largeur d'eau. Il faudrait allonger la passerelle, refaire le système de relevage.

Elle tint bon jusqu'à ce qu'il édifie le premier igloo, juste au pied des congères. La construction se fondait dans cette masse de glace et ouvrait directement sur la mer.

Lorsqu'il put enfin reprendre ses plongées, il ne lui donna depuis le fond de l'eau aucune instruction sur la manœuvre du treuil. Il restait sourd à ses appels et elle comprit qu'il s'était enfermé dans la Locomotive. Le soir il ne remonta pas, mais elle laissa fonctionner le générateur d'air.

CHAPITRE 45

D'une grande élégance dans ses vêtements récupérés au greffe du train-pénitencier, Edgon Kowning parut heureux de voir son fils qui l'attendait. Il l'étreignit sous le regard amusé de Louria. Harold levait les yeux au ciel avec indulgence.

— J'ai à peu près compris ce que vous attendez de moi, mais je ne pourrai travailler que dans un laboratoire de biologie humaine appliquée. Il me faudra quantité de fournitures que l'on ne trouve que dans ces endroits-là. Le meilleur à mon sens, c'est l'University Laboratory Center. ULC.

— C'est là que nous allons.

— Auparavant j'ai une petite visite à faire. Elle me prendra deux heures environ. Je vous rejoindrai directement à l'ULC ensuite. Non, je ne vais pas commettre l'idiotie de m'évader, puisque dans six mois je serai libéré.

Ils le laissèrent dans le centre-ville et Harold dit à Louria que son père rendait visite à une petite amie.

— Il l'a connue sur l'écran et depuis un an elle lui rend visite. C'est une jolie femme qui a l'air folle de lui. Il n'a pas cinquante ans, tu sais.

Avec une précision honorable, Edgon se présenta au centre de recherches biologiques de l'université et commença tout de suite l'étude des rapports d'Olga Tireligne qui les avait rejoints. Il s'installa ensuite devant le central électronique du laboratoire et commença de curieuses recherches. Même son fils n'osa l'interrompre, tant il paraissait absorbé par son travail. Ils attendaient depuis deux heures lorsqu'il les appela.

Ébahis, ils découvrirent sur le plus grand des écrans les plans en coupe, en projection et en trois dimensions, de l'échiquier de Rom.

— Mais comment as-tu fait ? s'écria son fils.

— C'est un ordinateur, même modèle unique, donc obligatoirement mémorisé au réseau, sinon à quoi servirait-il ? J'ai simplement trouvé son code d'accès, mais ce n'est pas tout. J'ai découvert que le travail effectué sur cette console par ce... comment l'appellez-vous ?

— Charlster, s'étonna Louria. N'avez-vous pas entendu parler de lui ?

— Juste au moment de sa mort. Bon, je vous explique que les plans de cette console avaient été dressés par ce bonhomme. C'était un caïd dans son genre, hein ? Non seulement, à cause de lui, on est en train de se les geler, mais c'était un sacré bon électronicien. Il a dû détourner des tas d'informations avec un tel génie. Il a quand même dressé les plans et établi la nomenclature de toutes les molécules nécessaires à la réalisation de son chef-d'œuvre.

Louria trouvait un soupçon d'ironie dans cette admiration du père d'Harold en faveur de Charlster, et Olga Tireligne fronçait elle-même les sourcils. Harold souriait, comme sachant ce qui allait suivre. Il connaissait bien son père et savait quand il allait démolir tout ce qu'il venait de porter aux nues.

— Ouais, c'était ce que je pensais jusqu'à ce que je découvre ce vieux truc, à cause d'une référence oubliée par ce Charlster. Il a tout pompé dans une encyclopédie égarée dans les archives d'avant la glaciation, certainement un recueil de livres scientifiques trouvés dans un Gisement Intellectuel de Documentation. Ceux qui ont effectué la trouvaille n'ont rien compris à ces bouquins et les ont rejetés. Un cerveau biologique, tel que Charlster l'a conçu, existait, décrit exactement dans l'édition 2035 de cette encyclopédie. Avec exactement les mêmes plans, croquis, liste des fournitures et tout le bazar. Je n'ai pas eu besoin de la console de ce petit gamin. Je n'ai eu qu'à consulter les archives.

— Voulez-vous dire, fit Olga suffoquée, que vous pouvez d'ores et déjà envisager la réalisation d'un double de cet échiquier modifié par le professeur Charlster ?

— Oui, voyageuse. Mais avant je voudrais casser une petite croûte. Ma petite amie du jour qui m'a reçu les bras ouverts, et pas seulement les bras, voulait me préparer un repas, mais j'avais promis d'être ici à l'heure et je n'ai rien mangé.

Olga, d'ordinaire portée sur les sous-entendus graveleux, ne paraissait pas apprécier l'allusion d'Edgon à cette rencontre amoureuse, mais en fait elle doutait surtout de son aptitude à exécuter ce qu'il annonçait. Elle le prenait pour un vantard.

— Et autant que possible, continuait le père d'Harold, ne m'emmenez pas dans la cafétéria de l'ULC, je l'ai connue autrefois et ce qu'on y sert n'est pas de mon goût.

Harold proposa un restaurant chic, cher et bon, non loin de là, et dans la draisine Olga demanda à voix basse à Louria si elle faisait confiance à ce « loustic ». Louria ne comprenant pas ce mot français, elle utilisa celui de *oddbod*.

— Je fais confiance à Harold. Il nous a dit que son père était un as de l'électronique et déjà il nous l'a prouvé.

— Vous avez la reconnaissance du ventre surtout, répliqua Olga, incorrigible de grossièreté.

Edgon Kowning mangea comme deux, but confortablement, et son fils paya une addition pharamineuse. Mais ensuite son père se mit au travail dans un laboratoire stérile où il fut le seul admis en blouse blanche, gants de chirurgien et masque.

Vers sept heures du soir, Olga déclara qu'elle devait rentrer à cause de ses filles, et le couple resta seul dans une sorte de hall où les gens ne cessaient de passer. Fortalès téléphona à plusieurs reprises, dit que les deux professeurs éminents en électronique doutaient qu'un détenu, accusé d'escroquerie, parvienne à reconstituer ce type d'ordinateur. Louria lui expliqua que d'ores et déjà Edgon avait retrouvé les documents plagiés par Charlster pour remodeler le fameux échiquier.

— Ce n'était pas sa création personnelle ?

— Tout était dans une grosse encyclopédie de 2035, sûrement trouvée dans un GID et oubliée dans les tréfonds des archives anciennes, certainement section des archives manuelles. Une vingtaine de pages avec les différentes étapes, les produits à utiliser. Ici, à l'ULC, Edgon Kowning est à son aise. Il travaille depuis trois heures de l'après-midi et je pense qu'il va y passer la nuit. Nous allons nous relayer, son fils et moi.

— Louria, de vous à moi, avons-nous quelques chances de réussir ?

Le ton angoissé, ce nous spontané, émurent la jeune femme. Fortalès était un Aiguilleur, certes, un Grand Maître, mais aussi un homme estimable et vraiment inquiet en ce moment.

— Je crois que oui, Président. Nous touchons au but et surtout nous avons des chances d'y parvenir sans bouleverser la vie d'un petit garçon, déjà bien assez perturbé. Charlster était un homme méprisable, voilà ce que je pense en ce moment. Il a choisi un petit enfant innocent pour l'accabler de responsabilité. Rom est devenu son corps physique. Il a construit ce cerveau biologique, toutefois il avait besoin de mains pour poursuivre son œuvre. J'ignore encore ce qu'il exigeait vraiment du petit garçon, mais il a abusé de son autorité paternelle. Il en a fait un instrument de mort, le destructeur inconscient de l'humanité par le froid. Si nous ne pouvons arrêter le processus, nous mourrons à cause d'un enfant conditionné par un monstre d'égoïsme et d'orgueil. Il ne servirait à rien de détruire l'échiquier original, car le programme enregistré là-haut, dans le système électronique

informatique d'Altaï, se poursuivrait jusqu'au bout.

— Allez vous reposer, j'appellerai votre jeune ami Harold toutes les heures.

Harold était disposé à rester dans l'ULC aussi longtemps qu'il faudrait. On leur apprit que le voyageur, enfermé dans le laboratoire stérile Y51, venait de prendre quelques instants de repos pour se doucher, manger des sandwiches et draguer deux laborantines qui en riaient encore.

— Je reviendrai vers minuit, promet Louria.

Elle rentra au traintel, prit un bain, fit monter un repas froid et essaya de ne pas s'endormir en s'allongeant sur la couchette double. Elle demanda à être réveillée vers onze heures trente.

Mais ce fut Harold qui, pénétrant dans la chambre, la fit sursauter.

— Tout va bien. J'ai convaincu mon père de prendre un peu de repos. Il couche à côté et pense en finir demain, aux alentours de midi.

CHAPITRE 46

Lorsqu'il débarqua du dirigeavion, Lien Rag refusa qu'on le porte jusqu'au glisseur qui attendait. Il n'avait jamais encore essayé ce véhicule sur coussin d'air et en apprécia le moelleux et le silence. Les ateliers Chalazy avaient réalisé une fabrication parfaite. D'ailleurs, ces glisseurs se vendaient fort bien en Patagonie de l'Est et même de l'Ouest, et le Vatican en avait passé commande, ainsi que quelques États îliens du Sud.

— Autant que tu le saches, lui dit alors Lienty, Songe, la compagne de Liensun, a été expulsée de Magellan Station et j'ai dû aller la chercher de toute urgence avec le dirigeavion.

— Expulsée ? Mais pourquoi ?

— Pour commerce avec les Aiguilleurs, en dépit d'un traité signé entre Léonora Cabana et Reiner. Cette expulsion relève de la plus haute hypocrisie, car la Patagonie de l'Est achète le bois fossile du Nord, alors que tout le monde sait que ce sont les Aiguilleurs qui sont à l'origine de cette fourniture.

— Mais notre ambassadeur...

— Juste un délégué, un Carminale incapable. Tu connais cette famille. Ils veulent les postes, les honneurs, mais ne sont pas fichus de diriger leur service. Liensun devra prendre, le plus rapidement, le courage de les affronter ouvertement. Déjà, il a baptisé une série de ces glisseurs de leur nom, jusqu'où ira-t-il pour éviter les critiques de la Solidarité Démocratique des Kerguelen ?

Son fils, en tournée dans l'archipel, n'avait pu venir l'accueillir, mais Songe ne parut pas lorsqu'il descendit du glisseur et se dirigea lentement vers la maison. Il regrettait que Yeuse se soit obstinée à rester dans la mer de Ross, jusqu'à ce que quelqu'un soit nommé pour la remplacer. Les Roux ne s'opposaient plus à la chasse aux éléphants de mer, mais le quota des deux cent mille têtes devrait être respecté sans la moindre tricherie.

La gouvernante se précipita avec des lamentations sur ce pauvre voyageur Rag qui avait subi une si lourde opération. Elle ne savait que faire pour lui faire plaisir et agaçait les deux hommes.

— C'est souvent que Liensun visite les autres îles, me semble-t-il, remarqua Lien Rag lorsqu'il fut seul avec son cousin.

Ce dernier fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Que me caches-tu ?

— Disons que je n'aime pas rapporter des on-dit et des ragots.

— Et que sont-ils ces on-dit, ces ragots ?

— Que Liensun rencontre une jolie femme veuve, dirigeant un élevage de moutons sous abri avec fourniture d'herbe. On dit aussi que ton fils boit beaucoup, trop, que certaines réunions ministérielles sont difficiles à conduire jusqu'au bout pour lui. Et je suppose que si Songe ne t'a pas accueilli, c'est qu'elle cuve. Elle ne se lève jamais avant midi.

Lien Rag s'appuya contre le dossier de son fauteuil, ferma les yeux.

— Tu penses que je dois mettre de l'ordre dans tout ça ?

— Tu dois d'abord te reposer. Mais je ne vois pas ce que tu pourrais faire. Si lui démissionnait, c'est Carminale qui prendra la suite et ce sera encore pire.

— Kerchinian ?

— Il n'aura pas la majorité et son programme effraye même ceux qui n'ont rien à perdre. À plusieurs reprises des bruits ont couru comme quoi les ateliers Chalazy déménageraient pour s'installer en Patagonie occidentale, à cause de son action syndicale.

— Occidentale ? Pourquoi pas l'orientale.

— Main-d'œuvre moins chère non syndiquée et fournitures assurées tout à côté.

— Lienty, que se passe-t-il chez Liensun ? Sa Lacustra City était une réussite fantastique qui fait envie à tout le monde.

— C'était une entreprise commerciale avant tout. Ici, aux Kerguelen, c'est un État avec des élections, des groupes aux intérêts divergents. Je ne vois que Vorgine, la secrétaire aux Affaires humaines qui puisse rétablir la situation. C'est une femme habile et combative. Nous approchons d'une ère de grandes mutations, de grands bouleversements. Les banquises ne cessent de grandir et désormais notre port est à quatre kilomètres des eaux libres. Pour dégager le détroit de Magellan, il faut de nombreux brise-glaces et le tiers des revenus de la Patagonie est sacrifié à cette tâche sans fin. Léonora fait construire des lignes de chemins de fer et Rainer aussi. Il paraît que depuis l'Africana des réseaux s'étireraient dans toutes les directions, profitant de l'apparition des

banquises. Depuis le Groenland, l'une d'elles descend vers le sud et aurait dépassé l'équateur.

— Tu me parles de Vorgine, mais elle n'est que secrétaire d'État, pas plus.

— La constitution permet au président du conseil de créer un poste de ministre faisant fonction de président en cas de carence. Il faut persuader Liensun de se mettre en congé. Et en échange il faut lui trouver une sinécure où il sera bien payé sans responsabilités. Par exemple, créons une société des chemins de fer des Kerguelen. Cela ne nous engage à rien, mais Liensun devra en établir le programme, préparer l'implantation future des réseaux. Tu sais, bientôt nous serons obligés d'y passer, car en toute franchise on n'a pas trouvé mieux que le rail au cours des périodes glaciaires. Ça ne veut pas dire que la Caste nous envahira d'ailleurs.

— Lienty, jamais je n'aurais cru que tu me ferais une telle proposition, mais je reconnais qu'elle a le mérite d'être réaliste.

CHAPITRE 47

Lorsque le petit convoi, une motrice, deux wagons de voyageurs, deux plates-formes chargées de matériel, s'immobilisa, Galias n'en revint pas qu'à lui seul il ait réussi à stopper cet ensemble roulant, uniquement en se précipitant dans la nuit pour agiter fébrilement une lampe à huile.

Un homme en combinaison isotherme, descendu de la motrice, se présenta sous le nom de Cartier, ingénieur de la Nouvelle Société Transeuropéenne de transports. Galias, incapable d'assumer seul autant d'événements, avait crié si fort que Césaire, déjà réveillé par le grondement de la locomotrice et le crissement des freins, s'était précipité.

— Puis-je savoir ce que vous faites dans notre entrepôt ? demanda avec une sévérité polie le voyageur Cartier. Cet endroit nous appartient. Nous avons la concession de la banquise entre le parallèle 55 et le 30^e. Nous sommes limités à l'ouest par la longitude du 40^e nord.

Césaire expliqua en détail leur odyssée et Cartier parut impressionné par ce récit. Césaire avait caché que Galias et lui appartenaient à un groupe d'exilés venus de Flatty, deuxième Bulb en orbite terrestre.

— Nous avons dû abandonner notre bateau au Sud, une fois qu'il fut pris dans les glaces, et nous espérions depuis des semaines rencontrer autre chose que de la glace.

— Mais vous cherchiez à gagner quelle contrée ? demanda Cartier avec une certaine méfiance.

Césaire se hâta de répondre, avant que Galias ne fasse une bourde, que peu importait, qu'ils souhaitent seulement trouver du travail et de quoi vivre normalement.

— Vous étiez capitaine d'un bateau et veniez du Sud, des îles Crozet ? Vous y connaissez-vous en mécanique et en moteur à vapeur ?

— Le *Staple*, mon remorqueur, fonctionnait de la sorte et je suis capable de réparer n'importe quel modèle de ce type.

— Je peux donc vous laisser espérer une embauche si vous faites vos preuves. Et vous, voyageur, quelle est votre spécialité ?

Galias était un intendant aux vivres, là-bas à Crozet. Il le dit et Cartier parut déçu.

— Nous avons surtout besoin de techniciens de valeur. Notre société est toute récente et nous nous sommes taillé une concession sans avoir l'accord de notre puissant voisin, la Panaméricaine. L'ancienne Transeuropéenne fut morcelée en une infinité de baronnies, si j'ose dire, et en fait, il n'y a plus d'unité territoriale et politique. Nous avons créé une société anonyme et allons exploiter cette banquise. Plus tard nous nous risquerons sur l'inlandsis transeuropéen, mais pas tout de suite. Vous allez venir avec nous jusqu'au réseau médian qui comprend quatre voies. Nous sommes en train de créer des stations tout le long. Nous exploitons d'immenses mers intérieures artificielles, où les phoques et les baleines viennent respirer à l'air libre. Nous trouvons là huile et viande que nous échangeons ensuite sur le continent, nous exploitons les vieux entrepôts ferroviaires pour nous fournir en rails et en wagons, ainsi qu'en locomotives. Nous sommes pressés par le temps, car d'autres sociétés se constituent et la Panaméricaine, qui va lancer d'importants réseaux, n'acceptera pas que cette banquise atlantique soit pour moitié notre propriété. Je ne vous cache pas que notre situation est encore mal assurée, mais nous ne voulons pas recommencer les erreurs du passé. Notre organisation s'appelle société et non compagnie, et annonce société de transports, pas société ferroviaire. Nous accepterons tout ce qui se déplace sur la glace, depuis les traîneaux à chiens, jusqu'aux traîneaux à moteurs, et pourquoi pas les aéronefs.

Il regarda Césaire, négligeant Galias qui ne demandait qu'à passer inaperçu. Ces projets l'inquiétaient, car en réalité il n'y avait pas de place pour lui là-dedans.

— Qu'en pensez-vous, voyageur Césaire ?

— Que cela me convient, répondit ce dernier qui espérait remonter le plus possible vers le nord et à la moindre occasion rejoindre son oncle au Groenland.

CHAPITRE 48

Le chef de la caravane, Dagan, ne parut pas impressionné par les affirmations de Changi sur les dons de Movane. Cette inconnue voilée avait réparé ses jambes et avait annoncé l'arrivée de la caravane trois jours avant qu'elle ne soit en vue.

— Nous avons besoin d'une chamane capable de guérir nos chameliers et leurs familles, déclara cet homme à la tête totalement rasée, non seulement les cheveux, mais les sourcils également, pas d'une bouche inutile.

Il la conduisit vers une yourte où un jeune garçon était allongé et se plaignait de violentes douleurs au ventre, se tordant littéralement sur sa natte.

— Si tu guéris celui-là, tu m'auras convaincu, femme.

Sans dire un mot, puisqu'elle était censée être muette, Movane s'accroupit auprès du garçon, renvoya d'un geste tous ceux qui l'entouraient avec des mines catastrophées. Elle plongea tout de suite dans l'esprit du garçon qui, terrorisé, n'osa plus bouger. Il ne savait ce qui lui arrivait, mais soupçonnait cette femme d'avoir un grand pouvoir sur lui. Il regarda autour de lui avec désespoir.

« Tu fais semblant d'être malade, lui transmit Movane. Tu vas me dire pourquoi, sinon je te rends véritablement malade. »

Il se rebella, eut une grimace de provocation.

« Tu as tort de me résister. »

Et sans attendre, elle vrilla son ventre d'une douleur atroce. Un éclair de souffrance qui ne dura que quelques secondes et qui tétanisa le garçon. Il se mit à transpirer fortement et poussa un hurlement qui fit accourir Dagan.

— Que fais-tu, femme, tu le tortures ?

Movane serrait les dents pour éviter de répondre. Désormais elle devrait se méfier de ces questions brutales qui normalement auraient provoqué chez elle une réplique. Elle se concentra sur la pensée du garçon.

— Je t'ai fait connaître la véritable douleur. Maintenant dis-moi pourquoi tu fais semblant d'être malade.

— Je veux rejoindre ma véritable mère, mais mon père Dagan ne veut pas en entendre parler. Ma mère est dans une autre caravane, celle de son frère, et je veux vivre auprès d'elle. Je n'aime pas mon père ni ses femmes.

Movane se releva et affronta le terrible regard de Dagan, un géant de près de deux mètres et lui communiqua brutalement ce dont souffrait son fils, son chagrin d'être éloigné de sa mère. Le nomade recula comme si elle l'avait agressé, porta ses deux mains à son crâne comme pour en faire sortir cette voix qui lui assénait une vérité désagréable.

— Comment fais-tu pour pénétrer dans mon cerveau ? murmura-t-il d'un ton effrayé. Je t'ordonne d'en sortir.

« Tu doutais de mes dons de chamane, tu vois ce que je peux faire. Ce garçon doit être immédiatement ramené auprès de sa mère. Maintenant tu vas me conduire auprès de véritables malades que je les soigne. »

Là, elle s'avavançait un peu trop, pensait-elle, car il y aurait des maladies qu'elle ne pourrait jamais guérir. Le géant sortit de la yourte et elle le suivit. Il marcha un peu, puis se retourna pour l'apostropher :

— Tu m'as joué un tour à ta façon, tu n'es jamais entrée dans ma tête.

« C'est comme tu voudras », lui insuffla-t-elle.

Cette fois il vacilla.

— Tu es plus qu'une chamane, murmura-t-il, tu es peut-être un démon qui a pris cette apparence. Peut-être n'es-tu même pas une femme.

« Montre-moi tes malades. »

Ce fut d'abord un chamelier qui portait une blessure au pied. Celle-ci était infectée. Movane fit bouillir de l'eau pour nettoyer cette blessure profonde et son don de double vue lui permit de déceler, dans les chairs tuméfiées, un tesson de verre. Elle réussit à l'extraire et le chamelier se souvint qu'il avait laissé tomber un miroir au sol, et que cet éclat avait dû pénétrer une blessure précédente qui s'était ensuite infectée.

Mais l'autre malade était une femme secouée par une grosse fièvre et qui grelottait sous une peau de chameau. Elle l'examina attentivement, estima qu'elle souffrait d'une congestion pulmonaire. Dans ses affaires emportées pour cette expédition vers Landal Gobi, elle avait reçu comme tous les autres des antibiotiques. Elle en fit prendre un à la malade, lui fit comprendre qu'elle reviendrait lui en donner un autre en fin de journée.

Elle eut moins de chance avec un bébé déjà à l'agonie et pleine de

compassion pour ce petit être, elle ne put faire qu'une chose, pénétrer son esprit déjà dans l'au-delà et lui donner sa tendresse. Il mourut apaisé, souriant, et sa mère qui l'avait vu se débattre contre la souffrance prit les mains de Movane avec reconnaissance. Elle la remerciait d'avoir endormi son petit pour toujours.

Lorsqu'elle retrouva Dagan, ce dernier était sous sa yourte en train de manger avec ses chameliers. Les femmes les servaient. Sans en demander la permission, Movane s'assit juste en face de lui, se pencha pour prélever dans un grand plat de cuivre sa part de nourriture. Les hommes murmurèrent en regardant leur chef, espérant qu'il allait fustiger cette insolente, mais il se contenta d'incliner la tête. Il redoutait plus que tout que cette chamane ne pénétre dans son esprit.

On lui dressa une petite yourte en feutre et on lui adjoignit une servante de quatorze ans, Rona, qui paraissait terrorisée de se retrouver à son service. Movane entreprit prudemment de la rassurer par des gestes amicaux, évitant d'entrer en communication télépathique avec elle.

Le lendemain, la femme souffrant de congestion pulmonaire allait beaucoup mieux, et Dagan décida alors d'envoyer son ingrat de fils rejoindre sa mère, lui adjoignit trois chameliers pour l'escorter. La caravane replia ses yourtes et Movane ne revit pas Changi. Lorsqu'elle se retrouva tout en haut de son chameau, elle crut l'apercevoir bêcher ses cubes de tourbe, pensant avec tristesse qu'elle en ferait ainsi jusqu'à la mort, sans accepter la moindre compagnie. Elle lui envoya ses salutations, Changi reçut celles-ci alors qu'elle voulait oublier sa visiteuse et sursauta. Lorsqu'elle se releva et se retourna, la caravane s'éloignait.

Au troisième jour de marche, Movane informa toujours silencieusement Dagan qu'un troupeau de chevaux sauvages se trouvait à moins de quelques kilomètres, vers le sud-est. Le chef fit trotter son chameau jusqu'à elle.

— C'est toi qui m'as parlé de chevaux sauvages ?

Elle inclina la tête et tendit la main dans la direction où elle les avait repérés. Ayant longtemps vécu avec les deux chevaux que Zixiss avait volés, elle était imprégnée de leur esprit, même si celui-ci était d'une vacuité primitive. Dès lors elle les « sentait » de loin.

Dagan envoya deux éclaireurs et ceux-ci, une fois le troupeau repéré, tirèrent des coups de fusil pour certifier la réalité de la chose. La caravane s'immobilisa, les chameaux furent débâchés pour pouvoir galoper plus vite.

La chasse dura le reste de ce jour, la nuit et une partie du lendemain, et les hommes revinrent avec douze chevaux entravés et fourbus. Une corde nouée

court à deux pattes diamétralement opposées les empêchait de galoper.

— Je te remercie, dit Dagan, nous les revendrons au marché de Khangor Obo. Tu recevras ta récompense qui sera d'un quart de la vente.

Movane secoua la tête pour signifier qu'elle ne voulait pas de cette récompense.

— Mais tu l'as méritée ! fit Dagan surpris.

Elle haussa les épaules.

— Bien, fit-il, tu es une véritable chamane. Tu sais, je suis satisfait que mon fils se soit éloigné, car il ne cessait de m'ennuyer. Quand il n'était pas malade, il se comportait mal, disait qu'il avait nourri les chameaux alors que c'était faux, et la nuit il allait abattre les yourtes de mes femmes.

Avec infiniment de prudence, elle pénétra son esprit pour lui demander combien de temps mettrait la caravane pour atteindre Landal Gobi.

— Pourquoi veux-tu savoir ça ? fit-il soudain méfiant.

— Parce que j'ai besoin de me procurer des médicaments et des herbes pour soigner tes gens.

— Tu peux en trouver à Khangor Obo, dit-il, c'est un très grand marché, plus important que celui de Landal Gobi où les guerriers d'Oul-Azam empêchent d'approcher du centre-ville.

« Les guerriers vendent des médicaments qu'ils ont volés dans le Nord, lors de leur incursion dans les stations sibériennes, et aux caravanes attaquées. »

En réalité, elle n'en savait rien, répondait au hasard. Il paraissait contrarié et elle découvrit qu'il appréhendait qu'elle ne soit débauchée, non seulement à Landal Gobi, mais déjà à Khangor Obo. Ses chameliers et surtout les femmes de la caravane, dont les siennes, répandraient le bruit dans le marché qu'ils avaient avec eux une chamane extraordinaire qui pouvait guérir tous les maux et qui parlait dans la tête des gens. Il n'en faudrait pas plus pour que de riches chefs de caravane cherchent à lui proposer beaucoup d'argent, et en cas de refus soient capables de l'enlever.

Elle eut un petit rire amusé : « Tu n'as rien à craindre.

Je me trouve bien dans ta caravane et je n'ai pas envie de la quitter. Je ne me laisserai pas entraîner ailleurs. »

Il parut très satisfait et une semaine plus tard ils apercevaient la ville de

Khangor Obo. En fait, ce n'était qu'un immense marché permanent avec des centaines de yourtes dressées. Les caravanes affluaient de toutes les directions et proposaient des marchandises parfois achetées à des milliers de kilomètres. Par exemple du poisson de mer congelé, séché ou fumé et aussi de la viande de renne venue de l'Arctique, ainsi que celle de phoque et de l'huile de ces animaux. Mais des containers de pétrole s'empilaient un peu partout.

Movane demanda un peu d'argent à Dagan. Elle avait refusé la prime sur les chevaux, mais devait acheter des remèdes. Et finalement elle en trouva en quantité. Dans une yourte d'apothicaire on vendait des comprimés, des pilules de toute sorte, sans trop savoir ce que ces médicaments pouvaient guérir. Les somnifères venus de la Panaméricaine, par exemple, étaient présentés comme des pilules de « l'enchantement nocturne » et les cachets antidouleur, « pour une tête légère et sereine ». C'était très poétique, mais tout cela était détourné des véritables fonctions. Elle put s'approvisionner considérablement. Le voyage vers le Pacifique durerait encore des mois et elle devrait continuer à faire ses preuves, preuves qui s'apparentaient dans l'esprit de ces Mongols naïfs à de véritables miracles.

Lorsque les chevaux furent tous vendus et que la caravane se fut approvisionnée en nourriture et en marchandises à revendre plus loin, Dagan donna le signal de départ. Cette fois, la prochaine longue étape serait Landal Gobi et Movane redoutait que les guerriers de Oul-Azam ne découvrent sa véritable identité. D'un autre côté, elle était curieuse de savoir si vraiment c'était le sphale Zixiss qui hantait la navette. Mais elle ne ferait rien pour lui signaler sa présence. Elle n'avait pas du tout envie de participer à sa folie, à son projet de faire décoller cet engin pour rejoindre Flatty dans l'espace.

CHAPITRE 49

À trois heures de l'après-midi, Edgon Kowning épuisé, le cheveu gris en bataille, sortit de son laboratoire stérile et dans un geste solennel tendit l'échiquier à Louria Finister, en s'inclinant. Puis il se laissa tomber sur le siège derrière lui, ferma les yeux en soufflant bruyamment.

— Tout y est, exactement comme l'indique cette vieille encyclopédie et que ce vieux charlatan de Charlster n'a fait que recopier lui aussi. Tout y est, sauf évidemment la mémoire et l'enregistrement de la voix de Charlster, le raccordement à la boîte vocale et au système auditif. Vous devrez obligatoirement effectuer cette dernière phase à partir de la console de l'enfant.

— Je vous remercie, dit Louria.

Olga, également présente, avait l'air plus intéressée par le père d'Harold que par son travail effectué.

— Qui avez-vous escroqué ? demanda-t-elle quelque peu frémissante.

Il ouvrit un œil, parut apprécier cette silhouette avenante, ce visage charmant et cette bouche pulpeuse.

— Les comptes des riches, les banques. De ridicules ponctions, mais multipliées par une centaine de mille cela représente un beau pécule. Mais un des comptes était piégé et l'alerte fut donnée, et conduisit jusqu'à moi. Si vous le souhaitez je pourrai vous faire une démonstration quand il vous plaira.

Harold se leva, alla tapoter l'épaule de son père, le remercia et fit signe à Louria. Olga, fascinée par Edgon, ne paraissait pas disposée à les suivre.

Dans le couloir, l'astrophysicienne murmura à son ami que la neurologue était indispensable pour effectuer la dernière partie de leur mission.

— Elle n'a même pas fait attention à notre départ.

— Elle doit nous rejoindre chez Cristella Marlone avant que celle-ci aille chercher Rom à son école.

— Je vais essayer d'en parler à mon père.

Lorsqu'il rejoignit Louria dans la draine, il arborait un curieux sourire. Il

finir par lui dire que son père avait bien compris l'urgence du moment, mais avait mis en avant une autre urgence. « Fils, cette jeune femme attend de moi que je lui explique comment je procède. Nous allons au labo stérile et je te promets que dans moins d'une heure elle vous rejoindra chez cette personne où vous serez déjà arrivés. »

— Le laboratoire stérile, fit Louria furieuse. Une explication ? Sur l'une des paillasses en plastique glacé je suppose.

— Elle paraît toujours fiévreuse, constata Harold.

— Te serais-tu brûlé ? enragea-t-elle, furieuse.

— Inutile, elle irradie à un mètre.

Cristella ne parut guère enchantée quand ils se présentèrent, mais elle savait qu'elle devait accepter cette corvée.

— Nous attendons la neurologue, dit Louria. Cristella, votre petit garçon est véritablement accablé par la folle entreprise de Charlster. Il lui sert d'instrument. Charlster commande et le petit doit s'exécuter à n'importe quelle heure, la nuit surtout. Charlster n'a pas eu la moindre pitié pour son jeune âge, pas le moindre respect de ses droits. Il l'a considéré comme un ilote, un esclave, un robot. L'affection qu'il lui a montrée à la fin de sa vie était un calcul abominable de domination. Désormais l'enfant est lié à cette voix qui, provenant de l'enregistrement du cerveau de Charlster dans cette console de jeu, se transforme dans la boîte vocale en ordre précis. Si Rom se réveille en pleine nuit, s'il s'acharne sur l'échiquier, vous en connaissez maintenant la raison.

Elle écoutait, très pâle, mais sans donner l'impression qu'elle désapprouvait l'attitude de Charlster. Louria se demandait si elle parviendrait à la convaincre que l'enfant devait peu à peu être soustrait à cette influence néfaste. Pendant un temps, lorsque Olga Tireligne aurait réussi à brancher la mémoire de Charlster sur la boîte vocale, le savant mort pourrait continuer à donner des ordres à l'enfant, mais ceux-ci seraient sans effets, stériles, car l'échiquier modifié par le père d'Harold aurait pris le relais et interviendrait directement sur les logiciels autonomes d'Altaï. Il faudrait donc trouver comment interrompre toute communication entre Altaï et la mémoire de Charlster. Ou bien alors truquer cette relation, prendre la place de ce système spatial pour continuer d'induire en erreur Charlster, mais peu à peu espacer ces relations jusqu'à ce qu'elles disparaissent et que l'enfant retrouve enfin son existence normale.

— Vous devez y réfléchir, Cristella. Que craignez-vous, que Rom ne soit plus l'enfant surdoué qu'il promet ? Je ne pense pas que la lente rupture avec

son père puisse agir sur son Q.I. exceptionnel. Si l'on procède avec infiniment de précaution et de lenteur, sans ruptures brutales, il n'y aura aucune séquelle.

— Je dois aller chercher Rom à son école, répondit sèchement Cristella.

— Ce n'est pas tout à fait l'heure. Laissez à Olga le temps de nous rejoindre.

— Je n'aime pas cette garce et je vais sortir.

— Devons-nous faire appel aux policiers qui veillent au-dehors ? Qu'avez-vous à défendre ainsi, Charlster qui transforme votre enfant en un être soumis à ses volontés et ne lui laisse aucune liberté de pensée ? Où est votre intérêt ?

Ce fut Harold qui intervint alors :

— Voyageuse Marlone, comment percevez-vous ces mensualités considérables que l'on vous verse ? D'où vient l'argent ? Vous vivez dans une aisance assez confortable, pour ne pas dire luxueuse. Vos revenus doivent être au moins quatre fois supérieurs à ceux d'un astrophysicien comme moi. Vous dites que c'est Charlster qui a chargé un organisme de vous allouer une pension élevée. Quel en est le dispositif ? Je suppose qu'il y a une condition stricte qui peut à tout moment vous priver de cette manne ?

Sous leurs yeux, Cristella avait du mal à rester impassible. Visiblement Harold avait atteint le secret qui la rendait aussi peu coopérative.

— Vous sacrifiez Rom à cet argent ? fit Louria brutale.

— Il doit être élevé comme un enfant surdoué qu'il est.

— Quel qu'en soit le prix ?

— Vous savez ce que je pense voyageuse Marlone, dit Harold, sur ce ton uni qui pouvait annoncer aussi bien des joies que des malheurs, que l'attribution de cette pension est soumise, liée au maintien d'une température donnée. Disons une moyenne de moins trente. Et que si le thermomètre remonte d'un degré vous perdez un certain pourcentage de vos mensualités, perte qui peut atteindre les cent pour cent si le climat devient moins rigoureux.

Lorsque Olga Tireligne les rejoignit, essoufflée, décoiffée et très rouge, elle trouva à sa grande stupeur Cristella Marlone allongée sur le canapé du salon, inconsciente.

— Il a fallu appeler à l'aide et faire venir un médecin de la police, lui expliqua Louria. Nous avons découvert pourquoi elle ne coopérait pas avec nous pour soustraire Rom à l'influence de cet échiquier. Elle est devenue

comme folle, voulait me tuer. Elle m'avait renversée pour m'étrangler et Harold a dû l'assommer. Le médecin lui a fait une piqûre.

— Mais qui est allé chercher l'enfant à l'école ?

— Nous avons téléphoné. Il reste en garderie. Nous espérons que Cristella Madone se réveillera dans de meilleures dispositions. Nous avons appelé Fortalès et il peut lui garantir le versement d'une pension confortable si elle accepte de nous aider, pension qui à l'inverse de celle accordée par Charlster verra son montant grimper avec le thermomètre. Elle ne songeait pas à elle au sujet de cet argent, mais ne voulait pas que son gosse puisse souffrir d'une baisse de ses revenus. C'est une mère, peut-être abusive, mais qui adore son petit.

Olga commença son travail pendant que ses compagnons essayaient de réveiller Cristella pour la rassurer sur son avenir, et surtout celui de Rom, lorsque le froid cesserait de paralyser la vie et que la température remonterait. Ce ne serait certainement pas immédiat et Louria estimait qu'il faudrait des années pour qu'un climat supportable soit rétabli. Le système Charlster ne pourrait être détruit aisément, mais déjà elle pensait stopper très vite cette descente vers le froid absolu.

— Cristella Madone, disait Harold, êtes-vous en état de nous entendre ? Nous avons une proposition à vous faire de la part du président Fortalès.

CHAPITRE 50

L'idée de devenir président d'une société ferroviaire des Kerguelen n'apparut pas immédiatement comme très exaltante à Liensun. Lorsqu'il en parla à Songe, le matin elle avait en principe toute sa lucidité, celle-ci, au contraire, montra un enthousiasme immédiat et lui fit un tableau exalté des perspectives ouvertes.

— La glace nous rejoindra de toutes parts, de l'Africana, de Patagonie, de l'Antarctique. Et avec la glace, la dispersion des éléphants de mer en colonies nombreuses et réduites, les baleines rampant sur la glace comme jadis. Nous ne pouvons laisser passer une pareille occasion.

— Oui, mais je dois nommer Vorgine comme vice-présidente.

— Vice-présidente d'un archipel minuscule, alors que la Compagnie des Kerguelen peut se répandre sur le monde entier ? Il n'y a pas à hésiter. Nous aurons par ici de l'huile, de la viande de phoque à exporter. Laisse Vorgine s'empêtrer dans des affaires sans intérêt. Nous allons créer cette compagnie toi et moi.

— Mon père ne veut pas du terme compagnie, il exige que ce soit une société.

— D'accord, mais nous verrons par la suite.

Lien Rag se remettait lentement de son opération. Il marchait tous les jours un peu mieux, mais éprouvait de grandes lassitudes. Lorsque Liensun vint lui dire que finalement il avait réfléchi et était intéressé par ce projet de société ferroviaire, il avait failli dire compagnie, son père évita de sourire. Lienty avait prédit que Songe saurait influencer Liensun pour qu'il accepte ce poste.

— Nous allons étudier le financement. Farnelle sera intéressée, sachant que dans un an ou deux elle devra abandonner le *Dragon* car il ne restera guère d'eau pour y naviguer. Elle a donc tout intérêt à nous rejoindre.

— Nous allons faire de Cooktown la station centrale de l'hémisphère Sud, lança Liensun avec une énergie nouvelle.

Songe était derrière cet engouement, avec la perspective de s'enrichir, de courir le monde pour vendre, acheter, négocier, magouiller, détenir en quelque sorte le pouvoir grâce aux rails. Exactement ce que la Caste des Aiguilleurs

faisait du temps de la précédente glaciation.

— Seulement, Carminale sera furieux que Vorgine devienne vice-présidente des Kerguelen. Il a un fils ou un neveu à caser.

— Tu as vu ce qu'ils peuvent faire les Carminale ? Celui de Magellan Station, Aldro Carminale, notre délégué d'ambassade, n'a pas été fichu d'empêcher l'expulsion de Songe. Ne t'inquiète pas, Vorgine ne se laissera pas intimider.

Liensun, plongé dans ses rêves d'avenir, ne sentit pas l'ironie de cette phrase. Son père sous-entendait qu'il n'avait pas su louvoyer avec cette famille et que Vorgine, elle, les mettrait au pli.

— Ce fut plus facile que prévu, confia plus tard Lien Rag à son cousin Lienty. Cette jeune femme va nous redresser la situation en douceur, mais avec fermeté.

— Reste l'alcoolisme de ce couple, murmura Lienty.

— Nous verrons dès ce soir s'ils ont bu. Je pense que l'excitation de cette création va les éloigner des beuveries habituelles. Songe est plus qu'une ambitieuse, c'est une dévoreuse qui comprend qu'elle va retrouver dans la création de ces réseaux ferrés le champ libre.

— Chalazy, lui, risque d'être mécontent et de nous plaquer pour s'installer en Patagonie occidentale.

— Nous pouvons lui demander de songer à la fabrication de wagons, voire de motrices. Il devra admettre que l'autonomie d'un glisseur, même énorme, sera toujours limitée, alors qu'un train électrique, puisant son énergie dans les rails, peut aller au bout du monde.

— As-tu des nouvelles de Yeuse ? Je suppose qu'elle doit trouver le temps bien long, là-bas dans la mer de Ross.

— La voilà à bord de la *Salamandre*, répondit Lien Rag avec un sourire bizarre.

— Personne ne pourrait vraiment vous remplacer là-bas, vous deux ? Vous ne pouvez vivre ainsi encore longtemps.

— Je crois que j'ai trouvé quelqu'un, murmura alors Lien Rag. Tu vas être surpris.

CHAPITRE 51

Gdami, assis en face de sa mère dans cette salle à manger minuscule et glacée de sa chaloupe pontée, souffrait néanmoins de la chaleur. Il ne portait qu'un caleçon. Sa part de roussitude se révélait en une poitrine épaisse en poils et des cuisses également velues. Farnelle portait sa combinaison isotherme sans l'intégral, pour frotter sa joue contre celle de son petit-fils. Ce dernier sur les genoux de sa grand-mère avait déjà de jolies frisettes sur le ventre et les jambes, et ne supportait qu'un léger vêtement.

— Moi diriger les opérations de chasse aux éléphants en mer de la banquise de Ross ? Tu es ici pour me proposer ça ?

— Nous avons promis de respecter un quota de deux cent mille têtes. Nous désirons tenir nos engagements et il nous faut quelqu'un de totalement neutre dans cette affaire. Je sais que tu as désapprouvé Jdriège d'avoir voulu nuire à son père et à Yeuse. Tu as décidé de partir pour montrer à Jdriège qu'il avait eu tort. Depuis, Jdriège a sauvé la vie de son grand-père.

Farnelle se demandait si Lien Rag n'était pas allé jusqu'à risquer la mort pour forcer son petit-fils à lui venir en aide, ce qui ne pouvait qu'entraîner une négociation. Voire une réconciliation. Lien Rag était l'homme capable d'aller aussi loin.

— Tu séjourneras là-bas avec ce bateau et tu seras libre de ta vie. Tu empêcheras les chasseurs de faire n'importe quoi. Nous ne tenons pas à ce que cet immense troupeau soit exterminé.

Gdami restait silencieux. Zabel, sa femme, chaudement vêtue de fourrures, faisait de brèves apparitions pour savoir si le bébé n'importunait pas Farnelle. Celle-ci pensait à ses deux jumeaux métis. L'un était mort, l'autre était en face d'elle. Il n'avait pas été facile pour elle, Femme du Chaud, de les élever. Zabel devait en savoir quelque chose, pensait-elle. Cette fois elle apporta du thé bouillant à sa belle-mère.

— Tu sais, dit Gdami, que la glace finira par tout recouvrir et que le temps des bateaux va se terminer. Comment viendrez-vous chercher l'huile, la viande, le poisson ?

— Avec des véhicules autonomes, répondit Farnelle, qui avait honte de lui mentir car tôt ou tard des convois de wagons atteindraient cette région de Ross.

— Nous aurons un sursis de deux ans je suppose, dit-elle.

— Bien, j'accepte, dit Gdami, mais lorsque cette mer intérieure sera toute glacée, je ne tiendrai plus ce poste.

— C'est entendu, dit sa mère.

— J'aurai l'occasion de me réconcilier aussi avec Jdriège. Les fâcheries ne servent à rien.

Farnelle fut profondément émue de l'entendre déclarer cela. Elle se sentait concernée.

FIN

Imprimé par BUSSIÈRE CROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher) en février 2003

FLEUVE NOIR

12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13 Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 30973. – Dépôt légal : mars 2003.

Imprimé en France